

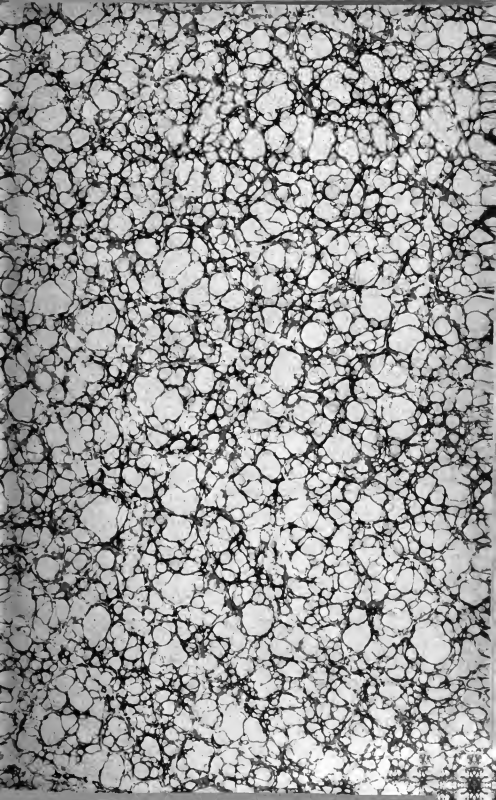
ESI - PALLI
A

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



Gr: Sala O.S. 4-VII-32



Digitized by Google

III. 4 VII. 32

Digitized by Google

Digitized by Google

LES AMOURS

DE LA

BELLE AURORE

Digitized by Google

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

17880

LES AMOURS

DE LA

BELLE AURORE

PAR

LA COMTESSE DASH

PREMIÈRE SÉRIE





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés



LES AMOURS

DE LA

BELLE AURORE

I

UNE NICHÉE D'AMOURS.

Les climats du Nord ont aussi leur poésie, moins brillante, moins suave que celle du Midi, mais plus rêveuse, plus douce peut-être. Il est certains cantons de la Suède, et même de la Norvége, où le Créateur a jeté, à pleines mains, de sublimes beautés. La partie qui avoisine le Hanovre, les montagnes du Hartz, mille autres cantons encore, présentent des merveilles de paysages dont l'œil est ébloui.

Digitized by Google

Au XVII[e] siècle, surtout, alors que la Suède occupait une place distinguée parmi les puissances européennes, sous le règne de Gustave-Adolphe et de sa fille Christine, les miracles de l'art et de la civilisation se joignaient à ceux de la nature : d'immenses fortunes, des ouvrages admirables, des savants distingués rendaient cette partie du globe l'égale au moins de toutes les autres ; si le caprice de la reine Christine ne l'eût fait descendre du trône, elle eût élevé sa nation, sous le rapport de l'intelligence, au niveau de la France même, de la France de Louis XIV, c'est-à-dire le type du génie humain arrivé à sa plus haute expression. Mais Dieu tient dans sa main les destinées des souverains et des empires, il règle d'avance leur puissance et leur chute, il les élève ou il les abaisse suivant sa volonté, et tous nos calculs ne peuvent avancer d'une seconde l'heure qu'il a fixée.

Vers les derniers jours de juin de l'année 1660, les grilles du magnifique château d'Agathembourg, près de Stade, étaient ouvertes. Un bruit inaccoutumé se faisait entendre dans les cours, une foule de chevaux, de carrosses, de soldats à pied et à cheval les remplissaient et débordaient jusque dans l'avenue. Des serviteurs empressés portaient des rafraîchisse-

ments et des vivres aux personnages inférieurs, ou à ceux qui ne voulaient point prendre place aux nombreuses tables dressées dans le palais. On célébrait les fêtes de baptême de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, fille du général Conrad-Christophe de Kœnigsmarck et de mademoiselle de Wrangel. L'aïeul paternel de cette charmante enfant était le maréchal de Kœnigsmarck, une des grandes illustrations militaires de cette époque; son aïeul maternel était le maréchal Hermann Wrangel, marié à une princesse palatine, et allié, par conséquent, à toutes les cours royales de l'Allemagne.

Le maréchal de Kœnigsmarck, le premier de cette race qui ait percé dans le monde, descendait d'une souche de gentilshommes, ancienne et honorable. Dès qu'il eut atteint l'âge de choisir un état, il s'engagea dans l'armée impériale, et prit du service sous les ordres du duc Albert de Saxe Mauembourg. Il abandonna cette armée pour rentrer dans celle de Gustave-Adolphe, roi de Suède, jusqu'au moment où ce héros fut assassiné par ce même duc de Saxe Mauembourg, dit-on. Une fois maître de sa troupe, il guerroya fort pour son compte, sans s'inquiéter des traités et des protocoles échangés entre les cours.

Digitized by Google

Il parcourut les contrées avoisinantes, pillant, brûlant, saccageant villes et campagnes, assiégeant Brême, malgré la paix de Westphalie. En Suède, en France, on l'incrimine, on le cite au sénat, à la chambre impériale, il n'y va point et continue. C'est une sorte de corsaire faisant la guerre à tous les pavillons, jusqu'à ce qu'il ait amassé une immense fortune, dont il songea alors à jouir en repos.

Il se rendit à Stockolm ; des présents, des flatteries eurent bientôt apaisé la colère de la reine. Elle le reprit en grâce, elle le fit assister à son couronnement, et le nomma gouverneur de la principauté de Werden et du duché de Brême. Il bâtit alors le superbe château d'Agathembourg, auquel il donna le nom de sa femme, et où il se mit à tenir cour plénière, en dépit de l'envie de ses rivaux et de tous les seigneurs de la Suède, qui ne supportaient point la faveur dont il jouissait. Les intrigues, les cabales ne l'effrayaient pas, il tenait haut et ferme sa place et sa position, et, bien qu'il fût loin de mériter l'estime, il força au moins au silence. La gent littéraire et savante, dont il se déclara le protecteur *efficace*, porta bien loin son mérite. On le célébra sur tous les tons, on le reçut à l'Académie, Christine en fit une

manière de favori bourru, qu'elle accueillait toujours avec plaisir. Après avoir brûlé et saccagé les monuments de Prague, il donna des primes et des récompenses aux artistes dont son palais était assiégé ; il tint enfin, dans tous les genres, la première place à Stockolm et à la cour de la reine. Ses instants de loisir se passaient à Agathembourg, dans la famille de son fils aîné, près de sa belle-fille, douce et simple créature n'enviant d'autres joies que celles du cœur, et n'ayant d'autre ambition que de vivre entre son mari et ses enfants.

Le maréchal avait trois fils : le mari de mademoiselle Wrangel était l'aîné ; le second, Jean-Christophe, mourut d'une chute de cheval ; le plus jeune, Othon-Guillaume succomba au siége de Négrepont. La petite fille, dont on célébrait si magnifiquement la naissance, était le quatrième enfant du général Conrad. L'aîné de ses fils s'appelait Charles-Jean.

Le second, Philippe.

L'aînée des filles était Wilhelmine-Amélie.

La dernière était Aurore.

Ces détails biographiques étaient essentiels pour l'intelligence du roman qui va suivre. Ces brillants météores ont laissé si peu de traces derrière eux

Digitized by Google

qu'il est indispensable de faire connaître leur origine avant de les mettre en scène. Leur gloire ne s'est perpétuée que d'une manière indirecte dans le plus grand écrivain de notre époque, dans une femme dont le talent admirable l'a placée au-dessus de toutes, et lui a fait un ami de ses lecteurs. Madame George Sand est la descendante du maréchal de Kœnigsmarck et de cette maison où le roman devient de l'histoire. Il est à regretter que cette plume merveilleuse ne nous ait point raconté les malheurs de sa famille. J'ose à peine entreprendre cette tâche, bien que l'intérêt du sujet m'ait, pour ainsi dire, entraînée malgré moi. Si j'avais été sûre de réussir, c'est à George Sand que j'aurais dédié ce livre, mais ce grand nom m'a effrayée en haut de ces pages légères, et j'ai craint de ne pas les rendre dignes de lui être offertes. Par cette raison seule, je m'en suis abstenue. Mon admiration de tous les temps, ma sympathie bien vive pour l'auteur d'*Indiana*, de *Mauprat*, d'*André* et de tant d'autres chefs-d'œuvre m'eussent rendue bien fière de son patronage. Espérons cependant que ce nom, invoqué par moi, me portera bonheur.

Le maréchal avait réuni amis et ennemis à cette

fête. Il amusait les uns et il écrasait les autres de son faste et de son luxe étourdissant. Il présentait à chacun sa filleule, à laquelle il souhaitait hautement beauté, richesse et bonheur. Il devait laisser à ses enfants une fortune de cent trente mille écus de rentes, ce qui représente plus du triple en notre monnaie actuelle, il était donc à croire que la jeune comtesse ne manquerait pas d'*épouseurs*.

Plusieurs jours se passèrent dans ces fêtes et ces réjouissances. La Suède entière s'était donné rendez-vous au château, où l'on avait l'honneur de recevoir le duc de Lunebourg-Celle, Georges-Guillaume et sa charmante femme, une Française, mademoiselle Éléonore d'Olbreuse, fille d'un gentilhomme, que la princesse de Tarente, née princesse de Hesse, avait présentée à l'Allemagne et dont tout le monde briguait les faveurs. Ce mariage avait fait crier la maison de Brunswick et les princes du Saint-Empire ; on ne traitait la princesse de Celle que de comtesse de Lunebourg, c'était un mariage de la main gauche, dont les enfants étaient inhabiles à succéder, mais qui satisfaisait la conscience et la passion.

La petite cour de Celle était voisine d'Agathembourg ; Éléonore d'Olbreuse et Christine de Wrangel

se voyaient sans cesse, leurs enfants étaient élevés ensemble, sans qu'elles eussent la prévision de ce qu'elles préparaient à l'avenir. Ces deux jeunes femmes, toutes les deux belles et adorées, avaient les mêmes goûts, les mêmes vertus. Elles se dévouaient toutes deux à leurs devoirs, conduites par leurs cœurs. La cour de Celle était fort calme, fort simple, on y recevait peu de monde. Les grands plaisirs de la comtesse Éléonore étaient ses visites à Agathembourg ; ses longues causeries avec son époux, dont les idées cependant ne répondaient pas parfaitement aux siennes. Elle eut à souffrir souvent d'un esprit rétréci et systématique, d'un parti pris d'avarice et de vanité. Lorsque l'amour eut fait place à la raison, le prince se repentit peut-être d'avoir élevé jusqu'à lui la simple fille d'un gentilhomme français, sans autres biens, sans autre illustration que sa beauté et son charmant sourire.

La princesse et madame de Kœnigsmarck aspiraient à se trouver seules ; ces fêtes et ces étiquettes impitoyables les fatiguaient ; le maréchal et la société qu'il traînait après lui étaient loin de leurs manières simples et de leurs conversations intimes. Il fallut subir le bal, la comédie, les galas, les compliments,

il fallut accepter les ennuyeux et les parasites, mais tout finit en ce monde, la foule retourna à Stockolm et dans les autres villes, le maréchal revint à la cour, les convives se dispersèrent et le château d'Agathembourg reprit sa tranquillité habituelle.

Le général Conrad de Kœnismarck, appelé à un commandement, quitta sa femme peu de jours après. Il était doué de qualités solides et honnêtes que son père méprisait fort. Le maréchal voulait tout dominer; il eût désiré laisser après lui un homme capable de continuer sa race, de garder sa fortune au point où il l'avait placée, ou de l'augmenter par les mêmes moyens. Le caractère honorable de son fils, sa haine pour les exactions, sa volonté ferme de ne pas perpétuer sur lui et les siens les haines amassées par son père, inspiraient au vieillard des craintes sérieuses.

— Mon fils, disait-il à ses familiers, dissipera mon bien dans ce qu'il appelle des bonnes œuvres, et compromettra ma réputation par ce qu'il appelle des réparations indispensables. Où ai-je pris cette sotte engeance-là !

Le général, une fois parti, madame de Kœnigsmarck prétexta son absence pour refuser les visites,

elle resta seule avec ses chers enfants et quelquefois la comtesse Éléonore, elle ne souhaitait rien de plus.

Ces chères petites créatures étaient si belles et déjà si aimables ! L'aîné, Charles-Jean, avait hérité de la force et de la vigueur paternelles. Il tenait plus de l'Hercule au berceau que de l'Antinoüs, ses traits nobles et fiers annonçaient un caractère superbe et altier, une volonté inébranlable, une bravoure précoce allant presque jusqu'à la témérité, un tempérament de fer et une âme généreuse.

Amélie-Wilhelmine n'était point jolie, mais les couleurs de la santé, l'expression d'une bonté angélique, donnaient à son jeune visage un charme que rien ne put lui ravir. C'était une de ces âmes calmes et douces sur lesquelles les passions n'ont jamais de prise, qui aiment ce qu'elles doivent aimer, qui ne se blessent ni ne s'offensent de rien, et dont le premier bonheur est l'accomplissement de leurs devoirs, elle tenait ces précieux penchants de sa mère, à laquelle elle ne ressemblait que par là.

Philippe, et surtout Aurore, avaient pris de mademoiselle de Wrangel cette beauté si remarquable, et si célèbre depuis dans toute l'Europe. A cette épo-

que, où ils venaient à peine de naître, on eût dit deux amours de l'Albane, rien d'aussi gracieux, d'aussi ravissant, en un mot, que ces petits anges. Madame de Kœnigsmarck les montrait à tous, comme les joyaux précieux de sa couronne, elle les entourait de ses soins et de ses caresses, et ne cachait qu'avec peine la préférence qu'elle avait pour eux.

Les premières années de ces enfants se passèrent ainsi doucement dans cette belle retraite, où leur mère n'épargna ni argent ni soins pour leur donner une éducation remarquable. Des maîtres distingués en tous genres vinrent leur enseigner et les arts et les sciences, ce que les gentilshommes et les grandes dames apprenaient à cette époque.

La mort de leur aïeul, même celle de leur père, tué au siége de Bonn, lorsqu'ils étaient encore bien jeunes, ne changea rien à leur position ni à leurs habitudes. Madame de Kœnigsmarck continua à habiter Agathembourg, seulement elle fit de plus fréquents voyages à Stockolm ; elle dut s'occuper seule des vastes intérêts de sa famille, car son beau-frère, Othon-Guillaume, le seul des enfants du maréchal qui vécût encore, s'était mis à parcourir l'Europe, en vrai cadet de famille, offrant tour à tour son épée à

toutes les puissances, et cherchant à acquérir une gloire plus précieuse à ses yeux que l'héritage paternel.

La princesse Éléonore avait, pendant ce temps, vu s'accomplir deux grands événements : la naissance de sa fille, la princesse Sophie-Dorothée, et sa propre élévation à la dignité de princesse de l'Empire, ce qui assurait les droits de la jeune fille au duché de Celle, comme compensation à la nomination de son oncle, Ernest-Auguste, à l'électorat de Hanovre, ou plutôt la transformation du duché de Hanovre en électorat.

Digitized by Google

II

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

Les personnages principaux de notre histoire sont à peu près posés, et nous allons poursuivre plus facilement, maintenant que nous les avons fait connaître.

L'intimité existant entre la comtesse Éléonore et madame de Kœnigsmarck en avait amené une autre naturelle entre leurs enfants, mais, par une fatalité qu'ils devaient payer bien cher dans la suite de leur vie, ce furent surtout Sophie et Philippe qui s'attachèrent l'un à l'autre. Aurore et la jeune princesse de Celle se ressemblaient trop pour se plaire entièrement, Wilhelmine était trop raisonnable, Charles-Jean trop turbulent. Les jeux et les études des *petites filles* ne lui convenaient pas, tandis que la blonde tête de son

Digitized by Google

frère se confondait avec celles de ses jeunes amies, et qu'il ne pouvait vivre un instant loin d'elles.

Un jour, après une sorte de concours où la voix et l'habileté d'Aurore avaient brillé d'une façon remarquable, les petites comtesses, le comte Philippe, accompagnaient la princesse Dorothée, qui s'en retournait à Celle avec sa gouvernante, le prince de Lunebourg ayant absolument ordonné qu'elle y revînt ce jour-là, quand même la comtesse de Lunebourg (elle ne portait encore que ce nom) jugerait à propos de prolonger son séjour près de son amie. Ils s'en allaient à pied, par le parc, les carrosses ayant pris une route plus longue, ils devaient les rejoindre à la dernière porte. Ils étaient déjà à une assez grande distance du château lorsqu'ils aperçurent, sur le bord de la route, une petite fille endormie sur l'herbe et enveloppée dans une pelisse fort richement ornée.

Ils approchèrent simultanément, leur curiosité étant fortement éveillée. Il n'en faut pas tant à cet âge. La petite fille était jolie comme un ange, blonde, rose et blanche, avec des cils et des sourcils d'un noir d'ébène; lorsqu'ils s'approchèrent, ses grands yeux brillants et noirs s'ouvrirent effrayés, elle se

leva, regarda autour d'elle et appela d'une voix déchirante :

— Peppina ! Peppina !

Ce nom, ce langage étranger, surprirent davantage encore les gouvernantes et les enfants. Ils essayèrent de la prendre par la main, de la faire approcher d'eux, mais elle s'y refusa avec colère, en faisant des cris affreux et en répétant.

— *Peppina! Peppina! voglio Peppina!*

— Cette enfant parle italien, dit madame de Monn, la gouvernante de Sophie-Dorothée, le nom qu'elle prononce est italien aussi, cependant elle porte le costume de ce pays, je ne comprends pas ce qu'elle peut faire ici, qui l'y a amenée, je vais essayer de l'interroger.

Elle lui parla en italien, en français, en suédois, mais elle n'en put absolument tirer que la même réponse ; les inquiétudes et la douleur de la pauvre petite augmentèrent tellement, que des cris elle passa aux convulsions et que la gouvernante décida qu'il fallait retourner au château, l'y faire transporter afin de lui prodiguer les soins que son état réclamait. Les enfants l'entourèrent en pleurant presque autant qu'elle, on la fit emporter par deux laquais qui la

contenaient à peine ; et le triste cortége ne tarda pas à rentrer au logis ; on déposa la malade sur le lit le plus proche, le médecin de la comtesse arriva avec des calmants, tandis que madame de Monn rendait compte aux deux dames de l'étrange trouvaille qu'elle venait de faire.

Les ordres furent donnés sur-le-champ d'explorer le parc en tous sens, et même les routes environnantes pour tâcher de découvrir à qui appartenait la pauvre petite. On ne rencontra personne, on ne vit nulle part la moindre trace d'un étranger quelconque, et cet événement extraordinaire comnençait à tenir du prodige, lorsqu'une des femmes de madame de Kœnigsmarck apporta un billet, trouvé dans la poche de la robe qu'on avait ôtée à la jeune étrangère pour la coucher et qui contenait, non pas l'explication de l'énigme, mais du moins tout ce qu'il était permis d'en savoir.

Ce billet, écrit en français, était conçu en ces termes :

« Cette enfant est d'une grande naissance, on a cherché pour elle un asile, et l'on n'en a pas trouvé de meilleur que la maison de Kœnigsmarck, elle a droit à leur hospitalité à bien des titres, et, si madame de

Kœnigsmarck a toujours le même cœur, elle sera heureuse de la recevoir. Elle s'appelle Nisida, et l'on peut joindre à ce nom celui de Reizoffen, sans que nul ait le droit de s'y opposer. Elle doit être élevée avec les filles de la comtesse, recevoir les mêmes soins et partager les mêmes maîtres. Elle est loin d'être abandonnée, une puissante influence veille sur elle et l'on saura reconnaître plus tard la bonté de ceux qui la protégeront. Elle ne parle que l'italien, elle ignore, elle doit ignorer et elle ignorera peut-être toujours quels furent ses parents. Une somme considérable est placée pour elle entre les mains du chancelier de Suède, il la lui remettra le jour où elle se décidera soit à prendre un époux, soit à entrer dans un chapitre de chanoinesses, ce qui serait bien plus dans les idées de sa famille. C'est à madame de Kœnigsmarck à la diriger de ce côté. Nisida de Reizoffen n'est point destinée à la domesticité, bien au contraire, on veut qu'elle soit placée sur un pied d'égalité parfaite avec les jeunes comtesses, il se peut que plus tard elles s'honorent de l'avoir connue. Si madame de Kœnigsmarck manquait en quoi que ce soit à ce que l'on attend d'elle à dater de ce jour, elle aurait fortement à s'en repentir, qu'elle se montre au

contraire la seconde mère de la pauvre orpheline, elle en sera récompensée dans ses enfants. »

Aucune signature, aucun indice, rien qui pût faire préjuger ce que l'on cachait avec tant de soin. Les deux dames se regardèrent après avoir lu.

—Eh bien, dit la comtesse Éléonore, que ferez-vous? En doutez-vous, madame ! puis-je repousser la pauvre enfant que le ciel m'envoie et que sa mère sans doute m'a léguée d'une façon si touchante?

— Quelle peut être cette enfant?

— Toutes nos conjectures ne sauraient le deviner, mais d'aujourd'hui elle est ma fille et je la traiterai comme telle. Elle est d'ailleurs si aimable, que je m'y attacherai facilement.

— Ma chère comtesse, c'est une grande tâche.

— Je l'accepte, madame, et je la remplirai sans restriction. Est-ce que vous m'en blâmeriez? je ne suppose pas.

— Je ne vous blâme point, je crains, songez à vos fils, songez à ce qui peut résulter d'une éducation commune; si cette enfant appartenait à une famille ennemie de la vôtre ; si sa naissance est illégitime, si son caractère ne vous convient pas. Songez-y! c'est bien grave!

— N'importe, madame, je serais maudite du ciel, si je ne remplissais point le devoir qu'il m'envoie. Je vais voir ma nouvelle fille, madame, et présider à son installation au château, souhaitez-vous m'accompagner?

Les enfants apprirent le soir, et ce fut une grande joie, que la petite Nisida resterait désormais avec eux et qu'ils devaient la regarder comme leur sœur.

III

PLUSIEURS ANNÉES A VOL D'OISEAU.

Le temps passait ; d'une main il dépouillait les jeunes et les heureux, de l'autre, il jetait des consolations et des espérances sur ceux qui avaient souffert. La comtesse de Kœnigsmarck, la princesse Éléonore, devenaient de graves douairières, pendant que Sophie-Dorothée, Aurore, Nisida, Wilhelmine, devenaient de grandes et belles filles, vers lesquelles les regards se tournaient déjà. Quant à Charles, à Philippe, c'étaient les jeunes seigneurs les plus remarquables de la Suède. On en parlait à Stockolm, et chaque parti désirait les placer au nombre de ses chefs. La grande influence que leur donnaient leur nom et leur fortune en faisait des

personnages considérables, la cour commençait à compter avec eux, et, s'ils l'avaient voulu, ils eussent eu sur les affaires une haute influence. Mais ni l'un ni l'autre n'était de caractère à borner ses désirs. L'aîné ne rêvait que combats, que batailles, qu'aventures lointaines et périlleuses, c'était un vrai héros des romans de l'époque, se jetant au milieu de l'arène des bêtes féroces, pour ramasser le gant de sa dame.

Philippe, beau comme le plus beau rêve d'une jeune fille, ne songeait qu'à l'amour; aimer, être aimé, conquérir les cœurs de toutes les princesses de l'Europe, épouser la plus belle et la plus charmante : telle était son ambition et son vœu le plus cher. La cour de Suède, livrée aux partis et aux intrigues, ne leur offrait qu'un petit théâtre, où ils n'auraient pas suffisamment brillé; malgré les instances de leur mère, ils refusèrent de s'y présenter. Charles-Jean n'attendait que l'âge convenable pour marcher sur les traces de son oncle, Simon-Guillaume, et courir comme lui les aventures ; Philippe se trouvait trop heureux à Agathembourg pour chercher encore de nouvelles destinées.

Des quatre jeunes filles élevées presque ensemble,

la plus belle, sans contredit, était Nisida, la plus éclatante était Aurore, la plus gracieuse était Sophie, la plus raisonnable était Wilhelmine. Bien qu'elles eussent reçu la même éducation, chacune d'elle en avait profité à sa manière, chacune s'était fait une individualité différente, et pas une ne se ressemblait, si ce n'est Sophie et Aurore, dont les défauts étaient les mêmes et qui par cette raison s'accordaient rarement.

Toutes deux avaient la même légèreté d'esprit, la même soif de plaisirs, le même emportement de volonté. Toutes deux couvaient sous leur innocence des passions ardentes, indomptables, toutes deux avaient le même besoin de plaire, mitigé par un cœur tendre et facile à séduire. Aurore avait plus de vivacité dans l'esprit, plus de facilité pour les arts qu'elle cultivait tous, elle avait une nécessité de mouvements, une activité native, une promptitude et une richesse d'imagination, qui devaient la rendre un jour remarquable et très-malheureuse. C'était un charme tout opposé à celui de Sophie, dont la nonchalante beauté ressemblait à celle des créoles. Sa démarche lente, ses gestes gracieux, sa parole douce et traînante, formaient un contraste frappant avec les

mouvements onduleux, mais vifs, de la comtesse Aurore, avec sa voix vibrante, avec ses reparties promptes et sa conversation pleine de feu. Elles avaient les mêmes pensées et le même but, mais elles s'exprimaient différemment, mais elles avaient des moyens opposés. Bonnes toutes les deux, elles étaient trop étourdies pour que cette bonté fût bien salutaire aux autres. Aurore avait les instincts d'une artiste, tout, jusqu'à la teinte de prodigalité et de désordre qu'on leur prête souvent. Sophie était plus princesse, plus grande dame peut-être, mais elle frappait moins l'imagination, elle était moins élégante, moins fantaisiste, si je puis m'exprimer ainsi. C'était un étonnement, un vertige, un enivrement sans pareil, elle fit parler toute l'Europe, et elle le méritait, peu de femmes ont exercé de pareilles séductions.

Nisida, la pauvre enfant sans mère, offrait en sa personne un de ces modèles de perfection si rares, qu'on les nie, parce que peu de gens les rencontrent. Sa beauté tenait de l'idéal et de la volupté en même temps, elle enivrait les sens et elle faisait rêver le cœur. Son âme était plus céleste encore que son visage, son esprit aussi élevé que son âme. Elle réu-

nissait les charmes de la femme et la grâce de l'enfant. Sa douceur, sa bonté extrême, son caractère égal, la faisaient chérir de ceux qui l'approchaient et la rendaient d'une société délicieuse. Tout à la fois mélancolique et gaie, elle concentrait en elle-même ses instants de tristesse et ne montrait que le côté chatoyant de sa vie. Ses soins, ses attentions de toutes les minutes pour sa protectrice et pour *ses sœurs* les payaient au centuple de leur hospitalité généreuse. Madame de Kœnigsmarck et ses filles, la cour de Celle tout entière, la citaient comme un miracle, et sa modestie n'en était point altérée. Elle avait la conscience de sa valeur, ce sentiment qui aide tant aux grandes actions, mais la vanité n'approcha jamais de cette angélique créature ; franche, droite, autant que généreuse et dévouée, elle ne possédait pas un défaut, et Dieu ne l'eût pas créée autrement pour le bonheur d'un de ses anges, au temps où il leur permettait de descendre sur la terre.

Le château d'Agathembourg, ainsi habité, était, on le pense, le but de bien des visites : beaucoup de désirs, d'ambitions, de chimères venaient mourir au seuil de la porte. La comtesse déclarait tout haut que ses filles épouseraient de très-grands seigneurs,

des princes, peut-être, ou ne se marieraient pas. Ses fils prenaient soin de dire qu'ils ne voulaient point s'établir en Suède, l'envie et les ressentiments se donnaient pâture à ces discours. Charles-Jean n'avait encore senti battre son cœur que pour la gloire ; ni la princesse Sophie ni la belle Nisida ne l'avaient détourné de cette route. Il ne parlait que de son départ, que du bonheur de courir les champs de bataille, et d'entendre autour de son nom les retentissements de la renommée.

— Et vous n'aimerez donc point? lui disait Philippe.

— Si, j'aimerai la femme qui m'aimera assez pour n'aimer que moi au monde, et pour me suivre partout où j'irai.

— Une manière d'amazone alors, une Bradamante ou une Clorinde?

— Celle qui m'aimera à ma guise, vous dis-je, et pas autrement.

Philippe entendait différemment l'existence. Placé entre deux filles adorables, il faut bien l'avouer, il les aimait toutes deux, il les aimait d'amour, il les aimait également, celle qui était présente l'emportait sur l'autre, jusqu'à ce que l'autre

reprit à son tour la place et la fit oublier. Peut-être avait-il cependant une préférence pour Nisida, du moins il l'admirait davantage, mais l'orgueil l'attirait vers la princesse. Devenir son mari, c'était probablement devenir duc de Celle-Lunebourg, devenir souverain. Il soupirait en pensant qu'il lui faudrait sans doute renoncer à l'une pour obtenir l'autre, car elles l'aimaient, il le savait, et n'avait qu'à choisir. Malheureusement elles étaient de celles qui ne souffrent ni partage ni rivalité.

L'amour des jeunes filles offrait aussi son caractère particulier, elles ne le laissaient pas deviner par les mêmes façons. Sophie se trahissait par un embarras, par une préoccupation visible, par une humeur inégale, par des coquetteries sans nombre adressées à lui et aux autres. Nisida, triste, mais toujours inaltérable, le suivait des yeux et du cœur. Elle se cachait le plus possible, elle restait des heures entières, seule, à se promener dans le parc. Ce n'était pas à elle qu'elle pensait, ce n'était pas de son bonheur dont elle était occupée, Philippe remplissait tous ses instants, elle parlait naïvement de ce qu'elle éprouvait, elle voulait que chacun en parlât avec elle, souvent même elle adressait à la comtesse des ques-

tions innocentes, qui prouvaient de plus en plus l'innocence de sa pensée. Elle aimait comme elle vivait, comme elle respirait, et ne se croyait pas engagée à autre chose.

— Eh bien, disait la comtesse Éléonore, vous le voyez, ma chère, Nisida aime Philippe, elle l'avoue ingénument, Philippe l'aime aussi, du moins par instant, je suis tentée de le croire, que ferez-vous?

— Si cet amour continue, je verrai le chancelier de Suède, je saurai quelle somme appartient à ma pupille, je saurai si mon fils peut, sans honte, lui donner son nom, et puis je les laisserai faire. Qu'ils soient heureux ! Cependant je crois que vous vous trompez, pour Philippe, du moins, et c'est moi, au contraire, qui vous dirai : Mon fils aime la princesse Dorothée, la princesse Dorothée aime mon fils, que comptez-vous faire ?

Éléonore rougit et hésita.

— Je n'ai jamais pensé à cela, car la chose me semble impossible. Sophie-Dorothée et Philippe s'aiment ! Non, non, je m'en serais aperçue.

— Regardez-les ensemble, madame, et vous n'en douterez pas. Et, s'il m'est permis de le dire, je crois la princesse plus occupée de Philippe, que Philippe

ne l'est d'elle. Il se pourrait qu'il se partageât, tandis qu'elle ne se partage pas, elle !

— Je ne suis pas la maîtresse de ma fille, le prince en disposera totalement, je ne puis donc rien vous répondre à cet égard. Cependant vos immenses richesses pourraient être de son goût ; vous savez que l'argent le tente avant toutes choses ; nous en causerons. Il serait, je crois, à propos, en attendant, de les séparer.

— Ah ! madame, renvoyer Philippe !

— Non, mais garder Sophie-Dorothée à Celle, et interdire au jeune homme de l'y venir voir.

— Ne vous rappelez-vous plus ce que dit Phèdre ?

Ils ne se verront plus... ils s'aimeront toujours...

Ils ne s'aimeront que davantage; ce qui n'est qu'un enfantillage, peut-être, deviendrait une impossibilité. Prenons garde !

La comtesse de Kœnigsmarck avait trop souffert pour ne pas deviner le cœur humain, pour ne pas pressentir les orages, même sans en avoir été victime. Sa tendresse maternelle l'éclairait d'ailleurs; elle connaissait le caractère de son fils, elle l'avait

étudié à chaque minute de sa vie, elle ne doutait pas que cette rigueur n'excitât ses sentiments et ne les fît déclarer à l'instant pour la princesse. Au fond de sa pensée, elle préférait Nisida, elle l'appréciait, elle savait quelle fille elle eût acquis en elle, et combien le bonheur de Philippe était assuré. La princesse n'insista pas davantage : les choses restèrent au même point, et tout continua, comme par le passé, dans ce petit coin du monde.

Un nouveau personnage apparut cependant, qui devait, plus tard, avoir une grande influence sur la destinée de ces jeunes amis. C'était le comte de Groote, fils du ministre tout-puissant de l'électorat de Hanovre. Il fut envoyé à Celle pour étudier un peu les dispositions des princes, le caractère de Sophie-Dorothée. De Celle, il vint promptement à Agathembourg, et les deux comtes se laissèrent séduire par son beau langage et ses manières engageantes. Ils devinrent promptement amis. Quant à lui, aussitôt qu'il eut vu Nisida, il s'enflamma pour elle d'une de ces passions que rien ne raisonne, et que rien n'assouvit. Il ne se mit point en peine de la dissimuler, il ne songea point qu'il pouvait avoir des rivaux; que la jeune fille, elle-même, pouvait

avoir disposé de son cœur ; il ne songea qu'à l'obtenir par tous les moyens possibles, qu'à être aimé d'elle et à l'enlever ensuite au monde, qui n'était pas digne de la voir.

Nisida n'y daigna pas prendre garde. Elle avait entendu différents bruits circuler dans le château, qui l'occupaient avant toutes choses. Les jeunes comtes allaient partir, disait-on, accompagnés d'un gouverneur, ils devaient visiter successivement les cours de l'Europe, afin d'y chercher des compagnes dignes d'eux.

— Madame, ma chère comtesse, s'écria la pauvre enfant en allant avec la franchise de son caractère s'informer directement de la vérité ; faut-il les croire ? nous enlève-t-on le comte Philippe ? faudra-t-il donc rester seule à Agathembourg, mon Dieu ?

— Seule ! ma chère Nisida, nous comptez-vous pour rien ? êtes-vous seule avec mes filles, avec moi ? N'y a-t-il que Philippe pour vous, en ce château ? répliqua la comtesse en souriant. Vous ne devez pas parler ainsi à tout le monde, car vous donneriez une singulière idée de vos sentiments, si on vous entendait.

Digitized by Google

— Je dis ce que je pense, madame.

— Je le sais, je le sais, mais on ne dit pas *tout* ce que l'on pense, Nisida.

— Je vous en supplie, madame, répondez-moi.

— Mon enfant, il n'y a dans votre nouvelle que la moitié de vrai, un de mes fils nous quitte, en effet.

— C'est Philippe ?

— Encore ! modérez-vous donc, chère petite, modérez-vous. Vous voilà pâle, agitée.

— Ah ! madame, que vous me faites souffrir !

— Souffrir pour un propos, pour un sot bruit que mes gens ont répandu ! accoutumez-vous à la patience, car vous verrez de plus grandes douleurs, hélas ! la vie des femmes en est semée.

— Je le sais, madame, surtout lorsqu'elles sont comme moi sans famille, sans appui en ce monde.

— Sans appui, sans famille, ingrate !

— Ah ! madame, s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de la comtesse, ai-je dit que je n'avais pas de mère !

Après quelques instants d'un attendrissement mutuel, la comtesse lui répondit enfin :

— C'est Charles-Jean qui va commencer son tour d'Europe, ma chère fille, c'est lui qui, depuis si

Digitized by Google

longtemps, désire voyager, et m'effraye avec ses inclinations guerrières. Il veut de la gloire, il veut effacer le nom de son aïeul et celui de son père ; il veut être le plus grand des Kœnigsmarck, je n'ai pas le droit de m'y opposer. Il va se rendre d'abord en France, de là, où la fortune pourra le conduire ; je remplirai mon devoir jusqu'à la fin.

Nisida se trouva subitement soulagée, mais elle entra dans la douleur de la comtesse et partagea ses impressions. Elle s'efforça de la consoler, de lui faire voir l'avenir sous des couleurs plus riantes. Elle lui parla des projets de voyage qu'elle formait aussi pour aller montrer ses filles dans les différents pays. S'oubliant elle-même, elle ne mêla pas une parole de doute aux belles images qu'elle présentait.

— Ils seront tous heureux, chère mère ! répétait-elle.

— Et vous ?

— Moi, je serais heureuse de leur bonheur et du vôtre.

— Et Philippe ?

— Philippe ! il épousera la princesse Sophie-Dorothée, madame, il sera duc de Celle-Lunebourg, et il m'oubliera.

Sa voix expira sur ces derniers mots, elle baissa la la tête et resta silencieuse. Madame de Kœnigsmarck en eut pitié.

— Il ne vous oubliera pas, ma chère Nisida, il n'épousera pas la princesse Dorothée, il restera comte de Kœnigsmarck, et nous aurons une belle comtesse pour habiter avec nous Agathembourg.

— Et ce sera ?...

— Celle que les anges lui gardent, mon enfant, et que mon cœur a choisie pour lui.

Nisida craignit de se tromper et ne chercha pas à deviner l'énigme, mais l'espérance lui en répétait tout bas le nom, et elle l'ensevelit dans sa pensée comme les dévots gardent les reliques.

Charles-Jean était au comble de la joie ; il préparait son départ, il rassemblait les lettres de son aïeul et de son père, pour s'en faire des introductions près des souverains et des grands personnages qu'il voulait visiter.

Il aspirait la liberté, l'indépendance, comme un jeune poulain lâché pour la première fois dans de vastes prairies.

— Mon frère, répétait-il à Philippe, je vous enverrai les drapeaux des ennemis lorsque je les aurai con-

quis avec mon sabre, pour en faire des trophées dans la chapelle.

— Et qui seront les ennemis ? demandait Aurore en souriant.

— Ceux contre lesquels on m'enverra me battre, ma sœur, je vous assure que cela m'est indifférent et que je n'ai là-dessus aucune préférence.

IV

L'ACTION S'ENGAGE.

En racontant l'histoire de la famille de Kœnigsmarck, je n'ai pas entrepris une légère tâche. Les trois enfants de la comtesse de Wrangel ont eu chacun une de ces vies exceptionnelles qui donnent le roman tout fait et qui ne laissent pas de place à la fiction. Ces existences singulières n'ont aucune liaison entre elles, les drames se passent aux quatre coins du monde et rien n'est plus difficile que d'en faire un tout. Nous sommes arrivés au moment de leur séparation, et depuis ce moment jusqu'à celui de leur mort, ils n'ont eu ensemble que des relations très-éloignées ; ils ne se sont guère revus, à peine se sont-ils écrit. Charles-Jean s'embarqua pour ses

Digitized by Google

grandes aventures et courut l'Europe, l'Asie, l'Afrique, en combattant. Philippe se battit beaucoup moins, il alla moins loin aussi, mais il aima, il fut aimé et bouleversa l'empire de Cythère, selon le style du temps.

Aurore aussi eut une carrière brillante et remarquable, toujours en dehors de ses frères, surtout de l'aîné. Avant de suivre celui-ci dans ses lointains et périlleux voyages, nous retrouverons ces deux figures si belles et si intéressantes de Philippe et d'Aurore ; retournons à Agathembourg, et assistons aux adieux déchirants du comte à sa mère et à ses sœurs.

— Vous partez, mon enfant, disait la pieuse comtesse, vous allez courir de grands dangers sans doute, je ne puis que vous remettre entre les mains de Dieu, et vous recommander à lui. Soyez toujours pieux et bon, souvenez-vous de votre mère, qui vous aime tant, et rendez-vous digne de la mémoire vénérée de votre père mort en héros sur les champs de bataille où vous voulez courir.

Après ces simples paroles elle lui donna sa bénédiction, puis elle le vit monter avec son gouverneur dans le splendide équipage qu'elle lui avait fait préparer. Ses autres enfants l'entouraient ; tous pleu-

raient, même Philippe, à qui la légèreté ne desséchait pas le cœur. Ils le suivirent des yeux longtemps, bien longtemps !

— Que Dieu le ramène ! disait la mère.

— Et vous, monsieur de Groote, pourquoi ne pas tenir votre promesse ? reprenait Nisida, dans un coin du salon, où elle s'était réfugiée et où l'amoureux jeune homme l'avait suivie, pouquoi ne pas accompagner le comte Charles ? vous l'aviez dit.

— Vous me le demandez, mademoiselle !

— Sans doute, je vous le demande, et cela ne m'est-il pas permis ? n'êtes-vous pas le meilleur ami des comtes de Kœnigsmarck, et votre devoir n'était-il pas de suivre le comte Charles-Jean dans ses voyages ?

— Vous oubliez le comte Philippe qui va voyager aussi, mademoiselle, et que je n'aurai pas moins de plaisir à escorter dans les siens.

— Le comte Philippe n'ira pas loin, monsieur ; d'ailleurs il n'est pas seul, il ne sera jamais seul, lui !

— Auriez-vous donc la prétention de ne le point quitter ?

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur, il s'agit de

sa mère, de ses sœurs, il s'agit de toute sa famille, reprit-elle en rougissant.

— Ni moi non plus, mademoiselle, je n'abandonnerai pas le comte Philippe, et la preuve, c'est que j'en sais bien plus long que vous sur ce qui a été décidé.

— Quoi ? monsieur, que savez-vous ? que pensez-vous ? que voulez-vous dire ?

— Oh ! mon Dieu ! une chose bien simple, le comte Philippe est amoureux de la princesse Sophie-Dorothée, et la princesse Sophie-Dorothée aime le comte Philippe ; hier madame de Kœnigsmarck a reçu une lettre de la princesse de Celle, savez-vous ce qu'elle contenait ?

— Je n'ai pas l'habitude de m'en informer.

La princesse engage son amie à lui envoyer Philippe, parce que sa fille a déclaré son sentiment pour lui, parce que Son Altesse le duc a permis qu'il se présentât et que, selon toutes les probabilités, ils seront mariés avant quelques semaines.

Nisida mit sa main sur son cœur, il lui sembla qu'elle allait mourir, mais elle ne dit rien.

— Et, reprit son bourreau, heureux de l'effet qu'il produisait, et ce sera moi qui accompagnerai Philippe, ce ne sera pas vous.

La jeune fille leva les yeux au ciel, comme pour lui offrir cette torture.

— Et vous, avec madame de Kœnigsmarck, avec les jeunes comtesses, vous irez à Stockolm, à Copenhague, dans les cours d'Allemagne; vous y serez fêtée, admirée, adorée sans doute, et cela vous consolera de l'absence de Philippe, et cela vous fera tout oublier, mademoiselle.

— Je préfère Agathembourg à toutes les cours du monde, et je ne l'oublierai point, je n'oublierai pas...

— Que n'oublierez-vous point? demanda-t-il haletant d'impatience.

— Je n'oublierai rien, monsieur.

M. de Groote avait dit vrai. La tristesse de la jeune fille triomphait des résolutions de sa mère, la comtesse Éléonore se décidait à permettre son mariage avec Philippe, elle avait même à peu près obtenu le consentement du duc, en lui représentant que la grande fortune, la grande illustration des Kœnigsmarck les rendait égaux, si ce n'est supérieurs à bien des princes.

— D'ailleurs, ajoutait-elle, beaucoup d'entre eux croiraient faire une mésalliance en épousant notre fille, beaucoup ne regardent mon titre de princesse

Digitized by Google

du Saint-Empire que comme une dérision, et s'obstinent à ne voir en moi que mademoiselle d'Olbreuse, votre frère et sa femme les premiers. Croyez-moi, laissons Sophie-Dorothée suivre le vœu de son cœur, elle sera heureuse, elle sera riche, nous tâcherons de la faire duchesse, que voulez-vous de plus ?

— Je verrai... je penserai.

— Mais permettez-vous au comte de Kœnigsmarck de revenir ici ?

— A condition que vous le surveillerez de près et qu'il n'aura aucun entretien avec ma fille ; ce jeune homme est un étourdi, un damoiseau, il peut séduire les têtes folles, ma fille l'est passablement, ce me semble ; jusqu'à ma décision veillez sur eux, je le veux, je l'exige, entendez-vous?

Il n'en fallait pas davantage à la tendresse de la mère, elle prévint sa fille, elle écrivit à son amie, elle lui fit entrevoir le sort brillant destiné à Philippe, elle flatta son ambition, elle en appela à son cœur maternel, et la cause de Nisida futperdue. Ce ne fut pas sans une sorte de regret, presque de remords qu'elle s'y décida. Nisida était si bonne ! elle avait montré tant de qualités brillantes et adorables !

— Hélas ! se disait-elle, le bonheur est là peut-être,

et je l'abandonne pour un sort plus éclatant. Mon fils serait heureux avec cette douce enfant, le sera-t-il avec celle que je lui préfère ? les grandeurs, les soucis du trône valent-ils la tendresse et la joie d'un ménage paisible? Pourvu que je ne m'en repente point.

Elle se promit d'adoucir par mille soins, par une affection plus attentive encore, les douleurs de la jeune fille. Elle comptait sur son âge, sur sa beauté même pour lui trouver des distractions. Elle espérait la voir s'attacher ailleurs, et qu'en perdant l'espérance, elle éteindrait son amour.

La méchanceté et la brusque jalousie du comte de Groote rendirent ses précautions inutiles, l'enfant apprit en même temps et le sort qui l'attendait elle-même et celui auquel Philippe était destiné. De ce moment son cœur fut mort, elle reçut un coup dont elle ne se releva plus, dont ni l'avenir qu'on lui présenta, ni les souvenirs évoqués ne purent la guérir jamais.

Philippe, dans le premier instant, fut au contraire dans le ravissement, l'espoir qui luisait à ses yeux l'éblouit. Pendant la première journée il n'eut qu'une pensée, celle du bonheur qui l'attendait. Il en parlait

à Aurore, à Wilhelmine, il ne s'aperçut point que Nisida le fuyait, il était tout à Dorothée. Le lendemain dès l'aube il courait dans le parc, contant son délire à tous les échos, lorsqu'au détour d'une allée, il rencontra une jeune fille pâle, défaite, les yeux noyés de larmes, qui s'enfuit à son aspect. C'était Nisida ! Pauvre Nisida, qui pleurait déjà à seize ans et qui devait pleurer toujours !

Il vit ses larmes, et elles retombèrent sur son cœur; emporté par ce sentiment indéfinissable qui l'attirait vers elle et dont la vanité seule peut-être triomphait depuis la veille, il se mit à la poursuivre et l'eut bientôt atteinte. Peut-être ne courait-elle pas bien fort. Il lui prit la main et l'arrêta, tandis que de l'autre elle essayait de cacher son visage.

— Nisida, lui dit-il, pourquoi me fuyez-vous?

— Je ne croyais pas vous trouver ici, à cette heure, laissez-moi rentrer, on m'attend.

— Et qui vous attend?

— Vos sœurs, votre mère... la Vierge à laquelle j'ai fait ma prière.

— La Vierge ! laissez vos idolâtries papistes, Nisida, et écoutez-moi.

— Ne blasphémez pas, monsieur, et sachez-le,

bien que je sois seule de ma croyance au milieu de vous tous hérétiques, je ne la défendrai pas moins.

— Oui, vous tenez beaucoup à cette croyance, vous y tenez au point de ne la point sacrifier, même à notre amitié.

— Je ne la sacrifierai à rien sur la terre, je suis trop heureuse de l'avoir, mon Dieu ! que deviendrais-je maintenant si j'avais pour toute consolation la religion sèche et froide que vous professez.

— Des consolations, Nisida ! pourquoi donc avez-vous besoin de consolations ? qui vous afflige ?

— Je ne sais, je ne sais, laissez-moi.

— Pas avant que vous m'ayez confié le sujet de vos larmes. Ne suis-je pas votre frère ? devez-vous me cacher quelque chose ? où trouverez-vous un meilleur ami que moi ?

— Un ami ! un ami qui nous quitte !

— Je ne vous quitte pas, Nisida, je vous assure.

— Quoi ! vous ne partez pas demain pour Celle ? Quoi ! vous n'épousez pas la princesse Dorothée ?

— Qui vous a dit...

— Ah ! je le sais, je ne le sais que trop, vous nous abandonnez aussi, comme le comte Jean, ajouta-t-elle par un instinct de pudeur.

Elle était si belle en ce moment, que Philippe, l'homme de la première impression, l'homme auquel la réflexion ne venait qu'après l'action commise, Philippe oublia Dorothée, ses projets, il oublia l'univers et ne vit plus que cette enchanteresse.

— Vous vous trompez encore une fois, ou plutôt on vous a trompée, je ne vais pas à Celle, je ne me marie pas, je reste à Agathembourg, si vous y êtes, je vous suis où vous irez, je m'attache à vous, je ne vous quitterai jamais.

— Cela n'est pas possible ! je le sais bien.

— Vous ne le savez pas, vous vous trompez, je ne saurais trop vous le répéter, et je n'aurais pas cru vous trouver aussi facile à prévenir contre moi.

— On ne m'a pas prévenue contre vous, monsieur.

— Nisida, me croirez-vous?

— Je vous crois.

— Eh bien, si je vous promets, si je vous jure de ne pas quitter le château tant que vous y serez, si je vous jure de ne point épouser, de ne pas voir la princesse ; si je vous dis que je vous aime, me croirez-vous ?

Je ne vous croirai point, monsieur, je ne dois ni vous croire ni vous écouter, la volonté de votre mère

est que vous alliez à Celle, que vous suiviez les destinées qui vous sont promises, ce n'est point à une pauvre orpheline comme moi, de les entraver, laissez-moi donc rentrer, je vous en conjure. Si l'on nous voyait ensemble, que penserait-on ?

— On penserait que vous êtes ma bien-aimée, on penserait que je veux tout quitter pour vous, que votre beauté souveraine vaut tous les trônes de la terre, que votre bonté adorable vous rend aussi digne de toutes les adorations, et que vous êtes...

— Je ne suis rien pour vous, je ne puis, je ne veux rien être...

La coquetterie la mieux entendue n'aurait pu mieux inspirer la jeune fille. Offrir un obstacle à Philippe de Kœnismarck, c'était lui donner le désir d'en triompher, c'était doubler le sentiment dont son âme était pleine. Il prit la main de Nisida qu'elle lui avait enlevée et, la serrant dans les siennes, la couvrait de baisers brûlants ; il essaya de lui persuader qu'il n'aimait qu'elle ; ces paroles dangereuses arrivaient jusqu'à son cœur et l'enivraient d'une joie dont elle ne se sentait plus maîtresse.

— Nisida, Nisida, je vous en conjure, ma bien-aimée, un mot, un seul mot, et je vais trouver ma

mère à l'instant, et je lui apprends que je n'ai jamais aimé que vous, que c'est pour vous seule que je prétends vivre, que je vous appartiens et que rien ne me séparera de vous.

— Oh ! mon Dieu ! pensait la pauvre enfant, donnez-moi la force de résister !

— Nisida ! Nisida !

Le nom de l'être qu'on aime n'est-il pas la plus tendre de toutes les caresses !

Elle allait succomber sans doute, il n'est pas donné à la nature humaine d'être plus forte et à la jeunesse d'être plus courageuse que l'amour. Nisida l'aimait de toutes les puissances de son âme, elle l'avait aimé depuis qu'elle sentait son cœur, elle combattait avec énergie, car le dévouement chez elle dominait les impressions, mais il ne lui demandait qu'un mot, et sa rivale n'était plus à craindre et le bonheur de sa vie était assuré... Heureusement, malheureusement plutôt, M. de Groote parut au bout de l'allée, il ne dormait jamais. Il veillait sur Philippe, nuit et jour, il redoutait justement ce qui venait de se passer, et, en les voyant ensemble, il comprit qu'il était arrivé trop tard.

— Ah ! dit-il en lui-même, heureusement j'ai l'antidote en poche.

Il connaissait maintenant Philippe de Kœnigsmarck, il savait le moyen de l'arracher à une séduction puissante par une séduction plus vive, et, s'apercevant que Nisida avait disparu, il se hâta d'appeler Philippe, afin de l'empêcher de la joindre.

Digitized by Google

V

UN PRÉTENDU.

Pendant que les amoureux se querellaient et se raccommodaient à Agathembourg, voici ce qui se passait à Celle. Par une des portes de la résidence arrivait le prince de Wolfenbuttel, en même temps que l'envoyé de la princesse sortait par l'autre pour se rendre près de madame de Kœnigsmarck. Depuis plusieurs mois déjà il venait assez régulièrement à la cour du duc, et ses attentions pour Sophie-Dorothée, ses regards, l'éloge passionné qu'il en faisait à tous propos, ne laissaient aucun doute sur ses sentiments; cependant le consentement de Leurs Altesses Sérénissimes, le consentement de son père, étaient presque douteux, et l'un et l'autre redoutaient avant

Digitized by Google

toutes choses un conflit de ce genre avec une maison souveraine.

Ce jour-là, il arrivait avec les pouvoirs les plus étendus. Le prince de Wolfenbuttel avait compris que les droits de la jeune Sophie au duché de son père seraient certainement inattaquables, s'il les couvrait de son nom. Une brouille assez sérieuse avec l'électeur de Hanovre acheva de le décider. Toute l'Allemagne savait ses prétentions sur le duché de Celle; il ne les dissimulait pas, et l'espoir de le lui enlever entra pour beaucoup dans ses nouveaux projets. Depuis longtemps l'électeur aspirait à réunir sur sa tête tous les domaines de sa maison, et le mariage disproportionné de son frère lui semblait une raison suffisante pour s'en emparer.

A peine le prince Auguste avait-il mis le pied dans le palais, qu'il demanda un entretien au duc et à la duchesse, en présence de leur premier ministre et confident le baron Bernstoff. Le baron faisait tout à Lunebourg. Il décidait hautement des volontés de Leurs Altesses, et l'on n'obtenait rien d'elles qu'après s'être préalablement adressé à lui.

Le prince remit au ministre la lettre par laquelle son père demandait dans toutes les formes de l'éti-

quette allemande la main de la princesse Sophie. Il ajoutait des compliments flatteurs pour sa mère et pour l'éducation qu'elle avait reçue :

« C'est la princesse la plus accomplie de l'Europe, ajoutait-il en terminant, et ce sera en même temps un grand honneur et un bonheur véritable, si Votre Altesse sérénissime veut bien l'accorder à la maison de Wolfenbuttel. »

Rien ne pouvait être plus gracieux et plus engageant qu'une pareille lettre, le duc regarda sa femme d'un air triomphant et lui dit à voix basse :

— Madame, qu'en pensez-vous? si je vous avais crue cependant!

— Il n'y a rien de changé à nos projets, monsieur, je suppose!

— Rien de changé à nos projets *actuels*, non, mais à ceux que vous aviez formés, *vous*, c'est autre chose.

— Je vous en supplie, monsieur, pensez à ma fille.

— C'est parce que j'y pense que je vous parle ainsi.

— Prince Auguste, ajouta-t-il tout haut, la lettre du prince votre père me comble de joie et de reconnaissance. Je ne puis cependant vous répondre encore définitivement aujourd'hui. Nous devons d'abord consulter la princesse Sophie-Dorothée, car

nous nous sommes promis de ne rien décider sans son consentement. Si elle vous agrée, vous avez tous mes vœux et tous ceux de la duchesse.

— Tâchez qu'il vous donne son fameux *dixi*, c'est sa parole suprême, sans laquelle vous ne tenez rien, glissa le ministre à l'oreille du prince Auguste.

— Hélas! je n'ose en demander davantage, mon cher baron, le motif qu'il me donne n'est que trop admissible; si l'adorable princesse me refuse, à quoi me servirait la parole de son père? Je suis trop honnête homme pour souffrir qu'elle soit violentée.

— Alors vous ne l'aurez point, car elle vous refusera, elle aime le comte de Kœnigsmarck.

Cet aparté avait lieu pendant que la princesse se plaignait à son mari de ce qu'il venait de dire, elle lui rappelait la demi-promesse accordée aussi à Philippe, le penchant presque irrésistible que Sophie montrait pour lui, et s'évertuait à lui faire retirer cette parole imprudente. Le duc se réfugia dans le demi-moyen qu'il avait adopté; tout dépendrait de sa fille, il lui laisserait le loisir de se décider, et pendant ce temps on verrait venir les choses.

— Ce ne sera pas le dernier prétendant, j'en ai l'idée, maintenant qu'on s'est présenté, nous en ver-

rons d'autres; on commence à reconnaître ses droits comme acquis, et le duché de Celle vaut la peine qu'on le courtise, lors même que l'héritière ne serait pas jolie et spirituelle autant qu'elle l'est.

Éléonore soupira tristement en pensant que sa chère fille serait peut-être sacrifiée à la politique, elle aimait Philippe qu'elle avait vu élever sous ses yeux, elle avait presque encouragé cette union, qui, à cette époque, lui semblait très-heureuse pour une jeune fille repoussée de ses parents. La grande maison de Brunswick, bien que déchue, ne pouvait se résoudre à les accepter toutes deux alors, et l'alliance avec un Kœnigsmarck était pour elle un soutien et un appui en Europe.

Le soir même le prince de Wolfenbuttel fut présenté à Sophie comme un prétendant officiel à sa main. Ce n'était pas lui qu'elle attendait, aussi elle le reçut avec la plus grande froideur. Le prince Auguste l'aimait assez pour ne vouloir l'accepter que d'elle-même, il se retira donc en arrière et ne lui parla plus pendant tout le temps de sa visite.

Éléonore écrivit dès le lendemain à la comtesse, elle lui apprit ce qui se passait et l'engagea à lui envoyer Philippe sur-le-champ, sa présence seule

pouvant peut-être lutter avec avantage contre la position et les instances des Wolfenbuttel. Elle passa le reste de son temps à encourager Sophie, dont la fermeté n'était pas bien grande et dont l'amour, à cette époque, était plutôt un caprice de petite fille, qu'une passion véritable. Elle lui promit de ne point l'abandonner, de la soutenir contre son père, quoiqu'il arrivât, et de ne pas souffrir qu'on la livrât malgré elle, par une considération politique.

Georges-Guillaume, duc de Celle-Lunebourg, était ce que nous appelons en France un faux bonhomme. Il avait l'air décidé en toutes choses aux volontés de sa femme et de ses conseillers, il se proclamait lui-même l'homme le plus facile à diriger, le plus disposé à la bonté et à la faiblesse qui fût au monde. Au fond, il avait deux vices dominants, l'avarice et la personnalité ; à ces deux vices il sacrifiait tout, même ses autres travers. Pour un ducat il eût vendu l'objet auquel il semblait attacher le plus de prix, pourvu toutefois qu'il ne crût pas faire un mauvais marché. Il aimait sa fille, autant qu'il semblait capable d'aimer quelque chose, mais pour la marier sans dot il l'eût donnée à un malotru. Quelques ouvertures lui avaient été faites par Ernest de Groote à son arrivée

à la cour, avant d'avoir vu Nisida. Il avait cru comprendre que le fils du premier ministre de Hanovre venait auprès de lui avec une mission conciliante; trop adroits l'un et l'autre pour s'être expliqués franchement, ils s'étaient devinés néanmoins.

Ce que le duc ne devina pas, c'est ce qui s'en suivit, c'est le changement apporté dans les dispositions du jeune homme par l'amour qui s'empara de lui. Bien loin de suivre les instructions de son maître, qui tendaient à préparer une union entre Sophie-Dorothée et le prince Georges, fils aîné de l'électeur, il ne songea qu'à favoriser les prétentions de Philippe, afin d'écarter un dangereux rival et de conserver tous ses droits sur le cœur de l'orpheline.

Aussi le duc de Celle rêvait-il de grandes destinées pour sa fille, entre le prince de Wolfenbuttel et le comte de Kœnismarck. Il savait par expérience qu'une marchandise convoitée se vend plus cher, si beaucoup la demandent; au lieu d'écarter les prétendants, il les accueillit.

— J'attends mon frère maintenant, se disait-il, et nous verrons comment il s'y prendra pour l'emporter sur les autres.

Digitized by Google

VI

UNE VISITE A LA COUR DE HANOVRE.

Il est maintenant nécessaire de nous rendre à la cour de Hanovre, pour y suivre les intrigues préparées et pour faire connaissance avec des personnages importants de notre histoire.

Ernest-Auguste, frère aîné de Georges-Guillaume, d'abord duc de Hanovre, puis électeur de l'empire, avait épousé la princesse Sophie, fille de Frédéric V, roi de Bohême, dépossédé de sa couronne par la défaite. Sophie était alliée de très-près à la maison royale d'Angleterre, elle tenait ainsi à toutes les maisons souveraines; c'était une des personnes les plus savantes et la plus occupée d'astronomie qu'il y eût au monde. Elle correspondait avec les illustres,

Digitized by Google

elle passait sa vie au milieu des livres et des instruments, sa chambre était un véritable cabinet de physique, et son salon un bureau d'esprit. Elle attirait à elle les gens de mérite, ce qui rendait cette petite cour une des plus belles et des plus remarquables de l'Europe.

Cependant l'électeur n'avait pour cette docte princesse d'autre sentiment que l'estime; depuis longtemps il lui donnait des rivales, plus ou moins dignes de lui être comparées, ce dont elle se souciait fort peu; elle s'occupait davantage des révolutions des astres que de celles de la terre; pourvu que l'électeur lui conservât son rang et ses honneurs, pourvu qu'elle fût encensée par les poëtes, elle ne voyait plus rien autour d'elle.

Un jour l'électeur donnait une fête brillante, l'envoyé de Danemarck sollicita la permission d'y présenter le comte de Meissenberg et ses deux filles, bien qu'ils ne fussent pas de sa nation, mais seulement à titre d'ancien ami. Le bon électeur n'était pas difficile en renseignements, il apprit que mesdemoiselles de Meissenberg étaient remarquablement belles et n'en demanda pas davantage. Le nom était ancien et de haute noblesse; qu'il fût bien ou

mal porté, on ne songeait pas à si peu de chose.

Lorsque les étrangères parurent dans les salons, elles y produisirent un effet miraculeux, l'aînée surtout, la superbe Élisabeth. Jamais beauté plus noble, plus fière, plus merveilleuse n'avait frappé les regards d'Ernest-Auguste. Il resta en extase devant tant de charmes, elle ne tarda pas à s'en apercevoir. A dater de ce moment, ses plans furent dressés ; à la foule qui l'entourait, aux empressements dont elle devint l'objet, elle devina son pouvoir et comprit que l'instant était venu de l'exercer !

Le comte de Groote, ministre de l'électeur, connaissait bien son maître ; il calcula en quelques minutes la portée de ce nouvel amour, il plongea son œil de fouine dans le regard noir et profond de mademoiselle de Meissenberg, et sentit comme elle qu'une décision prompte était indispensable. Il entraîna donc dans une pièce solitaire l'envoyé de Danemarck, *cornac* de cette troupe inconnue, et entreprit de le confesser à cet égard. Le diplomate était fin, mais le ministre l'était aussi, et dans cette circonstance il lui montra que leur intérêt à tous les deux était de jouer les cartes sur la table.

— L'électeur est fou de cette fille, monsieur, c'est

vous qui l'avez amenée, il est de mon devoir de vous demander ce qu'elle peut être, ce qu'est sa famille et ce que l'on doit en craindre ou en espérer.

— En vérité, monsieur, vous me pressez fort.

— Ne cherchez point à gagner du temps et répondez-moi, je vous en prie, en homme qui tient à nos bonnes relations. Ce n'est point ici le ministre qui cause avec l'ambassadeur, ce sont deux amis qui s'entendent sur une chose avantageuse ou nuisible, n'êtes-vous pas de cet avis?

— Certainement, monsieur le comte.

— Eh bien! franchement, quel est ce comte de Meissenberg?

— Un homme que j'ai beaucoup connu à la cour de Saxe, dans ma jeunesse.

— Ce n'est pas un aventurier?

— Non, c'est un homme de haute naissance; resté orphelin très-jeune, avec des passions vives, l'envie de parvenir, il a dissipé sa fortune.

— J'entends, et il cherche à la refaire.

— C'est possible.

— Par le moyen de ses filles?

— Je ne dis pas non.

— A-t-il déjà essayé?

— Oui, en France d'abord, où il a été très-près de réussir, mais madame de Montespan a découvert l'intrigue et on les a tout simplement chassés.

— Je le conçois. Ensuite?

— Ensuite, ils sont passés en Angleterre. Sa Majesté Charles II était aussi désireux de pareil gibier que son auguste cousin Louis XIV. Là aussi, ils ont trouvé la place prise, la duchesse de Portsmouth ne les a pas plus ménagés que la marquise de Montespan : elles ont dû quitter la place.

— Et, depuis?

— Depuis, ces belles filles ont manqué plusieurs mariages. Je ne sais qui les a envoyées en Hanovre pour y tenter la fortune, mais je sais qu'elles y viennent sans un dessein bien arrêté. Elles ne songeaient qu'à chercher un époux, les filets tendus pour le fretin ont pris un gros poisson, à ce qu'il paraît, elles doivent maintenant veiller à ce qu'ils ne cassent point. Elles y veilleront, je vous le promets.

— Quelle femme est l'aînée?

— La femme la plus dangereuse et la plus séduisante qu'il y ait sur le globe. Vous n'avez qu'un parti à prendre, ou aidez-la à parvenir à son but et

alors vous pourrez marcher de concert avec elle, ou hâtez-vous, dès ce soir, de la faire enlever, jeter hors des frontières, empêchez qu'elle ne les repasse, sans cela vous êtes perdu.

— Vraiment ! c'est à ce point-là !

— Je ne vous dis pas tout encore.

— C'est bien, et il faut réfléchir. Pendant ce temps quelques détails encore sur ce caractère singulier?

— Élisabeth a des passions indomptables, c'est une Messaline et une Sémiramis, tout à la fois, elle doit avoir du sang de bohémienne dans ses veines embrasées, car elle a tous les instincts de ce peuple. Elle est souple comme une couleuvre, elle danse comme une fée, elle a l'esprit le plus charmant, le plus railleur, le plus pétillant que je connaisse. Sa beauté peint admirablement son âme. Elle est capable de tout, ainsi que vous le pronostique son regard d'acier. Un crime ne l'effrayerait pas, je le suppose du moins. C'est cependant une habile femme, ulcérée par ses échecs successifs et décidée à gagner au moins une partie, après en avoir tant perdu.

M. de Groote, avait écouté attentivement ce por-

trait, où le pinceau du peintre frappait de si vives lumières. Il répliqua après quelques minutes de réflexion :

— Il est bien tard pour la faire disparaître, ils se sont déjà trop vus, il faut s'en servir. Cette fière quêteuse trouvera ici plus qu'elle ne cherche : en même temps, un amant et un mari.

— Qui prétendez-vous lui faire épouser? ce n'est pas Son Altesse, et je ne vois pas...

— Vous le verrez. Obligez moi, seulement de me présenter à elle.

— Sur-le-champ, je vous y conduis.

— Je vous remercie de vos renseignements, de l'aide que vous me prêtez, je n'ai pas besoin de dire que je vous suis acquis, vous le savez, mais je n'oublierai pas ce que je vous dois.

— Vous vous souviendrez de ma réclamation au sujet de ce seigneur Danois...

— Je me souviendrai de tout et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez satisfait. Allons voir cette belle.

Les deux diplomates se dirigèrent vers le salon, où Élisabeth, entourée de tout ce que la cour offrait d'élégant et de remarquable, prodiguait les trésors

Digitized by Google

de ses grâces et de son esprit. Elle était radieuse, et recevait gaiement les compliments, les éloges sur une danse polonaise qu'elle venait d'exécuter avec sa sœur. Jamais plus séduisantes nymphes ne s'étaient offertes aux regards des mortels.

Tout en jouissant de sontriomphe, elle vit parfaitement M. de Groote, cherchant à parvenir jusqu'à elle, il lui fallait un allié, celui-là était le plus utile, le plus nécessaire, elle l'attira par un délicieux sourire, et fit signe à son introducteur de le lui amener sur-le-champ.

La foule n'était pas facile à percer. Élisabeth eut recours à un moyen qui prouvait déjà toute sa pénétration, elle se retourna vers l'électeur en lui montrant M. de Groote du bout de son éventail.

— Monseigneur, lui dit-elle, il y a là-bas un homme de grand mérite, très-cher, dit-on, à Votre Altesse électorale et le plus fidèle de ses serviteurs. J'espère rester assez longtemps en ce pays pour y acquérir des amis : M. de Groote est de toutes les personnes de votre cour celle que je désirerais le plus connaître, si vous daigniez consentir à l'appeler près de moi, j'en serais éternellementreconnaissante.

L'électeur ne se fit pas longtemps prier, déjà le

moindre de ses désirs était une loi pour ce cœur épris.

Il envoya le premier de ses pages vers son ministre, afin de lui tracer un chemin, parmi ces courtisans déjà idolâtres de leur nouvelle reine.

M. de Groote arriva, il se laissa nommer par le prince, ensuite il tourna un de ces compliments caméléons, que chacun interprète à sa manière, entendus de tous et compris par un seul. Mademoiselle de Meissenberg n'eut pas besoin d'en demander l'explication, c'était une offre d'alliance pleine de promesses, en même temps qu'une déclaration de guerre remplie de tempêtes. Elle avait à se décider promptement, son choix fut bientôt fait. L'alliance aplanissait les difficultés, rendait la route plus courte et plus facile. Elle acceptait l'alliance.

M. de Groote l'en remercia aussi vite qu'elle avait accepté et, à dater de ce moment, ils surent qu'ils avaient à compter l'un sur l'autre.

VII

UN MARIAGE DE COUR.

Le lendemain de ce bal, M. de Groote était de bonne heure chez mademoiselle de Meissenberg; il se fit annoncer et elle le reçut dans son appartement même, sans témoin, comme un complice déjà accepté. Elle déploya pour lui toutes ses grâces, elle mit toutes voiles dehors et s'aperçut avec surprise qu'il restait froid. Avait-elle donc fait fausse route? apportait-il la défaite au lieu du triomphe? elle eut de la peine à se contenir, cependant elle en vint à bout et continua ses coquetteries. Il l'interrompit tout à coup au milieu de la phrase la mieux tournée.

— En vérité, mademoiselle, plus je vous regarde et plus je me demande comment vous avez pu vous

décider à venir représenter sur un si petit théâtre.

— Comment cela?

— Certainement! tant d'esprit et de beauté étaient dignes d'une grande scène, il vous fallait la cour de Louis le Grand, celle de Charles II, celle de l'empereur ou du Czar, mais le Hanovre, un si petit coin! de si petites gens! un si petit prince!

— Un petit prince!

— Non pas par le mérite! il n'y en eut jamais de plus élevé; non pas par la bonté, par le cœur, tout cela est au superlatif, mais notre prince n'est qu'un électeur, sa cour n'est qu'une cour secondaire, et pourtant!...

— Pourtant...

— Pourtant il y aurait un rôle à jouer, il y aurait la possibilité de faire de ce prince, de cette cour, sinon les premiers du moins un des premiers de l'Europe.

— Par quel moyen?

— Ah! ce moyen est difficile, où trouver une enchanteresse qui, d'un coup de sa baguette, transforme notre souverain et nos courtisans? Quelle est la divinité qui daignera descendre jusqu'à nous? Il faudrait pour cette tâche un grand esprit et un

grand cœur, cela se rencontre rarement ensemble.

— On l'a vu néanmoins.

— Oui, on l'a vu sans doute, je le crois, j'en suis sûr, mais...

— Mais?

— Je n'ose espérer ce miracle en notre faveur.

— Voyons, et quel serait donc ce plan si impossible à exécuter, croyez-vous?

— D'abord la femme qui en accepterait la charge devrait être aimée de Son Altesse électorale.

— Ce n'est pas le plus difficile.

— Elle devrait accepter cet amour et ses conséquences, c'est-à-dire sa rivalité avec l'électrice, ce qui n'est pas fort redoutable, attendu qu'elle regarde plus souvent le ciel que la terre.

— On pourrait encore s'arranger de cela.

— Après il faudrait que notre reine daignât s'entendre en toutes choses avec un fidèle serviteur de Son Altesse accoutumé à manier ses affaires, à les faire valoir et peu disposé, j'en conviens, à abandonner cette habitude.

— Cette femme devrait être dépourvue de sens, si elle repoussait les conseils, l'expérience et la raison d'un homme aussi distingué qne celui-là. Jus-

qu'ici tout me paraît d'une exécution très-facile.

— Le reste pourtant n'est que bagatelle, une fois la maîtresse de la cour, du prince, du ministre, la fée n'aurait plus qu'à appeler autour d'elle les jeux, les ris, les sciences, les plaisirs de toutes sortes. Elle rendrait notre capitale la plus célèbre, la plus fêtée, la plus enviée de l'univers. Tous les hommages l'entoureraient, elle serait la muse des poëtes, sa vie deviendrait un enchantement perpétuel. La fortune, les honneurs, tout serait pour elle, elle n'aurait pas un souhait à former.

— Monsieur le conseiller intime, quel est le mot de tout ceci, il y en a un? Il est impossible que tant de séductions n'aient pas un revers de médaille.

— Sans doute il y en a un.

— Dites-le donc alors?

— Le voici. Ces biens que je viens de vous énumérer ne pourraient appartenir à notre adorable souveraine, si elle ne se décidait à accepter de la main du ministre... un mari.

— Un mari, mon Dieu ! et pourquoi?

— Parce que dans notre sévère et patriarche Allemagne, une fois qu'on adopte les travers des autres pays, on les prend tellement au sérieux, qu'on

les exagère. La comtesse Élisabeth de Meissenberg serait expulsée de la cour avant d'avoir eu le temps de s'y établir, elle aurait contre elle tous les partis, et pas un seul ne la soutiendrait, excepté le ministre dévoué, devenu impuissant par cet isolement même.

— Après ?

— En se mariant, en se mariant ainsi que le fidèle serviteur le jugera convenable, elle aura tout d'abord une racine, une famille, elle sera soutenue par ceux que l'intérêt, je veux dire l'affection, lui donnera pour créatures, son mari occupera une des premières places, il appartiendra à la plus haute noblesse, il en fera une grande dame, afin qu'on ne lui reproche pas de devoir tout à l'amour.

— C'est vrai, répliqua-t-elle, rêveuse, mais ce mari...

— Ce mari est déjà trouvé : il est entre deux âges, il a juste assez d'esprit pour répondre aux questions du prince. Comme mannequin, il portera fort convenablement les cordons et les dorures ; comme caractère, il supportera tout, il acceptera tout, il sera le très-humble serviteur de madame la comtesse et ne deviendra son époux que juste assez pour qu'on sache qu'il le soit.

Google

— Quel est son nom?

— Avant de le livrer, il faudrait savoir si on accepte.

— D'abord à qui l'offrez-vous ?

— A la plus adorable, à la plus adorée des femmes, à mademoiselle de Meissenberg.

— Mademoiselle Élisabeth de Meissenberg est un peu accoutumée aux adorations ; je ne vous le cache pas et, pour qu'elle daigne les ramasser, il lui faut des preuves...

— On en a, on en apporte et des plus convaincantes.

— Voyons donc alors !

M. de Groote tira, d'un portefeuille de satin brodé de perles, une lettre dont le sceau portait les armes de la maison de Brunswick, et la montra de loin à la belle fille.

— La voilà.

— Donnez vite.

— Les conditions sont acceptées?

— Oui.

— Signées?

— Oui.

— Jurées?

— Eh, mon Dieu ! monsieur, comment croiriez-vous à mon serment, vous qui me proposez de jurer sur l'autel que je vais tromper mon mari !

— Je crois à votre intérêt, adorable sirène.

— Alors, il n'est pas besoin de promesses.

Le ministre fit quelques difficultés, pour la forme ; il savait comme elle, mieux qu'elle encore, parce qu'il le savait depuis longtemps, qu'à la cour les serments ne sont que des feuilles volantes, lorsque l'intérêt ne les retient pas. Il voulait se montrer difficile, lui prouver qu'il veillait à ses paroles, et qu'il ne ferait pas bon marché d'une défection, elle le comprit, et cela fut assez.

Elle prit la lettre et lut une déclaration en pathos, suivant l'usage du temps, où figuraient tous les dieux de l'Olympe, elle la lut attentivement et s'en montra satisfaite. A travers ces phrases et ces sentiments enflés, on découvrait un véritable désir de donner à la comtesse ce que sa position permettait de lui offrir. Le prince faisait briller à ses yeux le sceptre, la gloire, les plaisirs, il lui promettait une longue suite de jours heureux et enviés, et ne demandait que la permission de les lui offrir, sans réclamer d'autres récompenses qu'un sourire.

Élisabeth réfléchit assez longuement avant de parler, puis elle tendit la main vers M. de Groote, en lui disant :

— Comment s'appelle le mari que vous me destinez !

— Le comte de Platen.

— Quelle est sa maison ?

— Une des premières de l'électorat.

— Quelle place lui préparez-vous?

— Celle de grand chambellan.

— Quelle est sa fortune?

— Une des plus belles de tout le Hanovre.

— A-t-il accepté?

— Il acceptera.

— A quand le mariage?

— Quand voulez-vous être présentée à la cour comme comtesse de Platen?

— Le premier dimanche de gala.

— Vous serez mariée de samedi en quinze.

— Et d'ici là?

— D'ici là vous verrez Son Altesse où et comme il vous couviendra de la voir, votre prétendu viendra demain avec moi prendre vos ordres pour vos présents de noces, vous serez ensuite conduite dans sa

famille par une de ses tantes, respectable chanoinesse, que vous comblerez de joie en lui donnant la permission de vous accompagner, et, dans un mois, vous serez certainement la première dame de l'Allemagne.

— Il est une chose dont nous n'avons pas parlé, mon cher conseiller intime, et dont il faut s'occuper un peu cependant, ma famille.

— Hélas! *madame la comtesse*, là est la grande question. Mademoiselle votre sœur restera près de vous, on ne prétend pas vous en priver, mais, quant à monsieur votre père...

— On ne se soucie pas de le garder, je le conçois. Mon père traîne après lui une terrible réputation, on sait ce qu'il a fait ailleurs, on juge par là de ce dont il serait capable ici. Qu'en prétend-on faire?

— Mais... le monde est grand...

— J'entends. Avec quoi supposez-vous qu'il vivra?

— Est-ce que M. le comte de Meissenberg peut manquer de rien? Est-ce que *les amis* de Son Altesse ne sont pas sûrs d'être assistés par elle n'importe dans quel pays ils se trouvent? Soyez sans inquiétude, mademoiselle, on y pourvoira.

Digitized by Google

— Et ma sœur, si nous la gardons, quel avenir lui sera destiné ?

— Voilà ce qui s'appelle poserses conditions, pensa le ministre, et la belle comtesse ne sera pas prise sans vers. Mais mademoiselle votre sœur trouvera facilement un autre comte de Platen, et qui sait ? le prince Georges...

Élisabeth sourit et ne releva pas le propos, dont l'immoralité la blessait encore. Bien que corrompue, elle n'était pas arrivée au cynisme du vieux diplomate, et elle pensait assez volontiers :

— Ces choses-là se font mais ne se disent pas.

L'entrevue avait été longue. Les deux complices en sortirent très-satisfaits l'un de l'autre, ou plutôt satisfaits des conditions qu'ils s'étaient faites. Mademoiselle de Meissenberg conduisit le ministre jusqu'à la dernière porte, et, comme il insistait pour qu'elle rentrât :

— Plus tard je n'irai pas si loin, lui répliqua-t-elle.

Le lendemain, M. de Platen arriva conduit par M. de Groote, les visites se firent; l'électeur fut admis en secret et publiquement; les parents de M. de

Platen se préparèrent à demander des places, et, le premier dimanche de gala, madame la comtesse de Platen fut présentée à Leurs Altesses électorales, couverte de tous les diamants du Brésil, ce dont son mari se montra très-fier.

Digitized by Google

VIII

UNE PARTIE CARRÉE.

Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles la comtesse de Platen acquit un tel empire sur l'électeur et la cour, que tout s'y faisait par ses ordres. L'électrice, après avoir combattu quelque temps pour conserver le rang qui lui était dû, finit par ne plus s'en inquiéter et par se renfermer avec ses astrologues et ses lunettes.

Ainsi que l'avait prévu le ministre, Catherine de Meissenberg fit la conquête du prince Georges, et épousa dans M. de Busche un autre comte de Platen. Les deux sœurs restèrent amies, ce qui n'arrive pas d'ordinaire en pareil cas, et le sentiment de leur intérêt fit taire leur rivalité. L'électeur envoya son fils

en Angleterre; il y demanda la main de la princesse Anne, qui le refusa, ce dont il fut charmé, tant sa passion pour la belle Catherine avait de force. Il revint triomphant et battu, se faisant gloire et mérite de renoncer de si bonne grâce à l'héritière du trône de la Grande-Bretagne, qui l'avait repoussé.

Madame de Platen en félicita sa sœur, en l'avertissant néanmoins que les projets de mariage ne s'arrêteraient pas là, qu'elle ignorait encore de quel côté Leurs Altesses et le vieux ministre tournaient leurs vues, mais que, certainement, ils méditaient quelque union nouvelle.

— Je ne vois pas trop de qui il est question ; je tâcherai de le découvrir. Peu importe que le prince se marie, vous ne pouvez pas l'épouser, l'essentiel est qu'il ne nous amène pas quelque bégueule, quelque fine mouche, qui vous fasse chasser, et vienne saper ma puissance. J'y veillerai...

Ici madame de Platen se trompa. Plusieurs fois, sûre désormais de son triomphe, elle avait blessé le ministre en écartant ses protégés. Parvenue au faîte de l'édifice, elle crut pouvoir renverser le marchepied dont elle s'était servie, mais elle apprit à ses dépens qu'elle présumait trop de ses forces. Le vieux lion se

redressa et montra ses griffes, la paix se fit en apparence ; au fond, personne n'oublia le passé. M. de Groote se promit qu'elle le lui payerait cher ; et il ne négligea rien pour tenir sa promesse.

L'électeur le regardait comme un second lui-même ; les coutisans disaient, bien bas, comme un premier. Il tenait à lui par les liens de la nécessité et ceux de l'habitude, plus difficiles à rompre que ceux de l'amour. Chaque matin, ils travaillaient ensemble sans que personne fût admis en tiers, même la comtesse. M. de Groote ne céda jamais cette heure particulière, pendant laquelle il gouvernait l'électeur et changeait souvent les habiles dispositions prises par la favorite.

Depuis quelque temps, ces entrevues étaient plus longues : plusieurs fois, le ministre se rendit chez l'électrice Sophie en quittant son auguste époux, et celle-ci se montrait ces jours-là radieuse. Elle écrasait en passant les deux favorites d'un regard de mépris, et riait beaucoup en faisant avec M. de Groote sa partie de hocca.

— Il y a quelque chose ! pensait la comtesse, on nous joue, mais comment ? il faut le découvrir.

Or, voici ce qu'il y avait :

Digitized by Google

Un matin, le ministre, après avoir rendu compte au prince de l'état des affaires, mit adroitement la conversation sur l'Angleterre et sur ce qui devait résulter du voyage du jeune prince.

— L'alliance est impossible de ce côté, monseigneur, et c'est dommage; cependant Son Altesse le prince Georges est en âge d'être pourvu. Où trouver une autre princesse?

— Il y en a beaucoup en Europe.

— Certainement, mais pas à notre convenance. Pourtant j'en sais une...

— Laquelle ?

—Une qui réaliserait le rêve chéri de monseigneur, qui apporterait au Hanovre tout l'héritage paternel.

— Et qui cela ? je ne vois pas...

— La princesse Sophie-Dorothée de Celle-Lunebourg, votre auguste nièce.

— La fille de la *madame !*

— La fille du prince Guillaume, l'héritière du duché, reconnue par Sa Majesté l'empereur à la diète de l'Empire.

—Héritière ! héritière ! c'est sujet à contestations ; je ne vois pas cela comme vous, je m'y opposerai d'ailleurs de tout mon pouvoir.

— Monseigneur, si la princesse Sophie-Dorothée épousait un particulier, vous pourriez avoir des chances, mais, si elle épouse un prince, le procè n'est pas soutenable, vous perdrez.

— Un prince sans doute, mais où trouvera-t-elle un prince pour l'épouser ?

— Il y en a un tout trouvé. Le prince Auguste de Wolfenbuttel en est amoureux et compte la demander en mariage. Le duc son père ira corroborer la chose, on la lui donnera certainement, et le duché vous échappe.

— Je croyais qu'elle avait choisi le petit Kœnigsmarck.

— Jusqu'à nouvel ordre, monseigneur, on le ménage pour le trouver en cas de besoin, mais il ne sera pris qu'en pis aller.

— Je ne vois pas trop de remède à cela.

— Il en est un, monseigneur, un très-facile à employer, si Votre Altesse daigne m'en croire.

— Lequel ?

— Prendre la princesse pour vous, et l'enlever à vos rivaux.

— Ceci est grave, monsieur ; pensez donc si on nous refusait ! je ne veux pas m'exposer à un refus.

— On fera tâter le terrain.

— Par qui ?

— Mon fils est adroit, il est jeune, il demande à voyager, nous pourrons l'envoyer à Celle sans élever aucun soupçon. Il ne tardera pas à connaître au juste la position et à nous la décrire.

— Vous n'y songez pas, de Groote! jamais l'électrice n'y consentirait. Mon fils épouser la fille de la *madame!*

— Ah! monseigneur, la fille de la *madame* a un beau duché et une belle dot en argent dans la queue de sa robe! On connaît l'économie du duc Georges-Guillaume.

— L'économie! dites l'avarice sordide, reprit Ernest-Auguste en riant. Il se laisserait mourir de faim plutôt que de dépenser un ducat à sa table, si la *madame* ne le forçait pas à faire autrement.

— Jugez donc quels trésors! Tout cela vous échappe, il donnera tout à la comtesse Éléonore et à sa fille, lors même que vous obtiendriez le duché, ce que je ne croirai jamais.

— Eh bien... entendez-vous avec l'électrice, ce qu'elle fera sera bien fait.

Le ministre ne se le fit pas répéter, il alla tout de

suite chez la princesse, qui le reçut d'abord fort mal, qui ne voulut pas entendre parler d'une alliance avec Éléonore et qui finit cependant par s'attendrir et par comprendre les raisons du vieux diplomate, celle qui la toucha le plus fut la plus futile.

— Songez-y donc, madame, la princesse Sophie-Dorothée est charmante, elle enlèvera certainement le prince au pouvoir de cette madame de Busche, Votre Altesse en sera débarrassée.

— De la sœur aussi, peut-être ! Dans tous les cas elle enragera bien et ce me sera une consolation.

— Votre Altesse permet donc que l'on essaye ?

— Envoyez votre fils, et ensuite, si cela ne suffit, pas, j'irai moi-même. Vous pensez bien ; ce mariage doit se faire. Qu'elle soit la fille de mademoiselle d'Olbreuse, c'est possible, mais elle est aussi, et surtout, la fille du duc de Celle-Lunebourg, et cela suffit, en certains cas du moins.

Le jeune baron de Groote partit, on a vu le résultat de sa mission, on a vu comment il négligea les intérêts de son souverain pour ne s'occuper que de ceux de son amour. Son père était trop habile pour s'en être rapporté à lui seul. Il avait mis à sa suite un homme adroit, qui le tint au courant de ce qui se

Digitized by Google

passait, des irrésolutions du duc, de l'arrivée du prince de Wolfenbuttel, des sentiments de Sophie-Dorothée pour Kœnigsmarck et de la passion violente du baron de Groote pour Nisida.

Le ministre comprit, il comprit la nécessité de frapper un coup prompt et décisif pour l'emporter sur de tels concurrents. Il alla chez l'électrice et lui annonça qu'il était temps de partir.

— Quoi ! sans me faire annoncer à Celle !

— C'est déjà fait, madame, j'ai écrit au baron de Bermstoff, et j'ai fait partir ce matin un chambellan de Son Altesse électorale.

— Vous avez réponse à tout.

— Il est inutile de dire à madame que, si la princesse Dorothée n'épouse pas le prince Georges, elle ne peut épouser que le comte de Kœnigsmarck; avec celui-là le duché peut encore nous advenir.

Quelque secrètes que fussent ces manœuvres, quelque mystère qu'on eut mis au voyage du baron de Groote et au départ du chambellan, la comtesse de Platen en fut instruite. Elle courut en prévenir sa sœur, et toutes deux eurent bientôt découvert le but de ces démarches. Catherine en fut épouvantée.

— Cette Sophie-Dorothée est charmante, ma sœur,

elle a dix-huit ans, j'en ai trente, il l'aimera, je suis perdue.

—Non, si vous savez vous y prendre, rien n'est plus facile que de l'empêcher.

— Comment cela, mon Dieu !

— Allez au-devant du mal, prévenez le prince contre elle. Il hait, vous le savez, les étourdies, les coquettes, les caustiques, représentez-lui la princesse sous ces traits-là, je vous aiderai, il nous croira, car il vous aime encore, car il a horreur du mariage et le plaisir défendu est pour lui le véritable plaisir.

Le prince entra en ce moment, et la comtesse continua lorsqu'elle l'aperçut, et, affectant de rire :

— Ah ! monseigneur, vous apprendrez la belle nouvelle, on vous marie.

— Encore !

— Mais cette fois, c'est de la *bonne faiseuse*, et vous seriez bien mal venu de vous plaindre. On vous donne la fille morganatique de mademoiselle d'Olbreuse.

— Je n'en veux point.

— Allons donc ! vous serez trop heureux avec elle. C'est une jolie fille bien légère, bien gaie, bien moqueuse, qui ne prend rien au sérieux et qui n'aime que le plaisir, une vraie Française enfin.

Digitized by Google

— Ce serait là une belle acquisition, vraiment !

— Vous n'avez point le choix; on vous la donne, il faut la prendre, l'électeur, l'électrice et ce vieux sorcier de Groote l'ont décidé ainsi.

— Sans me consulter ! c'est un insolent monsieur que ce baron de Groote ! je suis sûr que tout vient de lui. Il me le payera.

— Et à moi aussi. Nous verrons plus tard.

— D'ailleurs, ils n'en sont pas où ils croient, je la refuserai leur poupée, leur bâtarde, je leur dirai en face que je n'en veux pas, et on ne me mariera pas malgré moi.

Toute la soirée, ce furent des plaisanteries et des discours sur cette pauvre princesse Dorothée, qui ne s'en inquiétait guère, et qui ne se doutait pas, hélas ! de l'importance que pouvaient avoir pour elle ces plaisanteries.

Combien de choses sont ainsi indifférentes en apparence, et qui deviennent plus tard toute la destinée !

IX

LES ACCORDS.

L'arrivée de l'électrice, annoncée par le chambellan et par la lettre de M. de Groote, révolutionna les esprits à Lunebourg. Jamais l'altière princesse n'avait fait pareil honneur à son beau-frère, ne voulant point se trouver dans la nécessité de recevoir Éléonore dans l'intimité. Elles s'étaient vues plusieurs fois néanmoins, en cérémonie, l'électrice affectant la plus grande politesse et l'étiquette la plus exacte envers la duchesse de Celle, qu'elle ne voulut jamais appeler sa sœur.

On mit aussitôt tout en mouvement à la résidence, les préparatifs commencèrent jusque dans les derniers recoins du palais, on ne regardait à aucune

Digitized by Google

dépense, ce dont l'avarice du prince gémissait fort, mais Bermstoff lui fit comprendre la nécessité de déployer une grande magnificence en cette occasion unique. Le bon ministre s'embarrassait de son personnage, lui qui jusque-là avait si fermement soutenu le prince de Wolfenbuttel, comment faire pour passer à l'ennemi et pour détruire ce qu'il avait élevé ?

Cependant l'avantage était grand pour lui du côté du prince Georges, la lettre du baron de Groote contenait des promesses brillantes et inattendues. Le pauvre Wolfenbuttel n'en pourrait point donner autant, aussi avait-il tort en cette circonstance.

Philippe, que nous avons laissé près de Nisida, lui jurant un amour éternel, prêt à lui promettre de ne jamais revoir la princesse, était cependant à ses pieds, oubliant la pauvre fille, ne l'ayant même pas revue, sur l'annonce de l'arrivée du prince Auguste à Celle-Lunebourg. Un rival lui disputait sa conquête, il allait la perdre peut-être, dès lors elle reprenait son prix à ses yeux, et celle qui l'aimait en silence, celle dont il avait vu couler les larmes, il n'y pensait plus, elle cessait d'occuper son imagination, où elle se présentait sans obstacles et sans combats.

Il partit accompagné d'Ernest, aussitôt que sa mère

Digitized by Google

le lui eut permis, cédant à ses prières. En arrivant à la résidence, il y trouva M. de Wolfenbuttel, armé en guerre, il y trouva le duc cuirassé de ruse, il y trouva Éléonore inquiète et Dorothée presque indécise. Elle l'accusait déjà, elle prêtait l'oreille avec dépit aux flatteries de son rival, elle était distraite peut-être, mais elle écoutait. Lorsque Philippe parut, elle respira plus librement, elle l'accueillit en femme sûre de son fait, elle le tourmenta, elle tourmenta le prince Auguste, ne les renvoyant jamais satisfaits, mais non tout à fait mécontents, c'étaient les plus belles dispositions à la tigrerie qu'on pût voir.

L'annonce de l'arrivée de l'électrice tomba comme une bombe au milieu de ces jeux.

— Ah! princesse, s'écria le duc de Wolfenbuttel, madame l'électrice vient vous demander en mariage pour le prince Georges.

— Cela ne se peut point, mon prince, n'allez pas parler de ces lanterneries.

— Dorothée, reprenait tout bas Kœnisgmarck, vous me verrez mourir, si l'on vous donne à votre cousin, ou bien je l'irai défier jusque dans sa cour de Hanovre, il faudra bien qu'il me réponde.

— A vous, mon cher Philippe! mon fier cousin ne

vous fera pas cet honneur ! n'y comptez point.

—Et, s'il vient vous enlever à moi, pensez-vous donc que je le supporte ? je le tuerais plutôt et moi aussi.

— Alors, reprenait-elle en riant, il ne me resterait qu'à épouser ce pauvre Wolfenbuttel, pour me consoler de vous avoir perdus tous les deux.

On attendait l'électrice huit jours après, on lui préparait une entrée, et tout à coup elle arriva sans tambours ni trompettes. On la vit débarquer un soir dans la cour, avec une seule voiture de suite, comme une sœur qui va chez son frère, et non comme une souveraine qui en visite une autre ; ce fut une surprise générale. Le duc et la duchesse accoururent au-devant d'elle, Dorothée n'osa pas, elle se cacha dans sa chambre, derrière un rideau et regarda cette terrible tante, qui lui faisait si peur.

—Comment, madame ! s'écria Georges-Guillaume, vous arrivez ainsi ! c'est une perfidie, et vous ne nous donnez pas le temps de vous recevoir, selon notre désir.

— Est-il besoin de cérémonie entre nous? c'est une folie. Bonjour, mon frère, bonjour, ma sœur, comme votre château de Celle est embelli et quels beaux arbres vous avez là !

Éléonore fut si étonnée, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre, elle s'attendait aux grands airs habituels, et ne trouva qu'affabilité et politesse. Le duc répondit pour elle.

L'électrice, en entrant au palais, demanda sur-le-champ Sophie-Dorothée.

— Où donc est ma nièce ? j'ai grande envie de faire connaissance avec elle, je la sais maintenant aussi belle que vous, et elle a comme vous, ma sœur, infiniment d'esprit.

On envoya chercher la princesse. Pendant ce temps l'électrice continua la conversation avec la même aisance et la même bonne grâce. Elle remarqua Philippe et l'encouragea par le plus charmant sourire, ensuite elle parla science avec le chapelain du duc, qui passait pour un des plus habiles hommes du monde en astrologie.

— Monsieur, lui dit-elle après l'avoir entendu, il faudra faire un thème de nativité pour mon fils.

— Je l'ai déjà fait, madame l'électrice.

— Réellement ! et que lui est-il annoncé?

— Qu'il sera roi d'une île la plus puissante de l'univers, madame.

— Et ensuite?

— Il y aura du sang répandu dans sa famille, et un grand malheur dans sa maison.

— Un malheur pour lui?

— Non pour lui, madame, mais à cause de lui.

— C'est moins dangereux alors. Et son mariage

— Il se mariera.

— Avec qui?

— Avec une de ses parentes.

— Seront-ils heureux?

— Non, madame, répondit tristement l'abbé, je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela, car je n'en ai jamais parlé à personne. C'est sans doute la certitude de votre science qui m'engage à être si communicatif avec vous.

— C'est tout simple, nous sommes *confrères.*

— Ah! madame, Votre Altesse me fait trop d'honneur.

Cette conversation avait lieu à voix basse, pendant qu'on attendait Dorothée, qui ne pouvait se décider à venir. Par respect nul n'osait approcher. Le duc et la duchesse se tenaient comme les autres à distance, l'électrice, dans la ferveur de sa conversation, ayant entraîné le pasteur jusqu'à la fenêtre.

— Monsieur, lui dit-elle très-sérieusement, puis-

que vous n'avez parlé de cet horoscope à personne, n'en dites rien, croyez-moi, c'est plus sûr, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Enfin la jeune personne entra. Elle fit une révérence qui trahit son embarras, mais l'électrice fut enchantée de sa beauté.

— Ah ! pensa-t-elle, elle est bien plus belle que Catherine et même que la Platen, elle les effacera toutes les deux. C'est à merveille, elle me vengera.

Au bout d'une heure, Dorothée fut à son aise, elle montra son esprit, elle se laissa aller à ses saillies, elle fut étourdissante. L'envie de plaire dominait sa timidité, et le désir de se faire regretter lui prêta plus de charmes qu'elle n'en avait encore. L'électrice lui fournit l'occasion de briller, elle l'interrogea sur mille sujets, elle découvrit avec joie en elle une disposition naturelle à la science et aux arts, la première des qualités suivant elle.

— Ma chère nièce, vous êtes faite pour vous instruire, lui dit-elle, si vous le voulez, je serai votre maître.

— Ah ! madame, en pourrai-je trouver un meilleur !

Cette première journée se passa ainsi à se consulter, à se tâter mutuellement. On se sépara, le soir,

Digitized by Google

fort enchantés les uns des autres, excepté les malheureux prétendants qui ne se pouvaient consoler.

Le lendemain, à son réveil, l'électrice envoya chercher Bernstoff, et l'interrogea sur la marche à suivre et sur ce qu'elle pouvait espérer.

— Madame, je n'ai qu'une chose à dire à Votre Altesse électorale ; voici la position des esprits : le duc est disposé à vous entendre ; la duchesse et la princesse Dorothée sont pour Kœnigsmarck, il y a huit jours j'étais pour le prince de Wolfenbuttel, qui se trouve ne plus avoir personne que lui-même, c'est à Votre Altesse d'enlever la position, en allant tout à l'heure amicalement causer avec le duc dans son cabinet. Séduisez-le, entraînez-le, faites qu'il termine son discours par son fameux *dixi*, et vous êtes sûre de l'emporter, lors même que sa fille en devrait mourir de chagrin.

— Ce dont je serais désolée moi-même, n'en doutez pas, mon cher monsieur de Bermstoff, allez donc prévenir mon beau-frère que j'arrive.

— Non pas, madame, tout serait perdu s'il croyait que j'ai eu l'honneur de vous voir avant lui. Il faut le surprendre, et le surprendre seul, c'est la seule

heure, madame la duchesse ne va point le matin dans son cabinet.

L'électrice suivit le conseil du ministre; à peine habillée elle se fit conduire au cabinet du duc, et en ouvrit la porte elle-même sans se faire annoncer.

Le duc était entouré de courtisans, qui s'écartèrent avec respect.

—Bonjour, mon frère, bonjour, messieurs, je viens causer un peu en bonne voisine, et je vous retrouverai plus tard avec grand plaisir. Il s'agit de petites affaires de famille qui seront bientôt traitées, ensuite nous serons tout à vous et à la joie de vous revoir. Adieu, messieurs.

D'un geste affable et familier elle les salua de la main et s'assit dans le fauteuil du prince, prenant d'elle-même la place qui lui était due. En quelques secondes la salle fut vide, et ils se trouvèrent en présence.

— Eh bien, mon frère, lui dit-elle en riant, que pensez-vous que je sois venue faire ici?

— Un grand honneur à ma pauvre maison et un grand plaisir pour nous, madame.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas tout.

— Si Votre Altesse daigne m'en instruire...

— Quoi ! vous ne devinez pas ?

— Mais... non.

— Je viens...

Le duc Guillaume était avare avant toutes choses. Son frère faisait beaucoup de dépenses, il le savait, il avait peu d'argent, il le savait encore; il lui passa par la tête que l'on en voulait à sa bourse, que l'histoire du mariage était un moyen, il se promit de serrer son escarcelle de manière à n'en laisser rien sortir.

Au lieu de faire une question, il baissa la tête.

— Quoi ! vous ne me demandez pas... vous êtes peu curieux.

— J'attends vos ordres, madame.

— Je viens, reprit-elle... je viens vous demander, de la part de votre frère et de mon fils... votre fille en mariage.

Le duc respira. C'était toujours de l'argent, il est vrai, mais sous une forme qui ne pouvait lui déplaire. Cependant le vieux renard se garda de montrer trop de joie.

— En effet, madame, je n'aurais jamais deviné !...

— Et pourquoi? qu'y a-t-il de plus naturel que cette union? enfants des deux frères, assortis d'âge,

Digitized by Google

de caractère, de goûts, ils sont faits l'un pour l'autre.

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, madame.

— Moi !... c'est possible, je serai franche, votre mariage ne m'a pas complétement satisfaite. Combien j'avais tort ! combien j'ai manqué de sens. Mademoiselle d'Olbreuse est de bonne noblesse, excellente protestante, et faite pour arriver à tout, certainement. Elle est d'une vertu irréprochable, elle a été dès le premier jour votre femme devant Dieu et devant l'Église, elle est admise à partager vos droits souverains, par un décret de l'empereur d'Allemagne, que peut-il y avoir de mieux que cela?

Le duc ne voulut point répondre, il conservait un petit levain de rancune, on avait besoin de lui, il se faisait valoir. L'électrice ne regardait pas toujours dans le ciel, elle descendait parfois sur la terre, elle sentit la nuance et ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

— J'ai eu tort, cela est vrai; mais considérez la maison dont je sors, l'affection que je vous porte, l'ambition que j'avais pour vous. Je vous destinais une parente très-chère, je voulais vous faire une situation digne de votre naissance et de votre mérite, je pensais moins à votre bonheur qu'à votre gloire,

Digitized by Google

vous avez été plus sage que moi, je reconnais mes torts, n'en parlons plus, et venons-en à l'alliance que je vous propose.

— Alliance aussi honorable que peu attendue! répliqua le duc en s'inclinant.

— Toujours le même reproche, mon frère, ah! ce n'est pas bien. Puis-je mieux vous prouver mon repentir qu'en venant vous offrir l'aîné de ma race, celui qui doit la perpétuer un jour, celui qui doit monter, j'en suis certaine, sur le trône de la Grande-Bretagne, par les droits que je lui ai transmis.

— Cela est possible, il est vrai, mais cela n'est pas certain.

— Voyons la chose telle qu'elle est. Votre fille a été reconnue légitime, mais, après vous, si nous l'abandonnons, qui la soutiendra? quel appui la comtesse de Lunebourg trouvera-t-elle auprès de l'empereur et de la diète? mon fils réclamera certainement le duché de Celle-Lunebourg comme faisant partie des domaines de la maison de Brunswick, la fille morganatique d'un prince, fût-elle légitimée, peut prétendre à sa fortune personnelle, mais à ses domaines souverains, cela est au moins douteux.

— Il y a des juges et des lois pour cela, madame.

Digitized by Google

— Admettons que votre fille gagne, et c'est peu probable, je vous le dis encore, ce sont des procès, des guerres, des contestations à user la moitié de la vie.

— Je ne le nie pas.

— Au lieu de cela, nos deux branches réunies, notre puissance renaît, les Guelfes peuvent encore redevenir ce qu'ils étaient, rien n'est au-dessus de nous, pas même l'empereur, réduit à compter avec la maison de Hanovre.

— Cela est vraisemblable, j'en conviens.

— Votre fille, votre femme, ont une revanche éclatante à prendre contre ceux qui les ont méconnues, nous les premiers, elles ont un triomphe à obtenir, il est entre vos mains. Mademoiselle d'Olbreuse peut voir sa fille sur le trône de la Grande-Bretagne.

Le duc eut un instant d'éblouissement très-court, il est vrai, mais pendant lequel il vit autour de lui tant de splendeurs, de richesses et de gloire, que la tête lui en tourna. Il allait répondre par un consentement, mais, ainsi que tous les avares, le duc était défiant, il avait sans cesse un œil sur sa cassette, et sa première idée était pour la défendre. Il se contint.

— Ce sont des rêves, répliqua-t-il.

— Des rêves ! Je vous attendais là. Vous me connaissez, mon cher frère !

— Je crois avoir cet honneur.

— Suis-je une folle, une extravagante, ai-je l'habitude de me créer des illusions, et n'avez-vous pas assez bonne opinion de mon esprit pour le croire sérieux?

— Vous êtes, chacun le sait, la princesse la plus illustre et la plus savante de ce temps-ci.

— Alors vous ne me traiterez point d'insensée, si je crois à l'astrologie.

— L'astrologie, madame, est la science la plus ancienne du monde entier, j'y crois comme à l'Évangile.

— Alors croyez ce que je vous dis, car c'est mot pour mot l'horoscope de mon fils.

— L'horoscope, tiré par un astrologue?

— Par trois astrologues, dont votre chapelain est le moins savant !

— Il y a dans son horoscope qu'il doit épouser ma fille?

— Oui.

— Qu'il doit succéder au trône d'Angleterre.

— Oui.

— Qu'ils doivent réunir sur leurs têtes tous les domaines de la maison de Brunswick?

— Oui, mon frère.

— Ma foi jurée, je n'y résiste plus, et, si vous m'assurez que votre fils ne soit point tel qu'on me l'a dépeint, c'est-à-dire hypocrite, brutal, menteur et débauché, je vous donnerai mon consentement sur-le-champ; la duchesse et sa fille en diront ce qui leur plaira, je serai plus raisonnable qu'elles, je les forcerai à accepter cette belle destinée.

— Mon fils est un jeune homme, monsieur. A un homme raisonnable comme vous on peut tout dire. Il a eu des passions, il les a satisfaites, et maintenant il n'aspire qu'à vivre en bon père et en bon mari.

— Vous me l'assurez?

— Je vous en donne ma parole; c'est d'ailleurs une garantie de plus : ce qu'il a fait, il ne le refera point; il est devenu sage à ses dépens.

Georges-Guillaume était séduit, l'ambition lui tournait la tête ; il se leva et tendit la main à sa belle-sœur:

— Puisque c'est écrit là-haut, madame, il est inutile de résister davantage; je vous engage ma parole. Ma fille sera la femme de son cousin. *Dixi !*

X

LE BRACELET.

Le mot fatal était prononcé, le sort de Dorothée venait d'être fixé par son père, lorsque la duchesse, instruite un peu tard de l'entrevue importante, se présenta. A son aspect Georges-Guillaume réprima avec peine un mouvement de contrariété. Il la consultait d'ordinaire sur tout, et il avait disposé de sa fille, de son bien le plus cher, sans qu'elle en fût prévenue. Qu'allait-elle lui répondre à cette terrible annonce? Heureusement l'électrice lui en sauva l'embarras.

— Arrivez donc, ma chère sœur, dit-elle, vous manquez à ma joie. Le duc et moi nous venons de fixer le bonheur dans notre maison, de régler le sort

de nos chers enfants; vous allez être aussi charmés que nous.

— Je n'en doute pas, madame, lorsque vous aurez bien voulu m'instruire de ces grands projets.

Le cœur de la pauvre Éléonore battait : elle prévoyait un malheur, plutôt par instinct que par raisonnement. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'au même moment, le père se sentit alarmé du même pressentiment douloureux : ils l'ont dit souvent depuis, il leur sembla qu'un fer aigu et glacé leur traversait la poitrine. L'électrice ne s'en aperçut pas; elle prit son air le plus aimable, et, tendant la main à sa belle-sœur :

— D'abord, lui dit-elle, je ne vous répondrai pas tant que vous me parlerez ainsi. Ne sommes-nous pas sœurs? Cette étiquette est bonne en public, non pas lorsque nous sommes en famille. Je ne vous appelle point madame, il faut que vous fassiez comme moi.

— Soit, ma sœur, répliqua la duchesse, plus effrayée encore de cet étalage de sentiment inaccoutumé.

— Le duc et moi nous venons de conclure une grande affaire : nous avons accordé nos enfants.

— Ma fille avec le prince Georges, sans m'en avoir parlé !

— L'alliance ne vous semble-t-elle pas convenable ?

— Je suis loin de penser cela ; mais j'aurais cru devoir être consultée ; la chose ne peut être tout à fait résolue, sans que j'aie donné ma voix à ce chapitre, ce me semble.

— *Dixi*, répéta le duc en se levant.

La duchesse savait par expérience combien cet arrêt était irrévocable, mais l'amour maternel lui donna la force de le braver.

— Monsieur, s'écria-t-elle, cela ne peut être ainsi avec ce que vous savez, après les engagements pris, les paroles presque données.

— A qui ? au petit Kœnisgmarck, reprit la princesse Sophie. Allons donc ! c'est un charmant étourneau qui ira bien vite voltiger ailleurs. Prétendriez-vous établir une comparaison ?

— Ma sœur, il n'est pas le seul.

— Le prince de Wolfenbuttel, cet amoureux chevalier ; ah ! vraiment, c'est bien de quoi nous inquiéter. Il se retirera paisiblement près du prince son père, deviendra épris d'une autre princesse du Saint-

Empire et l'épousera ; le tout tranquillement, posément, ainsi qu'il convient à un homme aussi sensé.

— Et si ma fille aimait un de ces deux prétendants, ma sœur?

— Elle se consolerait vite comme beaucoup d'autres. Les personnes de notre condition n'ont pas la permission d'aimer, et leur cœur ne peut leur servir qu'à faire montre de leur courage, en le dominant.

— Ma fille n'a pas été élevée ainsi, et, pour vous parler franc, je doute qu'elle y consente; elle n'est qu'à moitié princesse. La moitié de sa vie s'est passée à croire qu'elle ne le serait jamais ; elle a pris les habitudes de mon pays tant regretté, elle n'a pas l'honneur de connaître le prince Georges, et peut-être...

— Elle le connaîtra bientôt, je vous l'enverrai ces jours-ci. En attendant, voici son portrait, vous le montrerez à ma nièce; vous lui direz qu'il est encore meilleur, plus aimable qu'il n'est beau, et vous la déciderez; songez donc, ma sœur, à ce que ce mariage rapporte à nous tous.

Elle recommença l'énumération des certitudes et des espérances, elle présenta le trône électoral d'abord, le trône d'Angleterre ensuite, en se servant

Digitized by Google

d'autres arguments que ceux employés pour le duc. Elle parlait au cœur et à l'ambition d'une mère, bien plus clairvoyants, plus difficiles à satisfaire que ceux d'un vieil avare. Elle embellit le tableau davantage, elle y mit moins d'or et plus de fleurs, elle chatouilla adroitement l'amour-propre de mademoiselle d'Olbreuse, en lui montrant toute l'Allemagne à ses pieds, cette Allemagne qui l'avait méprisée et repoussée; elle lui peignit leur famille réunie, leurs enfants heureux, elle lui peignit Dorothée à la tête d'une des plus brillantes cours de l'Europe, recevant les hommages mérités par sa beauté et par son intelligence; elle agit enfin selon sa haute réputation, selon le mérite que lui connaissait l'Europe depuis tant d'années.

Éléonore fut éblouie, comme son mari, elle eut le vertige en se voyant placée si haut. Elle osa croire au bonheur en croyant à la puissance, et, tendant à son tour la main à l'électrice :

— Je suis vaincue, ma sœur, dit-elle, vous avez raison, ce mariage est écrit dans le ciel. Puissent nos enfants être heureux!

Ils restèrent encore quelques intants pour combiner les préparatifs de ce royal hyménée, et, lors-

qu'ils rentrèrent ensemble dans les salons où la cour les attendait, la joie régnait également sur leurs visages, et ils semblaient parfaitement d'accord.

Dorothée ne s'inquiétait point; naturellement légère et étourdie, elle l'était bien plus encore à cet âge, où tout souriait autour d'elle. Plusieurs personnes lui avaient déjà parlé de la grande conférence qui durait depuis le matin ; le visage allongé de Philippe, celui du prince de Wolfenbuttel, celui du baron de Groote, lui disaient à qui mieux mieux leurs craintes. Elle ne s'en étonna point, elle plaisanta avec ses filles d'honneur, qui osaient lui parler de son mariage.

— Je vous assure que je n'y crois point, dit-elle, mon père et ma mère ne me marieront pas malgré moi.

Le soir même, l'électrice, qui l'avait comblée de prévenances, de soins, de compliments, qui n'avait pas souffert qu'elle s'éloignât d'elle une minute, lui dit, avant de se retirer dans son appartement, où Dorotbée se disposait à l'accompagner :

— Ma chère nièce, vous êtes aussi bonne que belle, aussi belle que spirituelle, aussi spirituelle qu'instruite, je ne saurais trop vous répéter combien je

Digitized by Google

suis heureuse de trouver la renommée juste à votre égard. Je veux que vous gardiez un souvenir de ma visite, ce ne sera pas la dernière, je vous en réponds ; quand une fois on vous a connue, on n'éprouve plus qu'un désir, celui de vous revoir.

Elle lui passa au bras un magnifique bracelet enrichi de diamants, sur le milieu duquel était un médaillon, fermé par une adorable émeraude gravée. Dorothée rougit de plaisir.

L'électrice avait prononcé ces paroles de façon à ce que toute la cour entendît, elles étaient d'autant plus significatives que la duchesse de Celle ajouta :

— Remerciez votre auguste tante, ma fille, elle est pour vous pleine de bontés, et vous ne sauriez en être trop reconnaissante.

Philippe, qui examinait la princesse, devint pâle en la voyant rougir. Il confiait toutes ses pensées à M. de Groote, et lui dit à l'oreille :

— Regardez-la, Ernest, elle est déjà séduite, elle épousera cet homme et m'oubliera bien vite; elle ne m'aime point !

Le jeune homme était injuste. Dorothée l'aimait, non pas de cet amour brûlant, plein de délire et de passion, qui ne s'éveille chez les femmes que

dans un âge moins innocent, mais de ce sentiment véritable, pur, naïf, plein d'entraînement et de promesses que recèle le cœur des jeunes filles. Elle voulait être à lui, elle ne croyait pas même qu'il fût possible de les séparer, pourtant elle aimait aussi à plaire, elle aimait les bijoux, elle aimait la parure et les hommages, et le beau bracelet avait pour elle bien des charmes.

Dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle s'empressa de l'admirer encore et de le faire admirer à ses femmes.

— Combien ma tante est bonne, disait-elle, et quel beau présent elle m'a fait ! Assurément, on n'en saurait trouver un plus merveilleux.

— Mais, mademoiselle, dit une des suivantes, en le retournant de toutes les façons, il me semble que le médaillon s'ouvre.

— Comment, le médaillon s'ouvre !

— Oui, princesse, voyez-y vous-même.

— Ah ! mon Dieu ! c'est vrai.

Dorothée posa le bracelet sur sa toilette et demeura la tête basse, rêveuse, et presque alarmée.

— Quoi ! mademoiselle, vous ne voulez pas le regarder ?

Digitized by Google

— Je n'ose.

— Ce n'est pourtant pas bien effrayant.

— Voyez-y vous-même, vous me le direz ensuite.

La demoiselle prit le bracelet.

— Ah ! d'abord, voici des lettres, c'est *Georges* de Hanovre, de Brunswick, le 22 juillet 16...

— Il y a cela !

— Oui, mademoiselle, et maintenant l'émeraude se relève très-facilement même, princesse, c'est un beau jeune homme.

— Ah !

La curiosité l'emporta cependant, elle y jeta les yeux, poussa tout à coup un cri d'effroi et fondit en larmes.

Digitized by Google

XI

BARBE-BLEUE.

Le lendemain, de fort bonne heure, l'électrice se mit en route, Dorothée ne la vit point, la scène de la veille l'avait trop vivement impressionnée, elle demanda à rester dans sa chambre, où la duchesse la vint trouver, dès qu'elle apprit son indisposition.

— Ma fille, mon enfant, qu'avez-vous ? s'informa-t-elle avec inquiétude.

— Ah ! ma mère !

Elle ne put dire que ces mots, et ses larmes se remirent à couler.

— Que vous est-il arrivé depuis hier? qui cause votre souffrance et votre douleur?

Digitized by Google

Elle se jeta dans les bras de la princesse, en pleurant, en poussant des sanglots déchirants ; ces désespoirs enfantins si terribles et si vite apaisés. La mère s'en inquiétait sérieusement, elle couvrait de baisers ce charmant visage, rougi par les larmes, et beau toujours néanmoins.

— Ma mère ! ma mère ! est-il donc vrai que l'on me marie?

— Oui, ma fille, répondit la princesse en baissant les yeux, presque honteuse d'avoir consenti à affliger cette chère fille, il n'y a pas de quoi vous tourmenter ainsi.

— Je ne veux pas me marier, moi, ma mère.

— Quoi ! avec personne?

— Avec personne, en ce moment du moins, et jamais avec le prince Georges.

— Pourquoi?

— Je ne le veux pas, je ne le veux pas.

— Ma fille, une princesse comme vous n'est pas la maîtresse d'elle-même, elle se doit à sa maison, à son pays, à ses intérêts politiques.

— Mon père a-t-il consulté tout cela en vous épousant?

— Non, ma fille, et c'est parce qu'il a manqué à

ce devoir que notre vie en a été si cruellement empoisonnée. Ah ! croyez-moi, j'ai payé bien cher la couronne qu'il m'a donnée.

— Aussi, ma mère, je n'ai pas besoin de couronne, moi, je n'en veux pas, je n'en veux jamais, je suis bien plus heureuse de vivre ainsi, près de vous, avec un homme de mon choix.

— Dorothée !

— Ne me l'avez-vous pas permis vous-même, n'est-ce pas vous qui avez écrit à sa mère qu'il pouvait venir ? ne vous ai-je pas confié ce que j'éprouvais, ses espérances et les miennes ? et c'est lorsque nous comptions, lorsque nous avions le droit de compter sur la réalisation de ces espérances, c'est maintenant que vous nous séparez. Ah ! ma mère ! ma mère ! vous ne m'aimez pas !

Le reproche alla jusqu'au cœur de la duchesse, si tendrement attachée à sa fille.

— Ingrate ! ce que je fais, n'est-il pas pour vous, pour votre bonheur, pour votre avenir ?

— Mon bonheur, c'est de rester à Celle, près de vous et près de lui.

— Vous serez électrice de Hanovre.

— Cela m'est égal.

Digitized by Google

— Vous aurez la cour la plus florissante, la plus magnifique de l'Allemagne.

— Peu m'importe.

— Vous deviendrez reine d'Angleterre.

— Qu'est-ce que cela me fait !

— Vous ferez mourir de rage et de chagrin nos envieux.

— Je ne m'en occupe guère.

— Quoi ! rien ne vous touche !

— Je ne veux pas, je ne veux pas, répéta-t-elle, en se soulevant sur son lit.

— Des joyaux, des parures de toutes sortes ; les poëtes, les savants, les grands seigneurs à vos genoux.

Elle n'eut même pas l'air d'entendre.

— Et votre mari, il est jeune, il est beau.

— Je le déteste.

— Vous ne le connaissez pas encore, attendez du moins.

— Ah ! ne me parlez pas de cette horrible figure.

— Horrible! tout le monde assure qu'il est charmant.

— Non, non.

Elle se mit à trembler, comme si elle eût vu une bête venimeuse, par une sorte de répulsion instinctive qu'éprouvent quelquefois les natures nerveuses,

à l'approche de ceux qui doivent leur être nuisibles.

— En vérité, Dorothée, c'est un parti pris d'enfantillage, vous voulez nous affliger, votre père et moi, vous voulez anéantir les plans formés pour notre bonheur et pour notre gloire, c'est bien mal reconnaître notre affection.

— Ma mère, j'aime Kœnigsmarck, mais je ne l'aimerais pas, que je ne pourrais me résoudre à épouser cet homme.

— Vous avez une raison au moins ?

— J'en ai une.

— On vous a donc dit bien du mal de lui ?

— On ne m'a dit de lui que ce qu'on vous en a dit à vous-même, et, puisque vous le jugez digne de lui confier votre fille unique, je ne serais pas plus difficile que vous, en qui j'ai toute confiance. Ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors?

— Une répulsion invincible, un pressentiment que je ne puis vaincre, une horreur instinctive, dont je ne me rends pas raison. Une voix secrète qui me crie que cet homme me tuera.

— Ah! mon Dieu! taisez-vous, taisez-vous, vous me feriez perdre la raison.

Digitized by Google

Malgré elle, Éléonore se rappela ce qu'elle avait senti à la première annonce de ce mariage, elle eut comme un frisson, et serra sa fille dans ses bras avec épouvante.

— C'est involontaire, chère maman, mais c'est invincible. Le moment ou ma main toucherait celle de cet homme serait le dernier de ma vie, je le sens, vous le voyez je ne puis l'accepter.

En vain la duchesse employa-t-elle tous les arguments l'un après l'autre, en vain essaya-t-elle le blâme, la tendresse, les menaces, les promesses les plus séduisantes, rien ne put vaincre cette aversion et cette volonté.

— Eh bien, dit-elle, lassée et presque en colère, vous le direz donc vous-même à votre père, car je ne lui ôterai pas son illusion. D'ailleurs rappelez-vous que son terrible *dixi* est prononcé, et qu'il est inutile de songer à la résistance.

Le soir même la princesse était appelée dans le cabinet de Georges-Guillaume, que sa femme n'avait pas prévenu. Elle s'arma de résolution et surtout de cette ruse câline des enfants gâtés. Son père ne lui refusait rien, elle avait tout pouvoir sur lui d'ordinaire, non pas en lui résistant en face. Elle essuya

ses yeux, pointa son plus agréable sourire, et, en entrant chez lui, courut l'embrasser selon son habitude.

— Que me voulez-vous, mon bon père?

— Vous annoncer une joyeuse nouvelle.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, une nouvelle qui vous plaira, j'en suis sûr, vous allez être mariée.

— Avec qui?

— Ne le savez-vous pas?

— J'en ai quelques soupçons.

— Cela vous convient-il ?

— Si c'est celui que je crois, oui. Si c'est un autre, non.

— Et quel est celui que vous croyez, s'il vous plaît?

— Celui dont vous avez agréé la recherche, à qui vous avez permis de venir ici en qualité de prétendant, le comte de Kœnigsmarck; vous n'avez qu'une parole, je suppose.

— Il s'agit bien de cela! ma parole est au contraire engagée et pour tout de bon, cette fois, à mon neveu le prince Georges de Hanovre.

— Sans me consulter?

Digitized by Google

— Est-il besoin de vous consulter pour vous donner une des plus belles positions du monde? D'ailleurs vous le saviez, puisque vous avez accepté le présent des fiançailles.

— Moi!

— Et avec grande joie encore, et devant toute la cour. Ce bracelet renfermant le portrait de votre cousin, vous avez rougi en le recevant.

— Mon père, mon père, au nom du ciel, ne me forcez pas à ce mariage.

— Je ne vous force point, la raison et votre intérêt vous y amèneront de vous-même.

— Mon père! mon père! j'embrasse vos genoux.

— J'ai prononcé le terrible *dixi*, c'est vous en dire assez.

— Vous voulez donc ma mort, car cet homme me tuera, je l'ai dit à ma mère.

Le duc se mit à rire aux éclats.

— Ah! oui, c'est une excellente plaisanterie. Le prince Georges vous tuera et pourquoi? est-ce donc un tyran, un monstre? Parce qu'il a eu quelques maîtresses, s'ensuit-il qu'il soit un assassin?

La jeune fille tira le bracelet de sa poche, puis

elle posa sur la table un petit livre qu'elle avait apporté.

— Monseigneur, dit-elle avec plus de sang-froid qu'on eût pu en attendre de cette nature emportée, vous croyez aux pressentiments et aux fatalités, je le sais, vous allez donc comprendre ce que j'éprouve, regardez ce portrait, très-ressemblant, assure-t-on, regardez maintenant ceci, n'est-ce pas la même figure ?

— Je conviens qu'en effet la similitude est frappante, ensuite ?

— Ce portrait est celui du prince Georges, n'est-ce pas? Cette gravure représente la *Barbe-Bleue* dans mon recueil de contes. Or, j'ai rêvé, la veille du jour où l'électrice est venue, que la *Barbe-Bleue* m'assassinait, avec ce même visage, le même habit que porte mon cousin dans ce portrait, la même expression. Jugez ! et, bien plus encore, il assassinait Kœnigsmarck.

— Voilà toutes vos raisons, mademoiselle, un rêve et un conte de fée. Et vous croyez qu'on peut vous entendre de sang-froid ! qu'on peut ajouter quelque prix à des stupidités de ce genre ! C'est assez discourir, préparez-vous à obéir et bientôt.

— Mon père, je ne le puis.

Digitized by Google

— Vous le pourrez, car je le veux.

— Non, mon père, car je ne le veux pas.

— Je vous ai dit qu'il le fallait, que ma parole était engagée et que je n'entendais pas qu'on me bravât. Retirez-vous dans votre appartement, n'en sortez pas sans mon ordre. Si vous osiez enfreindre ma volonté rappelez-vous, que ni votre âge ni ma tendresse ne vous sauveraient de ma colère. Je vous donne ma foi que je vous ferais mettre à la citadelle, sans autre société que vos pensées, sans autre nourriture que du pain et de l'eau : *Dixi.*

Dorothée ne s'effraya pas de ces menaces, elle salua son père avec gravité, sans ajouter un mot, mais, arrivée à la porte, elle se retourna.

— Monseigneur, dit-elle, vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, vous pouvez me torturer de toutes les façons, mais il est une chose que vous ne pouvez pas, c'est me faire dire *oui* en face du prêtre, quand vous m'y aurez traînée de force, et je vous garantis que je ne le dirai pas. Voici le portrait des fiançailles.

Elle prit le bracelet qu'elle tenait à la main, le lança avec force contre la muraille, où il se brisa en mille pièces, ensuite elle ouvrit la portière et disparut.

XII

COMBATS.

La duchesse apprit le soir même cette scène inconvenante. Elle entra chez sa fille pour la réprimander et la trouva au lit, malade. Dès lors elle ne pensa plus qu'à sa souffrance ; au lieu de la gronder, elle l'embrassa, elle pleura avec elle, elle chercha à la consoler.

— Hélas ! mon enfant, lui disait-elle, je n'y puis plus rien, votre père le veut, et je n'ai été prévenue que trop tard, le *dixi* était jeté.

Le duc de Celle-Lunebourg avait adopté ce mot pour formule irrévocable, depuis sa sortie de l'université. Jamais il ne le prononça en vain. Ceux qui

l'entouraient en étaient instruits, et, lorsqu'ils espéraient une grâce, ils disaient :

— Je suis sûr de l'avoir, car j'ai obtenu hier au soir le *dixi* du duc.

Dorothée elle-même, si despote et si gâtée, était obligée de s'y soumettre ; elle le reconnaissait amèrement en cette circonstance, car ses femmes, qui la tenaient au courant de tout, lui apprirent d'abord l'ordre donné par son père au prince Auguste et à Philippe de quitter Celle le soir même. L'un et l'autre avaient obéi.

— Mais, ajouta la complaisante, M. le comte de Kœnigsmarck a été vu dans les faubourgs, bien qu'il se cachât, il n'est pas homme à abandonner une si belle partie.

— Vous en êtes sûre ?

— Si sûre, que, si Votre Altesse le désire, je saurai le retrouver.

— Faites cela, et tout ce que je possède est à vous.

A son réveil, le lendemain, Dorothée demanda cette fille. Il lui fut répondu qu'elle n'était plus au palais et qu'elle n'y rentrerait point ; en même temps on lui présenta une dame des plus vieilles et des

plus respectables de la cour, en qualité de grande maîtresse. Elle avait ordre de ne pas la perdre un instant de vue, d'aller partout avec elle, de ne pas souffrir qu'il lui parvînt une seule lettre ni qu'elle parlât à qui que ce fût. Elle avait à sa suite deux autres dames aussi rébarbatives pour l'assister et la remplacer en cas d'urgence. Lorsque la pauvre Dorothée les eut regardées, elle cacha sa tête dans ses mains en s'écriant :

— Je suis perdue !

Peu de jours après, sa mère lui annonça, avec tous les ménagements possibles, que le ministre de l'électeur, M. de Groote, était arrivé pour discuter les articles du contrat.

— Vous serez sans doute appelée à la lecture, ma fille, je vous conjure de ne point faire d'éclat, de ne point exciter davantage votre père, dont la colère se calme d'autant moins, que le moment des chiffres est arrivé. Taisez-vous, si vous ne voulez pas mieux faire.

— Non, ma mère, non, je me plaindrai. Je suis ici prisonnière gardée à vue, privée de celles de mes femmes qui avaient pitié de moi, je souffre tout ce qu'on peut souffrir, je me plaindrai. Je voudrais que

ma voix pût être entendue au bout de l'univers et que l'on connût la justice d'un père aussi cruel que partial. Vous êtes bonne, vous, mais vous êtes impuissante. Pas plus que moi, vous n'avez le droit de réclamer votre enfant qu'on immole ; laissez-moi donc essayer, au moins j'aurai combattu jusqu'au bout.

Trois jours après, en effet, la princesse fut mandée, avec sa grande maîtresse et sa suite, pour entendre et approuver la lecture de son contrat de mariage. Elle était très-changée, son teint pâle, ses traits abattus, firent pitié à ceux qui la virent passer; son père en demeura frappé d'une espèce de terreur ; lorsqu'elle entra dans la salle du conseil, elle fit une profonde révérence et s'assit, sans dire un mot, à la place qui lui était réservée, entre son père et sa mère. Elle avait refusé de se parer d'une fort belle robe et de merveilleux joyaux qu'on lui avait remis de leur part. Elle portait, au contraire, le plus simple et le plus sombre de ses costumes, ses cheveux étaient cachés sous un voile, dans lequel elle s'enveloppait, ses joues gardaient encore la trace de ses larmes.

Le conseiller proposé à cet effet commença ainsi :

« Contrat de mariage entre très-haut, très-noble

et très-puissant seigneur, Son Altesse Georges-Louis de Brunswick-Lunebourg, prince héréditaire de Hanovre, et très-haute et très-puissante dame Sophie-Dorothée, princesse de Brunswick-Lunebourg-Celle, héréditaire des comtés de Wilhemsbourg... »

— Un instant, dit Sophie-Dorothée en se levant, il est inutile d'aller plus loin, je ne puis, je ne veux pas signer ce contrat ; je ne puis, je ne veux conclure ce mariage, ainsi que je l'ai déclaré dès le premier jour à Son Altesse le duc de Lunebourg-Celle, ainsi que je le soutiendrai jusqu'à la mort.

— Taisez-vous ! s'écria le duc, taisez-vous, ne montrez pas ainsi à tout le monde votre hardiesse et votre désobéissance.

— Je ne me tairai pas, je ne me tairai jamais, je prostesterai même au pied de l'autel, si on m'y traîne ; je ne veux pas, je ne veux pas. Monsieur de Groote, c'est à vous surtout que je m'adresse, afin que vous répétiez à votre prince héréditaire ce que vous avez entendu, et ma résolution irrévocable.

Le prince, furieux, s'emporta jusqu'au point de lever, sur sa fille, la grosse canne qu'il tenait à la main. Eléonore se jeta au-devant du coup, mais Dorothée ne recula pas, ne baissa pas la tête.

Digitized by Google

— Frappez, mon père, dit-elle, je serai bien aise d'en pouvoir montrer les marques au mari que vous voulez me donner.

On l'entraîna, toujours aussi résolue aussi intrépide. Cette nature nonchalante, une fois excitée, devenait plus violente que les plus emportées. Elle luttait de toutes ses forces en regardant sa mère, qui l'avait suivie et qui la blâmait fortement de sa hardiesse.

— Vous m'avez souvent dit que j'étais futile et légère, je vous montre que je ne le suis pas, et vous me blâmez encore. A présent tout est rompu, j'espère, et l'électeur ne voudra pas d'une bru qui le repousse ainsi.

Le duc ne put se calmer de la journée, cette résistance l'irritait à un tel point, qu'il jurait d'en avoir raison. Seul avec M. de Bermstoff, il exhalait sa colère et sa rage. Le cauteleux ministre le laissa parler longtemps : ensuite il reprit doucement ses discours d'un bout à l'autre, et trouva des arguments pour les combattre.

— Si monseigneur daigne me laisser faire, dit-il, je lui promets de changer cela.

— Rendez-moi ce service, Bermstoff, il n'est rien

Digitized by Google

où vous ne puissiez prétendre, je vous en fais le serment.

— Eh bien, monseigneur d'abord Votre Altesse doit savoir que j'ai en poche une preuve de la connivence établie entre la princesse Dorothée et le petit Kœnisgmarck. Voici une lettre interceptée, par laquelle il annonce à Son Altesse qu'il mourra de chagrin s'il ne peut la revoir.

— Une grande perte, un freluquet de moins.

— D'abord, il ne mourra pas ; je sais de bonne part qu'il a une autre maîtresse à Agathembourg, cette jeune fille inconnue, élevée par la comtesse ; elle en est folle, et il le lui rend bien.

— C'est donc l'ambition qui l'attache à ma fille ?

— Pas autre chose, je vous en réponds.

— Si elle le savait !

— C'est justement ce qu'il faut qu'elle sache, et je vous promets de le lui apprendre de façon qu'elle n'en doutera pas.

La duchesse, plusieurs jours après, en venant voir Dorothée et en la trouvant si triste, la supplia de descendre un peu dans le parc et de prendre l'air. La prisonnière s'y refusa.

— Je ne sortirai pas, dit-elle, tant qu'on ne me

délivrera pas de ces horribles vieilles et de leur surveillance.

— Vous y tenez donc beaucoup ?

— Ah ! ma mère, peut-on ne pas détester ses géôliers ?

— Je vous permets d'intercéder pour leur départ si vous me promettez à votre tour de ne pas chercher à vous enfuir et de n'avoir aucune correspondance avec le dehors.

— Ne puis-je écrire à Aurore, à Wilhelmine ?

— Moins qu'à tout autre.

— Et vous, ma mère, n'écrirez-vous point à madame de Kœnigsmarck? abandonnerez-vous votre amie, parce qu'on a envers elle des torts, un manque de foi?

— Madame de Kœnigsmarck apprécie la raison d'État ; elle sait qu'il y faut céder lorsqu'on occupe ma place, et je suis certaine qu'elle ne m'accuse point.

Deux heures après, la duchesse revint toute joyeuse. Le duc ôtait les surveillantes, et rendait à la princesse les jeunes filles qu'on lui avait enlevées. Ce fut une grande joie pour elle. Dès le même soir, elle consentit à descendre au jardin. Quatre la-

quais la suivaient à distance : c'était un espionnage déguisé en honneurs rendus.

Aussitôt qu'elles furent assez loin pour ne pas être entendues, Dorothée interrogea sa suivante avec l'empressement d'une prisonnière privée de nouvelles depuis longtemps.

— Kœnigsmarck ?

— Il est toujours tantôt ici, tantôt à Agathembourg.

— L'as-tu vu ?

— Oui, mademoiselle, une fois.

— Est-il seul ?

— Avec M. le baron de Groote.

— Son ami, je sais. Et que veulent-ils faire ? qu'ont-ils résolu ?

— M. le baron veut que M. le comte enlève Votre Altesse ; M. le comte ne le veut point.

— Ah ! pourquoi ? c'est peut-être le seul moyen de m'arracher à ce mariage.

— M. le comte dit que mademoiselle ne le suivrait point.

— Qu'il le demande, au moins !

— Le pouvait-il ?

— Oh ! non, mais il ne devrait pas douter de moi, d'après ce que je fais.

— Et puis, mademoiselle... je ne sais si je dois raconter cela.

— Dis tout, je veux tout savoir.

— M. le comte ajoute que mademoiselle doit obéir à ses parents, parce que, s'ils s'opposent à votre mariage, il est impossible que le mariage ait lieu.,

— Il a dit cela?

— Il l'a dit devant moi à M. le baron; il me semble même qu'il a ajouté ceci: « Ils la déshériteront, et alors... »

— N'est-il pas assez riche, lui?

— Mais non, mademoiselle; justement, c'est qu'il ne l'est plus.

— Il n'est plus riche?

— Non, ou très-peu. Il paraît qu'ils ont fait en Suède un arrêt, une commission des réductions, je ne sais comment ils appellent cela, qui lui enlève plus de moitié de sa fortune; et, pour l'achever, son oncle, Othon Guillaume, vient de se marier avec mademoiselle de La Gardie; de sorte qu'ils perdent encore cet héritage-là.

— Pauvre Philippe! tout à la fois!

— Il faut alors, dit-elle, qu'il retrouve de l'argent,

puisqu'il n'en a plus. M. le baron, qui ne s'en occupe guère, ne fait que le prêcher toute la journée, et il n'est pas encore décidé.

— Ah ! si tu pouvais le revoir !

— Certainement, mademoiselle, je le reverrai, je sais où il faut aller pour cela.

— Bien loin d'ici ?

— Pas trop.

— Et puisque ce n'est pas loin.....

— Je vous entends, mademoiselle, et j'y ai pensé.

— A la promenade, le soir, derrière la charmille il y a une porte, la petite rue derrière le palais... il ne faudrait qu'écarter ces grands laquais.

— Nous en viendrons à bout, je m'en charge, on ne m'a pas enlevé mon argent.

La princesse rentra ce soir-là, moitié heureuse, moitié fâchée, elle espérait revoir Philippe, mais elle tremblait de ne plus le retrouver le même. Elle eut bien de la peine à s'endormir et attendit le lendemain avec impatience. Sa confidente n'était point à son réveil, elle ne parut pas à sa toilette, elle la demandait sans cesse.

Enfin, elle parut. Dorothée l'emmena vite dans sa

Digitized by Google

chambre, sous un prétexte de chiffons à examiner.

— Quelles nouvelles ?

— Une lettre, mademoiselle.

— Oh ! donne-la, donne-la vite ! et vois à ce que l'on ne me surprenne point.

Digitized by Google

XIII

TOUT FINIT.

Dorothée brisa le papier, et brisa le sceau, dans sa précipitation. Le billet était court, l'écriture de Philippe assez tremblée, comme s'il eut craint d'être surpris, mais elle ne pouvait la méconnaître, en ce temps-là chaque écriture avait sa physionomie.

« Adorable princesse, comment vous remercier de ce que vous avez daigné faire pour moi, malheureux ! comment vous en témoigner ma reconnaissance? Je n'ai qu'un moyen, et, quoi qu'il m'en puisse coûter, l'honneur m'ordonne de lui obéir. Je vous aime avec la passion la plus vive et la plus profonde, mais je serais un ingrat et un monstre, si je vous entraînais dans ma malheureuse destinée, j'ai

tout perdu, il ne me reste à vous offrir qu'un sort misérable ; puisque vos augustes parents retirent le consentement qu'ils m'avaient donné, je vous rends votre foi, et je reprends la mienne, acceptez la belle destinée qu'on vous propose, devenez une puissante reine, oubliez le pauvre Philippe, que vous ne reverrez jamais. Votre âme est si grande et si noble, que vous persisteriez malgré tout à descendre jusqu'à moi, et que mon malheur serait pour vous un nouveau motif de pitié. Je dois m'opposer à ce sacrifice, ou je ne serais pas digne de vous l'inspirer. Lorsque vous recevrez ce billet, j'aurai quitté la résidence. Je retourne près d'une personne dont le généreux dévouement vient en aide à ma misère, j'accepte ses bienfaits, parce qu'elle n'a pas comme vous un avenir de puissance et d'honneurs, je l'accepte surtout parce qu'elle n'a pas mon cœur et que je ne lui dois ni reconnaissance ni tendresse. Adieu, madame, soyez aussi heureuse que vous êtes belle, que vous êtes bonne, aussi heureuse que vous êtes aimée, je n'aurai plus rien à demander au ciel. »

La lettre n'était point signée, mais on ne pouvait s'y tromper. Philippe, seul, écrivait ainsi. Dorothée relut deux fois la lettre, sans pouvoir en croire ses yeux.

Digitized by Google

Quoi ! c'était à elle qu'il parlait ainsi ! quoi ! Philippe de Kœnigsmarck refusait Dorothée de Brunswick ! Philippe ! lui qui l'aimait tant ! lui qui voulait mourir s'il la perdait ! cela était-il possible ! sans doute on la trompait, sans doute il y avait là quelque machination infernale pour les perdre et les séparer.

— Caty ! appela-t-elle.

La jeune fille revint.

— Qui t'a remis cette lettre ?

— M. le comte de Kœnigsmarck, lui-même, princesse.

— Cela est-il bien sûr ?

— Comment Son Altesse peut-elle douter de moi ?

— Je ne sais, je doute de tout, après ce que je viens de lire.

— Cette lettre n'est donc pas telle que vous l'attendiez, mademoiselle? vous êtes pâle, vous souffrez, appelerai-je ?

— N'appelle pas, je te le défends, mais, Caty, penses-y bien ! sur ton salut éternel, réponds à mes questions et réponds-y franchement, tu ne sais pas de quelle importance sont pour moi tes paroles, tu tiens entre tes mains ma destinée. Où as-tu trouvé M. de Kœnigsmarck ?

— A la maison où il se cache, dans le faubourg.

— Seul ?

— Avec M. le baron de Grootte.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il était triste, indécis, lorsque je lui ai demandé s'il voulait ce soir se trouver dans la ruelle du palais, il m'a répondu que non. Lorsque je lui ai peint la douleur de mademoiselle, sa position, il s'est attendri. M. de Groote lui a dit alors qu'il fallait du courage et de la résolution, qu'il l'aiderait de tout son pouvoir, enfin mille choses faites pour le rassurer, il est resté muet.

— Il était triste, dis-tu ?

— Oui, mademoiselle, bien triste.

— Après ?

— Après, ils ont parlé bas, j'ai entendu plusieurs fois le nom de Nisida, ensuite M. le comte m'a donné cette lettre, je suis partie et je n'en sais pas davantage.

— Nisida, tu es sûre que c'est Nisida !

— J'en suis sûre, ce nom m'a frappée.

— Ah ! mon Dieu, c'est Nisida qu'il épouse, je comprends tout maintenant. Moi, c'était l'ambition, elle, c'était l'amour. Moi sans le duché de Celle, sans

la fortune de mon père, je ne vaux pas un regret, elle, il la prendra obscure, méconnue, il me préfère l'enfant de quelque coureuse, une fille sans nom, sans naissance, et moi, pour lui, je refuse un trône.

— Si ce que dit mademoiselle est ainsi, elle a grand tort. Se sacrifier de la sorte ! lui donner la joie de dire à toute l'Europe : Je n'ai pas voulu d'elle, elle me pleure ! Ah ! je ne suis pas duchesse de Celle et de Lunebourg, mais je sais ce que je ferais.

— Que ferais-tu ?

— Je me marierais sur-le-champ au prince Georges.

— Oh ! non, non, pas le prince Georges ! il me fait peur.

— Quelle folie ! mademoiselle, pardonnez-moi de vous le dire. Quoi ! pour une frayeur puérile, sacrifier en même temps et votre vengeance et votre bonheur !

— Je puis en épouser un autre.

— A moins que vous n'épousiez le roi de France, nul autre ne sera capable de vous mettre à ce rang que vous repoussez, et le roi de France, ce me semble est bien vieux à présent.

— Il y a l'empereur.

Digitized by Google

— Il est marié.

— Il y a le roi d'Espagne.

— Il l'est aussi et puis, mademoiselle, les autres rois n'ont pas les raisons de famille qui les rapprochent de vous.

— C'est vrai.

— En épousant le prince Georges, vous écrasez de votre mépris et de votre pouvoir celui qui vous offense, vous devenez reine d'Angleterre, vous devenez une des plus grandes princesses du monde, et vous êtes vengée enfin.

— C'est vrai.

— C'est toujours vrai, mademoiselle.

— Et il le saura, et il saura que je ne m'amuse pas à le pleurer, que je l'abandonne, que je ne le regrette pas, que je le laisse avec sa Nisida, une enfant trouvée par les chemins.

— Et avant tout, puisque mademoiselle daigne écouter mes conseils, je lui écrirais.

— Lui écrire !

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle, votre lettre il ne la montrerait pas, votre lettre serait pour lui défendre de penser à vous, de prononcer votre nom, d'oser jamais approcher de la ville que vous habiterez...

— C'est cela, en ajoutant que je le laisse avec sa Nisida, que je l'engage...

— Oh! non, princesse, oh! non, pas ainsi. Vous montrer jalouse, lui jeter entre les mains la preuve qu'il vous quitte, tandis que c'est à vous de le chasser, vous n'y pensez pas, vous oubliez votre fierté, votre nom, votre mérite.

— Tu as raison, Caty, mon cœur m'égare. Je suis folle et déraisonnable. Je souffre bien, mais je n'en veux pas mourir; lui et sa Nisida en auraient trop de gloire. Je me marierai, je serai belle, je serai adorée, on ne parlera que de moi par toute l'Europe, et il me regrettera alors.

— Écrivez, écrivez vite, mademoiselle, c'est le moment, je porterai la lettre, je suis plus furieuse que vous.

La princesse sous la dictée de la colère écrivit :

« J'ai résolu d'obéir à mon père, j'ai résolu d'accepter la main du prince Georges de Hanovre, et je vous préviens, pour que vous sachiez que telle est ma volonté. C'est librement, c'est de mon plein gré que je renonce à vous, que j'accepte la couronne qui m'est offerte. Quittez donc la résidence sur-le-champ, n'y revenez jamais, ne vous présentez jamais

dans les lieux que je dois habiter, et surtout ne cherchez pas à me voir. Ce n'est pas parce que je vous crains, grâces au ciel, la raison et la réflexion m'ont bien guérie de mon sentiment pour vous, mais mon devoir est d'épargner à l'époux de mōn choix jusqu'à l'ombre d'une inquiétude, et je ne veux pas qu'il puisse me croire recherchée par vous, même lorsque depuis si longtemps j'aurai oublié votre existence. »

La princesse tendit ce billet à Caty et lui ordonna d'en prendre lecture.

— Es-tu contente ? est-ce ainsi ?

La jeune fille baisa la main de sa maîtresse et y laissa tomber une larme.

— C'est parfait, mais que vous devez souffrir !

Dorothée leva les yeux au ciel, et ne répondit rien.

— Je porterai cette lettre, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Sur-le-champ.

— Mademoiselle n'a pas d'autres ordres à me donner ?

— Si, attends ! tu passeras chez ma mère et tu diras à une de ses femmes que je demande à la voir tout de suite.

— Quoi ! si vite ?

— Sans cela je n'en aurais pas la force, je me laisserais attendrir par ma souffrance et je ne le veux pas. Va ! va !

Caty, avant de quitter la chambre, eut un moment d'hésitation, les tortures de la malheureuse Dorothée étaient si visibles qu'elle en eut pitié.

— Réfléchissez, mademoiselle, je ne suis pas encore partie. Faut-il porter la lettre? faut-il aller chez madame la duchesse?

— Caty, reprit la jeune infortunée, écoute-moi bien, écoute ce que je vais te dire et souviens-t'en plus tard. Je vais consentir à épouser la Barbe-Bleue, et il me tuera. Ceux qui m'y forcent, à commencer par Kœnisgmarck, ceux qui ont trempé dans mon affreux malheur, puissent-ils être maudits !

La suivante, à ces mots prononcés avec l'énergie du désespoir, tomba aux genoux de Dorothée, elle baisa le bas de sa robe, en sanglotant, elle allait parler, elle allait donner à sa maîtresse le fil conducteur pour la conduire dans ce dédale, la destinée de la princesse pouvait changer encore, lorsque la duchesse Éléonore parut, accompagnée de M. de Groote.

C'en était fait ! Caty sortit de la chambre.

En les apercevant, Dorothée essuya vivement ses yeux et s'avança vers sa mère.

— Vous ne pouviez arriver plus à propos, madame, j'allais vous faire prier de vouloir bien venir jusqu'ici. J'ai réfléchi, je me soumets à la volonté de mon père. J'accepte le prince Georges de Brunswick pour mari. M. de Groote, vous pourrez en prévenir M. l'électeur et madame l'électrice. Je ne changerai point, tenez le pour certain, ma parole est aussi sacrée que le *dixi* de mon père.

XIV

DERNIERS JOURS DE LIBERTÉ.

Aussitôt qu'elle eut prononcé ces paroles, qui semblaient lui coûter des efforts inouïs, la pauvre Dorothée se trouva mal, il fallut l'emporter, elle resta plusieurs heures sans connaissance, et ensuite le transport se déclara avec une fièvre épouvantable. La duchesse était au désespoir.

— Vous avez tué ma fille, disait-elle à son mari, vous nous ferez mourir toutes deux, vous en répondrez devant Dieu.

Georges-Guillaume se montra presque aussi affligé que sa femme. Ils s'installèrent ensemble dans la chambre de la princesse et ne la quittèrent pas, pendant les quarante jours que dura le danger. Rien

ne calmait la pauvre fille, elle prenait des redoublements affreux au seul nom de son fiancé ou de ses deux prétendants. Elle était presque sauvée lorsqu'on eut l'imprudence de dire, à côté de son lit, que le prince de Wolfenbuttel était marié. Aussitôt elle n'eut qu'une idée, celle qu'on la recherchait pour son argent et qu'il était impossible de l'aimer. Elle ne cessa de le répéter, et à tous propos. Ses parents s'en alarmèrent au point de penser qu'elle devenait folle.

Enfin la jeunesse, les soins, l'instinct de la nature peut-être, prirent le dessus, elle revint à elle-même, les médecins la déclarèrent hors de tout danger. Elle vit auprès d'elle son père et sa mère désolés, elle apprit l'inquiétude qu'elle leur avait causée elle, apprit leur conduite à son égard, pendant cette terrible maladie, et tout ce qu'elle leur devait en cette occasion, son cœur s'attendrit, elle se persuada qu'elle n'aimait qu'eux au monde, qu'elle était dégagée des autres sentiments et que la joie de leur obéir la dédommagerait de tout.

Elle les regarda en souriant, ce qui ravit la pauvre Éléonore au troisième ciel, et, les priant de venir l'embrasser, elle dit :

Digitized by Google

— Excusez, mes chers parents, les chagrins que je vous ai donnés, excusez ma folie, j'ai été bien coupable et tous nous sommes punis de cette faute. Je suis maintenant disposée à la réparer autant qu'il dépendra de moi, si on daigne me la pardonner. Aussitôt qu'il me sera possible de tenir une plume, j'écrirai à l'électrice, ainsi qu'à mon oncle, ne pensez-vous pas que c'est mon devoir ?

— Oui, mon enfant, oui, ma fille, ne vous tourmentez point. Vous serez rèçue à bras ouvert. Votre fiancé, s'est fort inquiété de votre maladie, on lui envoie un bulletin chaque jour, et tous nous attendions avec impatience le rétablissement pour nous réunir de nouveau. Rassurez-vous, rien n'est changé, vous êtes toujours aimée, toujours chérie, vous êtes toujours la gloire de notre maison et nous ne nous souvenons plus du passé.

Ce fut une joie universelle dans la résidence, ce furent des réjouissances publiques, des fêtes et des divertissements de tous genres. On annonça le mariage au peuple en lui distribuant d'abondantes largesses, au nom des futurs époux. Dorothée entendit des cris d'allégresse sous ses fenêtres. Elle ordonna qu'on les ouvrît et se fit rouler au balcon sur un fauteuil.

Digitized by Google

En même temps, le duc de Celle écrivait à son neveu de se présenter au plus vite et comblait de présents les deux ministres, Bermstoff et de Groote. Ils en furent aussi heureux que surpris, Georges-Guillaume n'ayant pas coutume de récompenser ainsi les services.

Dorothée ne tarda pas à se lever, sa mère s'aperçut sur-le-champ d'un changement complet dans son caractère, elle écoutait et parlait raisonnablement, comme une véritable princesse, des avantages qui résulteraient pour elle et pour sa famille de l'alliance qu'elle allait contracter. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de frémir, rien qu'au nom du prince Georges. En confiant cette répulsion à sa mère, elle n'en discutait pas les motifs, et, quand Éléonore s'efforçait de la persuader, en énumérant les grandes qualités de son prétendu, elle lui répondait :

— Je vous crois, je vous crois, ma mère ; mais je ne suis pas maîtresse de cette impression, c'est plus fort que moi.

Sa beauté, sa santé, reprenaient à vue d'œil, elle recevait chaque jour des compliments, auxquels elle était obligée de répondre, pour faire l'apprentissage de son métier. Chacun se retirait enchanté de ses

Digitized by Google

manières affables, de son esprit et du tour qu'elle savait donner à toutes choses.

Un soir, après une réception solennelle, sa mère entra chez elle avec deux lettres.

— Mon enfant, lui dit-elle, voilà des nouvelles différentes. L'une à laquelle vous deviez vous attendre, et dont il faut cependant vous prévenir, l'arrivée du prince Georges.

— Ah ! mon Dieu ! murmura la pauvre enfant, en s'accrochant à un meuble pour se soutenir, je crois que je n'aurai pas la force de le recevoir.

— Du courage et de la raison, bannissez des chimères sans but et sans motif ; avec votre esprit, on ne peut, on ne doit pas accueillir de telles superstitions. Votre cousin arrive, il sera bientôt votre époux, tous vos vœux, tous vos soins doivent tendre à lui plaire, et le bonheur de votre vie sera d'y réussir.

— Et si je ne puis me vaincre ? et si je ne puis l'aimer ?

— Vous le pourrez, on peut ce que l'on veut.

— Ah ! pas toujours, ma mère, et quelle est l'autre nouvelle dont vous me parliez ?

— Une lettre d'Aurore, une de Wilhelmine pour vous, une de Nisida.

Digitized by Google

— Une de Nisida, pour moi... Elle ose! et que m'écrit-elle donc? est-ce pour m'annoncer son mariage?

— Avec qui?

— Avec M. de Kœnigsmarck, apparemment.

— Nisida vous dit seulement qu'elle est heureuse de vous savoir rétablie et qu'elle le sera davantage encore, si elle apprend que vous n'avez rien à désirer.

— Vraiment! répliqua Dorothée d'un air ironique, elle a cette bonté.

La duchesse ne releva pas ces mots, c'est toujours le parti le plus sage lorsqu'on touche à une douleur.

— Et mesdemoiselles de Kœnigsmarck, que me disent-elles? vous avez lu probablement?

— En êtes-vous fâchée?

— Nullement, je n'ai point de secrets avec cette famille et nos relations ne tarderont pas à cesser complétement. Je ne leur répondrai point.

— Des amies d'enfance!

— Dites des *ennemies* d'enfance, madame, je ne les reverrai jamais.

— Vous avez tort, elles vous ont toujours beau-

coup aimée; et vous séparer tout à fait d'elles, ce serait donner de l'importance à ce qui n'en a pas.

— Vous pouvez avoir raison, j'y songerai.

Elle prit les lettres, et, sans les lire, les jeta dans une cassette, la duchesse le remarqua, mais elle ne put s'empêcher de penser qu'une fois seule elle en prendrait connaissance.

— La plaie est trop fraîche, pensait-elle, elle n'y peut toucher qu'en secret.

Le lendemain matin, en effet, les billets des trois jeunes filles étaient sur sa table de nuit, celui de Nisida avait été lu dix fois de plus que les autres, mais elle n'en parla point.

On fit faire des toilettes brillantes et somptueuses pour la royale fiancée; les tailleurs, les brodeurs, les joailliers de toute l'Europe en furent occupés pendant trois mois. L'électeur et l'électrice renvoyèrent M. de Groote, avec des pierreries magnifiques, le fameux bracelet, raccommodé, figura au premier rang. Dorothée le reçut avec un frisson de terreur.

Elle ne pouvait bannir ces funèbres images. La veille de l'arrivée du prince, elle resta jusqu'à plus de minuit dans la chambre de sa mère; elle lui montra une tendresse, une confiance inaccoutumées,

Digitized by Google

et lui parla comme une personne qui, avant de mourir, fait ses dernières dispositions.

— Je puis disposer de mes bijoux, n'est-ce pas?

— Ils sont à vous certainement, mais je ne comprends pas ce que vous entendez par disposer, vous les porterez, je suppose.

— C'est pour plus tard, je m'entends. Et je puis dire, où je veux être enterrée?

— En vérité, ma fille, vous avez de singulières pensées pour une veille de mariage.

— Ma mère, j'ai les pensées d'un cœur qui se sent entraîné vers une destinée fatale, et je veux tout prévoir.

Elle s'approcha du bureau de la princesse, tira de sa poche un papier enseveli sous triple enveloppe et écrivit pendant quelques minutes, ensuite elle y mit son sceau, puis elle donna le paquet à sa mère en lui disant :

— Conservez ceci, tant que je vivrai, ma mère, intact et sans l'ouvrir, mais, si je meurs, si je meurs surtout de mort violente et inexpliquée, ouvrez-le alors, vous y trouverez mes dernières volontés et vous les ferez exécuter, je n'en doute point.

Éléonore reçut cette mission d'un œil attendri,

Digitized by Google

elle attira sa fille sur son cœur, et toutes deux versèrent d'abondantes larmes.

— Un mot encore, reprit la duchesse, au moment où Dorothée se retirait, vous le recevrez bien?

— Je vous l'ai promis.

— Vous ne souffrirez pas trop?

— Je tâcherai.

Digitized by Google

XV

D'AUTRES DOULEURS.

Le même jour, à la même heure, la comtesse de Kœnigsmarck, accompagnée de ses enfants, montait en carrosse et quittait Agathembourg. Depuis que nous les avons perdus de vue, bien des choses s'étaient passées, dans cet intérieur, si paisible jusque-là, bien des changements avaient eu lieu. La comtesse, en envoyant Philippe à Celle, en cédant au mouvement d'ambition qui l'entraînait, ne se dissimulait ni le caractère de son fils ni la douleur qu'elle causait à Nisida. Elle savait toute la valeur de cette chère orpheline et se donnait à elle-même le spécieux prétexte de la sauver d'un danger certain.

Digitized by Google

— Philippe n'est point fait pour elle, il la rendrait malheureuse.

Cela était vrai sans doute, mais cela ne l'eût pas été, que le mariage avec la princesse n'en eût pas moins eu lieu. En voyant paraître Nisida pâle, les yeux rougis de larmes, en surprenant le regard de désolation qu'elle jeta sur la place de Philippe, vide au dîner de famille, elle se sentit troublée par un remords. Elle accabla Nisida de prévenances, d'amitié, l'appelant sa fille à chaque instant, presque avec affectation.

— Oui, madame, votre fille par le cœur, répliquait l'orpheline, jamais autrement.

— Qui sait! s'écria étourdiment Aurore.

Ces seuls mots firent rougir Nisida à faire pitié.

Le départ de Philippe, après ce qui s'était passé entre eux, lui semblait une énigme, elle ne comprenait pas ce qu'avait pu lui dire le baron de Groote, pour l'entraîner ainsi, par quel moyen l'avait-il éloigné, lui qui parlait de tout abandonner pour elle? Ce voyage mystérieux, car la comtesse ne s'expliquait pas, avait-il pour but de les séparer? elle ne pouvait s'occuper d'autre chose, et, pendant qu'Aurore et Wilhelmine faisaient mille projets, d'avenir, seule et

triste dans sa petite chambre, elle songeait aux jours enfuis, qui ne reviendraient plus.

L'attente ne fut pas bien longue, Ernest de Groote reparut, et les persécutions recommencèrent. Il lui raconta ce qu'elle ignorait, ce qu'elle eût voulu ignorer toujours: le retour de Philippe à la princesse, l'amour passionné qu'ils avaient l'un pour l'autre, l'hyment qui devait les unir, du consentement des deux familles, en dépit du prince de Wolfenbuttel.

— Il est perdu pour vous, Nisida, vous ne le reverez que l'époux d'une autre, sa trahison doit vous appeler à la vengeance. Ne vous vengerez-vous pas?

— Je ne me venge point, monsieur, je ne sais d'ailleurs ce que vous voulez dire, le comte Philippe est l'ami de mon enfance, je dois tout à sa famille, je n'ai jamais désiré que son bonheur. Il le trouve dans une illustre union, j'en bénis le ciel et je prierai pour lui tous les jours de ma vie.

Il ne put obtenir d'elle un autre langage.

Madame de Kœnigsmarck observait tout, le baron de Groote n'était point un parti à dédaigner, elle le vit assez épris de Nisida pour l'amener à un mariage, en dépit de sa naissance inconnue. Dans cette

Digitized by Google

espérance, elle écrivit au chancelier de Suède, lui fit part de ce qui se passait, et lui demanda quelle somme sa pupille devait avoir en dot afin d'aider à son établissement.

Avant que la réponse arrivât, tout était changé. Philippe, repoussé de la résidence, revenait triste et furieux à Agathembourg. L'ordre de départ qu'il avait reçu, la lettre de Dorothée lui apprenant son changement, la confiscation des biens de sa maison et la nouvelle du mariage de son oncle, tout arriva presque en même temps. La famille en fut accablée.

Nisida fut sublime lorsqu'elle revit Philippe, lorsqu'elle apprit l'humiliation et la douleur qui le frappaient, lorsqu'elle se trouva entre lui et Ernest furieux, enragé, la menaçant de toutes les calamités, si elle ne repoussait pas l'infidèle; elle lui répondit simplement :

— Je ne vois ici qu'un malheureux, qu'un abandonné, qu'un homme précipité du faîte des grandeurs presque à néant. Cet homme, je ne vous ai pas caché que je l'aime, je ne vous ai pas caché que je suis disposée pour lui à tous les sacrifices, et qu'en dehors de lui et de sa famille il n'y a rien pour moi. Épargnez-vous donc des menaces inutiles, monsieur,

Digitized by Google

épargnez-vous des soins qui ne seront point récompensés. Il n'est pas dans mon caractère de me plaindre, il n'est dans mes habitudes d'accuser personne, mais, si vous me forcez, il me faudra bien instruire madame de Kœnigsmarck de ce qui se passe chez elle et des attentions dont vous m'honorez, elle verra s'il lui convient de les supporter davantage.

— Écoutez-moi, Nisida, cet entretien, je le vois, est décisif, il doit mettre un terme à ce que j'endure, et dessiner positivement notre attitude vis-à-vis l'un de l'autre : vous voulez prévenir madame de Kœnigsmarck, elle est prévenue, et depuis longtemps elle a écrit à ce sujet à votre tuteur, et la réponse ne peut tarder d'arriver. Ainsi, de ce côté, je n'ai rien à craindre.

— Quoi ! madame de Kœnigsmarck dispose de moi, et sans mon consentement ! Vous vous trompez, monsieur, ou plutôt vous me trompez, cela n'est pas possible.

— Cela est vrai, vous l'apprendrez bientôt. Je sais que l'on ne vous donnera pas malgré vous, je sais que vous me haïssez et que je ne vous obtiendrai point ainsi, mais je sais aussi une chose : si vous parvenez à m'interdire toute espérance et tous moyens

de les faire valoir, j'ai ma vengeance prête; Philippe et vous, je vous perdrai tous les deux. Je sais la manière de diriger cette nature pleine de faiblesse et de frivolité, je sais par quels moyens je lui ôterai du cœur jusqu'à la moindre parcelle de tendresse pour vous, je sais comment je l'entraînerai dans les désordres, et comment je le conduirai à une fin terrible, sans que jamais vous obteniez de lui autre chose que l'indifférence et le mépris.

— Hélas! répliqua la jeune fille, que Dieu vous pardonne, monsieur de Groote, mais ce que vous me dites là est affreux. Vous ne supposez pas que je puisse me taire et assister de sang-froid à une pareille infamie. Philippe saura tout.

— Que m'importe! je le lui apprendrai moi-même, si vous le voulez; vous ne pourrez pas lutter avec moi. Je suis plus habile et plus fort que vous, car je connais à fond Kœnigsmarck, je sais ses endroits faibles, tandis que vous en faites une idole, que vous vous contentez d'adorer. Il vous écrasera, moi je le dominerai.

Ce cynisme, vis-à-vis d'une jeune fille aussi pure, aussi innocente que Nisida, peint tout entier ce caractère. C'était un de ces êtres rares, Dieu merci!

Digitized by Google

pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont ni remords, ni aucun des sentiments humains qui surgissent quelquefois, même au milieu de la corruption. Rien n'arrêtait cet homme dans sa route, ni crainte ni pitié, il avait des passions indomptables et pas un sentiment. Pour satisfaire ces passions, il n'eût pas reculé devant un crime. Hardi, entreprenant, fier, plein de finesse et d'intelligence, rien ne résistait à sa volonté. Il exerçait sur Philippe une sorte de fascination, en flattant ses mauvais instincts ; c'est souvent la manière la plus certaine de conduire les gens : Ernest avait raison de se targuer de sa puissance, le pauvre bon ange était bien faible, en face de ce démon, il devait succomber.

Nisida ne s'effraya pas pourtant de ces menaces, elle ne voyait point Philippe avec les mêmes yeux, et puis l'espérance avait repris son empire, il ne pouvait plus songer à Dorothée; il reviendrait à elle, c'était fête dans son cœur en l'attendant, elle le sauverait, croyait-elle, et, ensuite, elle ne demandait plus rien. Cet amour chaste, désintéressé, cette perle que l'on rencontre si rarement au fond de l'océan de la vie, elle l'offrait enchâssé dans sa jeunesse, dans sa beauté, pouvait-elle croire qu'elle fût dédaignée?

Digitized by Google

Elle quitta M. de Groote, tremblante, mais non découragée, elle monta chez elle, car, de sa fenêtre, elle pouvait voir la route que Philippe devait suivre et l'apercevoir la première. Au moment où elle passait devant l'appartement de sa protectrice, celle-ci l'aperçut et l'appela.

Son visage, d'ordinaire si placide, présentait une agitation extraordinaire ; sur son bureau, une grande lettre ouverte était encore baignée de ses larmes, elle montra un siége à la jeune fille, et lui dit d'une voix émue :

— Il faut que je vous parle, Nisida; j'allais vous faire demander.

— A vos ordres, madame.

— Je viens de recevoir une lettre qui vous concerne, mon enfant.

— Moi ! madame, dit-elle, sans émotion ni curiosité.

— Oui, elle est du chancelier de Suède.

Nisida pâlit, elle se rappela ce que M. de Groote venait de lui dire.

— Ne puis-je savoir...

— Je vais vous la remettre. Cette lettre est une chose sérieuse et grave pour vous, mon enfant, elle

nous éclaire sur votre avenir et sur la position que votre famille vous a faite ; vous êtes une riche héritière, Nisida.

— Je ne m'occupe guère de cela, madame.

— Vous avez en dot un des plus beaux domaines de la Suède, des terres en Italie, et un capital en Allemagne. Plus tard, vous aurez, à ce qu'il paraît, une immense fortune.

— Tant mieux pour ceux que j'aime.

— Vous appartenez à une mère qui vous aime, dont la tendresse vous suit de loin, qui a réglé d'avance votre destinée, et qui maintenant demande à être aimée de vous. Vous trouverez là un billet d'elle.

La voix de la comtesse trahissait son émotion et une violente jalousie, à l'idée de perdre cette enfant, dont elle avait été jusqu'ici la *seule mère*, la seule affection. Nisida s'en aperçut, ou plutôt le devina, elle se jeta dans ses bras, en lui disant :

— Ma mère !

— Merci, ma fille, j'avais besoin de cela, dit la comtesse en essuyant ses yeux. Écoutez la suite.

— Vous écrirez à votre mère chaque semaine, vous lui enverrez vos lettres par le chancelier ; elle

vous répondra exactement, à la condition expresse, que vous ne lui cacherez ni une seule de vos actions ni une seule de vos pensées. Vous pouvez tout attendre d'elle, en retour de cette confiance; elle est dans une position assez élevée pour ne vous refuser ni argent, ni honneurs, ni plaisirs.

— Et ne la connaîtrai-je point ?

— Pas encore, du moins, jamais peut-être; il y a de graves empêchements. Il peut se présenter des circonstances qui vous rapprochent, mais alors vous ignoreriez les liens qui vous unissent ; il vous est expressément défendu de faire aucune tentative pour en apprendre davantage.

— J'obéirai.

— Ce n'est pas tout ! votre mère veut que vous quittiez Agathembourg ; vous devez visiter d'autres pays. En vous faisant apprécier dans les cours que vous parcourrez, vous devez faire la rencontre d'un *prince* qui vous offrira et son cœur et sa main.

Nisida secoua la tête en signe de refus.

— On vous défend d'épouser ni un de mes fils, ni Ernest de Groote, qui vous avait demandée en mariage. Mes fils, parce que leur caractère ne convient point au vôtre et que vous seriez malheureuse avec

eux; M. de Groote, parce qu'il n'est digne de vous d'aucune façon.

— Je ne me marierai jamais, madame.

— Attendez l'avenir, mon enfant, ne jurez point, vous pourrez changer. L'arrêt qui frappe nos biens et diminue considérablement nos revenus me force à chercher aussi, pour mes filles, un établissement que je n'aurais pas longtemps attendu sans cela. Nous partirons donc ensemble, aussitôt que nos préparatifs seront terminés. Votre tuteur met à ma disposition pour vous un crédit illimité : vous me direz à quoi vous souhaitez que je l'emploie; vos intentions seront fidèlement remplies. Philippe ne nous suivra pas.

— Ma mère ! ma mère ! s'écria Aurore en entrant brusquement et toute joyeuse, voilà Philippe ; il dit qu'il est revenu pour ne plus nous quitter, à présent ni plus tard.

XVI

INTRIGUES.

La nouvelle de la maladie de Dorothée arriva à la cour de Hanovre, et produisit des effets bien différents. M. de Groote avait adouci considérablement la colère de la princesse ; mais le bruit de cette histoire s'était répandu partout, et madame de Platen, instruite par ses espions, l'avait racontée au prince Georges dans tous ses détails.

— Oui, mon prince, lui dit-elle, vous êtes refusé, mais refusé d'une façon qui doit vous plaire, car c'est hardiment; mademoiselle de Lunebourg se rend justice, elle ne veut point de Votre Altesse; elle lui préfère le petit Kœnigsmarck.

Digitized by Google

— Mon oncle a prononcé son *dixi ;* tout cela est inutile, à moins que...

— A moins que vous ne refusiez vous-même; ce que je ne manquerais pas de faire à votre place.

— Vraiment!

— Si vous acceptez cette mijaurée, après un pareil éclat, vous deviendrez le jouet de l'Europe entière.

— Vous croyez ?

— Et vous, Catherine, qu'en pensez-vous ? vous ne semblez pas vous inquiéter le moins du monde de ce qui se passe ; il semble que cela vous soit égal.

— En vérité, je ne sais pas. Tout ceci me lasse , et j'ai souvent envie de m'enfuir, en me voyant marchandée ainsi.

— Marchandée !

— Certainement, monseigneur, vous changez d'avis à chaque instant, un jour vous vous mariez, le lendemain vous ne vous mariez plus, un jour je dois rester envers et contre tous votre maîtresse, il y aura une princesse électorale de Hanovre, non pas une femme pour Georges de Brunswick ; après c'est tout le contraire, il ne me reste qu'à faire mes paquets, parce que votre illustre père ne me permettra pas de

rester. C'est en vérité se jouer trop fortement d'une femme.

— Il me semble, ma sœur, que vous pouvez attendre.

— Pas un jour, pas une heure, pas une minute, je suis jeune, je suis belle, je ne puis accepter la vie telle qu'on me la fait, je ne suis pas embarrassée pour trouver ailleurs l'existence que je préfère. M. de Busche me suivra partout, il est d'autres cours que celle de Hanovre, où je pourrai vivre enfin sans les inquiétudes qui m'accablent.

— Vous ne m'aimez donc pas? demanda le prince moitié sérieusement.

— Vous mériteriez que je cessasse de vous aimer, en effet, car vous ne m'aimez guère, vous !

— Ingrate !

— Non, non, reprit-elle, en lui échappant, non, je ne puis supporter plus longtemps votre indifférence et votre mépris. Voyez votre illustre père, n'est-il pas marié, et ma sœur en est-elle moins, la maîtresse souveraine de ses États et de son cœur? madame l'électrice, sauf quelques niches d'écoliers, lui fait-elle le moindre mal? S'inquiète-t-elle seulement de ce que devient son auguste époux, hors des

lois de l'étiquette? Ne pourriez-vous faire de même, vous qui allez épouser une sotte petite fille? Ne pouvez-vous la ployer à vos volontés de manière à ce quelle ne descende jamais de son fauteuil de parade pour vous suivre dans vos courses de jeune homme! Cela n'est pas difficile cependant.

— Ma mère n'avait d'autres passions que le soleil et la lune, tandis que ma chère cousine, en fait d'astres, a tout d'abord distingué le beau Kœnigsmarck.

— Seriez-vous jaloux, par hasard!

— Moi! je ne suis jaloux de personne, repliqua-t-il froidement, et ce serait bien mal me connnaître que de chercher à m'inoculer cette maladie-là : à propos, voici le portrait de la princesse Dorothée.

— Voyons! dirent-elles toutes les deux à la fois.

— Elle est plus jolie que vous, je suis obligé de vous le dire, et chacun assure que ce portrait n'est pas flatté.

— C'est vous qu'on flatte, monseigneur.

— Elle est belle, elle est très-belle, le prince a raison. Voyez, Élisabeth, le beau visage et les beaux yeux! quelle peau admirable. Ah! certainement, elle est mille fois plus jolie que moi.

Cette tranquillité étonna Georges, dont le mauvais caractère aspirait à la contrarier, à la piquer surtout. Elle ajouta pour corollaire, en lui rendant le médaillon :

— C'est une charmante princesse, et vous serez tout à fait heureux de devenir son mari : quant à moi, je vous y engage, pourvu toutefois qu'elle ait avec vous des façons plus convenables qu'avec votre image renvoyée, m'a-t-on dit, dans un piteux état. Le présage est mauvais, je ne vous le cache point.

— Je ne suis pas superstitieux.

— Ne voyez-vous pas, ma sœur, que le prince brûle de recueillir l'héritage du petit Kœnisgmarck ! quant à celui-là, monseigneur, je vous rendrai votre compliment et je vous dirai qu'il est plus beau que vous, si ce qu'on annonce est réel, car je ne l'ai jamais vu.

— On le verra certainement à la cour ; dès que Son Altesse aura épousé la princesse Dorothée, en galant chevalier il ne peut manquer d'y paraître.

— Il y sera fort bien reçu, répliqua Georges, j'aime fort cette famille de Kœnigsmarck.

Les coups, on le voit, se succédaient de l'un à l'autre, c'était à qui frapperait le mieux. Les rôles dis-

tribués entre les deux sœurs étaient très-bien remplis par elles, seulement la passion les en écartait quelquefois, jusqu'à ce qu'une attaque moins couverte du prince les y ramenât. La belle comtesse de Platen surtout escarmouchait à miracles. Elle était par instinct jalouse de la princesse, elle craignait l'influence d'un jeune et beau visage, joint à de grands talents et à un rang *légitime*. C'était beaucoup.

Cependant, comme ces conversations se renouvelaient chaque jour, comme elles eurent le soin de faire dire les mêmes choses négligemment par leurs amis et même par leurs ennemis, qu'elles persuadèrent; il en résulta dans le cœur du futur époux une grande prévention contre Dorothée, elle fut même poussée à ce point qu'il la confia à sa mère.

— Elle est, dit-on, madame, effrontée et libre comme un page de cour.

— Qui vous a persuadé cela ? vos scélérates de Meissenberg.

— Non pas elles, ma mère, mais tout le monde.

— Je la connais, je l'ai vue, cette petite fille, elle est jolie comme l'amour et douce comme une tourterelle.

— N'êtes-vous pas prévenue ?

Digitized by Google

— Par qui? par ma tendresse pour ses parents, n'est-ce pas? par la joie que je ressens de nommer ma sœur mademoiselle d'Olbreuse? Vous voyez bien que vous déraisonnez :

Madame Sophie avait quelquefois ce que son mari appelait ses comètes, ce que chacun redoutait autour d'elle. Le prince Georges craignit de la provoquer et lui répondit avec soumission :

— Vous êtes à même mieux que personne de juger les gens, je m'en rapporterai donc à vous, madame.

— Et vous ferez bien, je sais mieux que vos précieuses ce qui vous convient.

Le prince, à la grande surprise de ceux qui le connaissaient, passa les dernières semaines de sa liberté enfermé dans son appartement et vit très-peu sa favorite. Il lui fit de fort grands présents, en linge, en habits et en pierreries, que les moins fins regardèrent comme un gage de constance, mais que les habiles prirent pour les arrhes d'un congé. Madame de Busche ne s'en para pas moins à la barbe de toute la cour. L'électrice qu'elle alla saluer un soir ainsi vêtue lui dit, en regardant ses pendants d'oreilles :

— Eh ! eh ! ma mie, voici du lard dans la souricière.

Catherine en rougit jusqu'au blanc des yeux. Cette comète-là avait la queue un peu bien rude pour les pauvres gens.

Il y eut fêtes et réjouissances à Hanovre comme à Celle, pour le rétablissement de la future héritière, la cour tout entière y assista et l'on chercha à qui mieux mieux les moyens de se faire distinguer par sa joie. L'électeur et l'électrice se montraient enchantés, le prince Georges également, ou du moins sa contenance affichait la diplomatie d'un homme qui veut avoir l'air de l'être, et qui tient à ce qu'on le traite comme tel. Tous les yeux étaient sur les comtesses. Elles firent aussi bonne contenance que possible, cependant Élisabeth eut beaucoup de peine à se contenir, lorsqu'elle entendit l'électrice dire à son mari :

— Toutes ces femmes-là devront se cacher lorsque notre bru paraîtra, elles seront laides à côté d'elle, je vous en réponds.

Madame de Platen comprit parfaitement à quelle adresse le compliment arrivait. Un peu plus tard elle en reçut un autre.

— Je ne comprends pas les femmes qui, passé trente ans, s'obstinent à porter du rose; cela les vieillit, même celles qui sont ce qu'on appelle bien conservées. N'est-ce pas vrai, madame la comtesse de Platen?

Elisabeth était trop fine pour éluder le coup et s'en montrer blessée, elle le reçut en pleine poitrine.

— Le miroir est souvent un flatteur, madame, on s'y voit avec ses propres yeux et on se trompe.

Digitized by Google

XVII

LE DÉBUT D'UN HÉROS.

Charles-Jean, qu'il est temps de chercher dans ses voyages, était arrivé directement à la cour de France. Bien que déchue, bien qu'attristée, c'était encore la plus belle et la plus brillante du monde, et le grand roi régnait toujours sur les mœurs, sur les habitudes. C'était la fin de madame de Montespan, le roi commençait à aimer madame de Maintenon, son influence sèche et dévote se faisait sentir dès le début, elle préludait à ces malheureuses années, si douloureuses à parcourir dans l'histoire, alors qu'on ne trouve plus que l'ombre d'un grand souverain.

Kœnisgmarck arriva à Paris, avec une manière de gouverneur qu'on lui avait donné ; il vit en passant

Digitized by Google

la cour de Charles XI de Suède, et se hâta de la fuir. Les intrigues, les dissensions, les ennuis de tous genres l'y attendaient. On le menaçait de dépouiller sa famille, ce qui ne tarda pas à arriver, et les mécontents se groupaient autour de lui. On lui donna officieusement l'avis de se retirer.

En arrivant à Paris, il se fit conduire chez son oncle, Othon-Guillaume, qui depuis deux mois environ était le héros des ruelles et des aventures. Il allait à Versailles, le matin, et le soir aux cercles de Ninon et de la Champmêlé. Protecteur, ami de tous les beaux esprits de France, il leur donnait des soupers splendides, ils le chantaient sur toutes les rimes, on s'en doute bien. Le comte Charles avait dix-huit ans, le comte Othon en avait quarante; ils étaient tous les deux beaux et forts comme des statues d'Hercule. L'un se livrait aux plaisirs en étourneau, comme un homme pressé de jouir, qui met les morceaux doubles et qui s'y prend mal, ainsi que disait Ninon. L'autre, au contraire, sentant que le temps lui échappait, que les années venaient, était dans les délicats, dans les recherchés, il choisissait les jouissances et il faut bien le dire, dans son opinion, la matière l'emportait beaucoup sur l'idéal. Il

recherchait plus les comédiennes que les dames de la cour, et on le voyait plus souvent chez Lavienne qu'en son logis.

Le comte Charles rêvait beaucoup, en véritable Allemand qu'il était ; un de ses divertissements consistait à courir le soir les rues de Paris, le manteau sur le nez, les jours où son oncle n'avait pas de débauches. Elles étaient alors fort mal éclairées et fort désertes ; on n'y rencontrait presque personne, excepté les amoureux et les voleurs. On s'y battait, on y faisait l'amour, on s'y tuait même, sans que le guet et le lieutenant criminel pussent empêcher les rencontres et les rendez-vous.

Un soir il allait vaguant par les rues du Marais, regardant sous le nez les bourgeoises qui venaient de souper en ville, lorsqu'il avisa au coin d'une rue deux femmes lestes et gaillardes, à la taille fine, à la jambe déliée, bien enveloppées dans leurs coiffes, et cherchant très-évidemment à éviter les regards. Ce lui fut une raison pour les suivre, on le pense bien. Elles s'en aperçurent et doublèrent le pas. Il le doubla comme elles. Elles coururent, il courut aussi, jusqu'à ce que l'une d'elles, après un colloque à voix basse, lui dit, du fond de ses coiffes :

— Monsieur, vous vous trompez, laissez-nous, nous ne sommes pas seules.

Quelques amoureux veillaient dans les environs, l'aventure n'en était que plus piquante. Il ne répondit point et suivit toujours.

— Monsieur, répondit la même voix, nous allons vous quitter la place à conditions que vous nous abandonnerez.

— Non pas, mes gentilles fillettes, je n'ai contre vous aucune mauvaise intention, mais vous avez des galants bien peu empressés, ce me semble, et on ne devrait pas laisser du joli gibier comme vous exposé aux embûches des chasseurs.

— Un Allemand! s'écria celle des deux femmes qui ne disait rien, il faut nous sauver, madame.

Le comte trouva dans ce peu de mots, dans cette frayeur et dans ces manières, quelque chose qui ne sentait point la grisette, il voulut montrer qu'il n'était pas dupe, et, ôtant respectueusement son chapeau, il se rangea pour leur faire place, en disant du ton le plus soumis :

— Passez, mademoiselle la duchesse.

A ces paroles les deux femmes s'arrêtèrent comme frappées de la foudre. Celle des deux qui paraissait

10.

Digitized by Google

craindre les Allemands cacha sa tête dans ses mains, en s'écriant :

— Je suis perdue !

L'aventure prenait une tournure intéressante, le comte, chevaleresque comme on l'était en ce temps et à son âge, s'empressa de dire avec plus de respect encore :

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, que vous êtes parfaitement libre de vous rendre où il vous conviendra et que, si je vous suis de loin, ce sera pour vous éviter les mauvaises rencontres.

Nouveau temps d'arrêt des deux femmes, nouvelle consultation à voix basse, après laquelle, celle qui avait déjà parlé dit :

— Monsieur, vous avez l'air d'un honnête homme.

— J'espère passer toujours pour tel.

— Votre nom ?

— Le comte Charles de Kœnigsmacrk.

Elles causèrent encore toutes les deux.

— Monsieur, reprit *l'orateur*, nous ne vous cacherons pas que nous sommes égarées, que nous attendions deux personnes qui devaient nous conduire dans une maison où nous avons affaire, et que main-

tenant nous ne savons plus à qui nous adresser pour retrouver notre chemin.

— Que vous plaît-il que je fasse, madame ?

— Monsieur, il y a encore des lumières là-bas à cet hôtel, je crois, que c'est chez le président Tambonneau, si vous demandiez aux laquais, ils sauraient bien le chemin de la rue Culture-Sainte-Catherine ; comme vous êtes étranger, il n'est pas probable que vous le sachiez.

— Quant à cela, madame, je l'ignore, en effet, mais vous allez être obéie.

Il alla directement à l'hôtel qu'on lui indiquait, s'adressa aux laquais et, lorsqu'il eut reçu la réponse, il ne trouva plus les belles où il les avait laissées.

— Ah ! dit-il, voilà qui est traître et indigne de personnes d'honneur.

Il s'en allait d'un air contrarié, retroussant son manteau sur ses épaules, car il faisait très-froid, quand des cris *A l'aide ! Au secours !* frappèrent son oreille. Il y courut et trouva ses deux infidèles aux prises avec des gens qui s'amusaient à les détrousser. Tirant l'épée, malgré les torts des deux jeunes femmes, il donna la chasse aux malfaiteurs, de façon à leur ôter l'envie de revenir, puis il retourna

près d'elles, elles l'attendaient cette fois, blotties dans une porte, tremblantes et n'ayant nulle idée de s'enfuir.

— Eh bien, mesdames, dit le jeune homme, moitié riant, moitié fâché, eh bien, êtes-vous satisfaites de cette aventure? êtes-vous punies de m'avoir quitté, en vous moquant de moi, et dois-je encore vous laisser seules ?

— Non, non, monsieur, nous voyons que vous êtes réellement un galant et brave chevalier, et nous acceptons votre escorte, nous allons à la rue des Tournelles, nous suivrez-vous ?

— A la rue des Tournelles, chez mademoiselle de Lenclos ?

Elles se mirent à rire.

— Pas tout à fait, un peu plus loin du rempart.

— Chez La Voisin, je parie ?

— Vous connaissez La Voisin ?

— Parbleu !

— L'avez-vous consultée ?

— Oui.

— Et que vous a-t-elle prédit ?

— La plus belle destinée du monde. On m'aimera, une grande dame fera pour moi de divins sacrifices,

et je mourrai jeune sur le champ de bataille, glorieux et regretté.

— C'est en effet un superbe horoscope.

— Le plus enviable certainement : l'amour et la gloire !

— Y croyez-vous à cet horoscope ?

— Oui, madame.

— Vous croyez donc en La Voisin?

— Oui, madame, dans mon pays il y a beaucoup de sorciers, d'ailleurs, nous les consultons souvent, et nous agissons d'après leurs oracles. Notre reine Christine n'en était point exempte, elle a dû vous dire cela ici.

— Je n'ai point connu votre reine Christine, monsieur, j'étais à peine au monde au temps où elle honora ce royaume de sa visite.

— J'aurais dû le penser, je suis un grand maladroit.

Ils marchèrent quelques instants en silence, enfin, celle qui parlait toujours reprit :

— Iriez-vous encore chez La Voisin, monsieur?

— Très-volontiers, madame.

— Iriez-vous à la condition de rester seul dans une chambre pendant qu'on la consultera, et vous enga-

Digitized by Google

geriez-vous à ne point chercher à connaître les personnes qui se confieraient à votre parole?

— Sur l'honneur, madame.

— Eh bien, monsieur, nous allons chez La Voisin.

— Je m'en doutais.

— Croyez-vous au diable qu'elle montre?

— Quant à cela, madame, je n'y ai jamais pensé et je n'ai pas voulu le voir. Si j'y avais cru, je ne me fais point blanc de mon courage, j'en aurais eu une peur effroyable, en n'y croyant pas, c'est une momerie, à laquelle je ne veux pas me soumettre.

— Il a raison, ainsi nous ne demanderons pas le diable.

— Pardon, mesdames, mais, puisque nous nous entendons, ne répondrez-vous point à une question qui me brûle la langue?

— Laquelle?

— Comment êtes-vous seules à courir pays à cette heure? comment, parmi vos amants ou vos amis, ne ne s'en trouve-t-il pas un seul digne de votre confiance?

— Nous en avions deux, nous vous l'avons dit, ils devaient nous attendre, ils ont manqué au rendez-

Digitized by Google

vous, ce qui nous inquiète, il doit y avoir de graves raisons pour cela.

On approchait de la maison de la devineresse, facile à reconnaître à cause d'une porte très-ouvragée, très-enfoncée, garnie de fer, semblable à une porte de prison ou de citadelle. Avant de frapper, ils regardèrent si on ne les suivait point, s'il n'y avait pas dans les enfoncements voisins quelques espions ou quelques soldats cachés. La sorcellerie en ce temps était punie de mort. Un silence complet régnait autour d'eux, ils ne découvrirent rien d'extraordinaire, le jeune homme mit la main an marteau.

Après quelques minutes des pas se firent entendre, on entr'ouvrit un guichet, ou plutôt un judas, et une petite lumière se promena lentement sur le visage des visiteurs.

— Que voulez-vous, demanda une voix rude?

— Madame Voisin, dit Charles.

— Elle nous attend, continuèrent les deux femmes.

— Ah! c'est bien, une minute.

Les pas s'éloignèrent, puis on les entendit de nouveau, de grosses clefs s'agitèrent; après un grincement affreux de serrures et de verrous, la porte

Digitized by Google

s'ouvrit si lentement que le mouvement fut à peine sensible. On les laissa passer tous les trois, et l'on referma avec les mêmes précautions.

Une fois entrées, les deux femmes marchèrent sans hésiter, en personnes qui savent où on les conduit. Parvenues à une manière d'antichambre, dans laquelle donnaient plusieurs portes, elles dirent au jeune homme :

— Restez ici, on vous appellera.

Il s'inclina en signe de consentement, elles disparurent avec leur guide.

Digitized by Google

XVIII

UNE VISION.

Kœnigsmarck demeura assez longtemps dans cette pièce, fort obscure et fort malpropre, sans entendre d'autre bruit que le balancier d'une grosse horloge et les ronflements d'un chat noir, enroulé sur une banquette.

Il commençait à s'impatienter un peu et à se demander si les infantes valaient la peine qu'elles lui imposaient, lorsque, derrière sa tête, il sentit comme un souffle froid, qui faisait voltiger ses cheveux, il se retourna et ne vit rien.

— Ne bougez pas, dit une voix paraissant sortir de la muraille : êtes-vous libre ?

— Qu'entendez-vous par la liberté ?

Digitized by Google

— N'avez-vous aucun engagement de cœur?

— Aucun qui soit sérieux, du moins.

— Voudriez-vous vous dévouer au service d'une dame?

— Si elle était noble, belle, jeune... oui.

— Elle est tout cela. Seriez-vous discret jusqu'à la mort?

— Jusqu'à la mort, je le jure.

— Êtes-vous bien le comte Charles de Kœnigsmarck? Otez votre chapeau, qu'on vous voie.

Il obéit. Malgré lui, ses regards cherchaient la belle invisible, qui le regardait si bien; il ne découvrit rien que les vieilles et sales murailles recouvertes d'une tapisserie en lambeaux, très-innocente et très-solitaire en apparence.

— C'est bien, lui dit-on. Maintenant, levez-vous et marchez devant vous tout droit, sans vous inquiéter des obstacles.

Il obéit encore. A l'instant même le panneau disparut, et il se présenta à la place une chambre très-éclairée, dans laquelle se promenait une femme richement vêtue, d'une belle taille, mais dont le visage était caché sous un voile. En passant devant lui, elle lui fit un signe de la main.

Digitized by Google

Comme il s'élançait pour la saisir, tout disparut et il se trouva dans la même obscurité qu'auparavant.

— La reconnaîtrez-vous, lui dit-on?

— Je ne sais, je n'ai pas eu le temps de la voir.

— Vous l'avez assez vue pour que, lorsque vous la rencontrerez, vous disiez : La voilà ! Et vous le direz.

Cette femme avait une robe et un corps de jupe mordoré, avec des nœuds incarnats, et le voile qui couvrait sa tête était du plus beau point de Venise. Elle tenait en main un éventail enrichi de pierreries, et la queue de sa robe traînait loin derrière elle. Il lui manquait un page. Charles se rappelait parfaitement tous ces détails : il se rappelait surtout une main admirable et une belle boucle de cheveux blonds, qu'il avait entrevue à travers la dentelle.

Il eut beau écouter, beau regarder ensuite, il ne vit plus, il n'entendit plus rien. Il sonda la muraille miraculeuse, elle était aussi solide et aussi ferme que les autres ; c'était à n'y rien comprendre. S'armant de patience, cependant, il reprit sa place et ses réflexions ; seulement elles changèrent d'objet, et il se demanda si l'une des belles aventurières n'était pas la dame à la robe mordorée et aux rubans incarnats.

Digitized by Google

Après une demi-heure encore, la porte par laquelle elles avaient disparu s'ouvrit, et une de ses compagnes entra. Elle s'assit à côté de lui en silence, et toujours aussi enveloppée. Le comte crut devoir lui adresser la parole, et lui demanda ce qui la troublait si fort.

— Ah ! c'est que je viens d'entendre de cruelles choses.

— Eh ! quoi donc ?

— Je n'ai pas un mois à vivre.

— Quelle folie !

— Je mourrai de la main qui m'est la plus chère.

— Madame, n'en croyez pas un mot.

— Il faut bien que je le croie, car tout ce qu'elle m'a dit du reste est vrai.

— Elle s'est informée, elle a su le passé, le présent ; il est facile de les connaître. Ces femmes-là ont des émissaires ; mais l'avenir et un avenir semblable, on n'y doit pas croire un instant.

— N'avez-vous pas dit que vous croyiez au vôtre?

— Le mien est vraisemblable, madame ; il n'y a pas besoin d'être sorcier pour me le prédire. Je vis dans les dangers, je les cherche ; j'ai quitté mon pays pour courir les champs de bataille : rien de moins

extraordinaire que d'y mourir. Tandis que vous !...

— Oh ! oui, monsieur, moi... j'aime un homme qui ne m'aime point et qui peut fort bien me tuer.

— Madame, s'il ne vous aime pas, ce qui ne prouve guère en sa faveur, il ne vous tuera pas, soyez tranquille ; on ne tue que les femmes qu'on aime, et on en tue peu en France, à ce qu'il me semble.

— Ah ! murmura la pauvre femme, je sens, moi, que La Voisin a dit vrai, et que cet homme sera la cause de ma mort.

Kœnigsmarck comprit que cette désolée ne s'occupait pas de lui, et que ce n'était pas là qu'il fallait chercher la dame voilée ; il se mit à l'interroger sur l'autre, et, après quelques questions inutiles, il ne vint à lui tirer quelques mots d'éclaircissement.

— Ma compagne, dites-vous ? Oh ! celle-là n'a point d'homme qui la tourmente, jusqu'ici du moins.

— Est-elle belle ?

— Admirablement.

— Que vient-elle demander à La Voisin, si elle n'a pas d'amour et si elle n'en veut pas ?

— Elle lui demande un remède pour engraisser.

Cette réponse inattendue, après tant de pleurs et

d'élégies sombres, parut si burlesque au jeune homme, qu'il éclata de rire. La dame s'y mêla quelque peu, mais cela fut bien court, et elle retomba dans ses réflexions.

— Et c'est pour cette chose importante qu'elle s'expose à courir les rues à pareille heure, qu'elle vient dans une maison comme celle-ci? Vous avez beau dire, madame, je ne vous crois pas.

— Il y a bien encore une petite circonstance.

Il en savait trop pour ne pas avoir la curiosité d'en apprendre davantage, il poussa plus loin ses questions, sa mystérieuse compagne s'enveloppa dans ses coiffes et ne répondit rien. Comme il la pressait encore, elle lui dit enfin :

— Vous avez donné votre parole de ne pas chercher à nous connaître, monsieur, à cette condition seule nous avons accepté vos services. Voulez-vous donc nous en faire repentir?

— C'est juste, madame, je me tais.

Il reprit sa première attitude et son premier silence; il entendait la malheureuse sangloter, elle ne se souvenait peut-être même plus de sa présence. Les grandes douleurs s'isolent de tout.

Un bruit inaccoutumé les tira cependant de leurs

réflexions. Un carrosse s'arrêta à la porte, une foule nombreuse l'accompagnait, mais la régularité des pas indiquait une troupe qui marchait en ordre, tout s'arrêta à la fois.

— Qu'est-ce cela ? demanda Kœnigsmarck.

— Je ne sais, le guet peut-être qui parcourt la rue.

— Mais on a fait halte près de cette maison. On entend très-distinctement retentir les mousquets, il y a des soldats, madame ; on vient peut-être arrêter cette femme, contre laquelle, dit-on, il y a force plaintes depuis longtemps.

— Oh ! mon Dieu ! cela n'est pas, cela n'est pas possible. Si on nous trouvait là ! il faut nous dépêcher de fuir !

Elle courut à la porte par laquelle elle était revenue ; comme elle l'ouvrait, sa compagne parut.

— Hâtons-nous, dit-elle, éplorée, sortons par ce côté, la porte du jardin est entourée, les sergents et le guet sont là, sauvons-nous, car si on nous rencontrait ici, et en un pareil moment, nous serions perdues.

— Impossible ! la maison est cernée, j'allais vous prévenir. Entendez-vous, comme on frappe à la porte, que faire hélas !

On frappait en effet et rudement, ensuite on cria :

— Au nom du roi ! ouvrez ! ou nous jetons la porte en dedans.

La dernière venue des deux femmes se retira vivement en arrière, par un mouvement irréfléchi, qui fit tomber le capuchon de sa mante; on aperçut un beau visage, pâle, distingué, d'une expression ravissante dont le comte resta ébloui.

— Madame, s'écria-t-il enthousiasmé, ne craignez rien, restez derrière moi, je vous défendrai jusqu'à la mort, nul n'approchera de vous qu'après m'avoir tué.

— Ils vous désarmeront, et l'on me prendra avec ces femmes et je suis perdue, car mon mari, ni le roi, ni la cour, ne croiront à mon innocence. Oh ! funeste plaisanterie !

Pendant ce temps l'œuvre de destruction allait son train, les coups redoublaient, il était visible que malgré sa force la porte n'y résisterait pas.

— Mais où sont donc ces misérables femmes ! s'écria le comte hors de lui, il faut qu'elles vous fassent sortir d'ici, il le faut absolument.

En ce moment une main se plaça sur son épaule et le chevalier du guet, en personne, qui entrait par une issue secrète, appela ses gens.

— Venez ici et apportez de la lumière, voici du gibier, il faut voir qui nous avons ici.

XIX

UN PREMIER REGARD.

Le matin du jour fixé, Éléonore était de bonne heure dans la chambre de sa fille pour lui faire faire une toilette qui rehaussa encore sa beauté. Elle choisit, parmi les atours envoyés de France, ceux qui lui seyaient le mieux, dont les couleurs s'harmonisaient le plus avec sa belle chevelure blonde, avec sa peau de satin et ses yeux de velours. La princesse se laissa faire, sans résistance comme sans intérêt; elle ne prit même pas la peine de se regarder au miroir; elle ne s'inquiétait ni de plaire ni d'être jolie; elle croyait son cœur mort à tous désirs, à toutes joies, à toutes émotions. Elle était cependant belle à miracle, et, lorsqu'elle parut devant la cour assemblée,

Digitized by Google

il y eut un murmure d'admiration dans la foule. Le duc de Celle en était si enchanté, qu'il allait disant à tout le monde :

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

La princesse répondait à tort et à travers, elle se sentait la fièvre. Sa mère lui dit tout à coup :

— Vous m'avez promis de vous montrer affable envers votre cousin ?

— Oui, ma mère.

— Vous m'avez promis de prendre sur vous, de manière à ne pas trop souffrir ?

— Oui, ma mère.

— Eh bien, préparez-vous, mon enfant, il va venir, on va l'annoncer.

— Mon Dieu !

— Du courage ! du courage ! souvenez-vous de ce que vous devez faire.

En effet, on annonça le prince électoral de Hanovre. Dorothée, pour mieux tenir sa promesse, fit quelques pas au-devant de lui, ce qu'on ne lui avait pas demandé et ce qui était tout à fait contraire aux usages reçus et à l'étiquette. Elle était pâle à effrayer, pendant que le prince faisait ses révérences au duc et à la duchesse ; et, lorsqu'elle s'avança ainsi, elle

Digitized by Google

était mue par une sorte de désespoir et de parti pris, auquel elle ne résista pas, et qui fut comme un instinct.

Mais, à la vue de son fiancé, lorsqu'elle se sentit si près de cet homme, objet d'une répulsion involontaire, elle se retint à un meuble pour ne pas tomber. La duchesse, qui l'observait, s'approcha aussitôt; le prince avait déjà tendu son bras pour la soutenir.

— Ce n'est rien, monsieur, dit Éléonore. L'émotion d'un pareil moment, après une grande maladie....

Georges ne répondit rien; les préventions qu'on lui avait inspirées contre la pauvre fille se représentaient toutes à son esprit; c'était un effet bien digne d'une coquette qui, à tout prix, voulait jouer des scènes et attirer sur elle l'attention. Il ne répliqua rien à la princesse et la salua d'un air guindé, en ajoutant qu'il regrettait fort de pouvoir être la cause, même indirecte, de cette subite pâmoison.

— Quelques minutes de repos la remettront, je n'en doute pas, et bientôt nous pourrons écouter la musique qu'on nous a préparée.

— On voit que Votre Altesse aime la musique, reprit Éléonore avec intention.

— En effet, madame, je l'aime beaucoup.

Il regardait la jeune créature qui allait lui appartenir, il la regardait avec les yeux d'un homme prévenu, avec l'intention de n'être point content, et l'envie de critiquer, malgré tout. Cependant, et en dépit de lui-même, il resta charmé. Au lieu de la folle, de l'étourdie coquette qu'on lui annonçait, il trouva un visage calme, doux, timide comme une madone; il trouva une de ces beautés délicates qui inspirent en même temps les désirs et le respect. Sa vive souffrance, son découragement, la rendirent timide et embarrassée; elle rougissait en baissant les yeux au moindre mot. Elle répondit gauchement, presque niaisement à ses propos de galanterie ; il en fut enchanté, et se dit en lui-même que, comme femme, il ne pouvait rencontrer mieux. Quand on se retira, l'effort que la pauvre enfant avait fait sur elle était si grand, qu'elle se trouva mal de nouveau. Elle pleura une partie de la nuit dans les bras de sa mère désolée.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-elle, plaignez-moi, je suis bien malheureuse.

Hélas ! le cœur des mères est fait ainsi, qu'il prend les chagrins des enfants et les accepte; il les prend avec plus de force que les siens propres. Si la du-

chesse de Celle eût pu obtenir la liberté de sa fille, au prix de bien des sacrifices, elle les eût fait tous sans hésiter. Son mari avait prononcé, rien ne pouvait changer cet arrêt qu'il fallait subir et qui les frappait autant l'une que l'autre.

Le lendemain et les jours suivants, les fiancés se quittèrent peu. Plus Georges voyait Dorothée, plus il la trouvait selon son goût, plus il se félicitait de son choix. Il écrivit à Catherine une lettre de rupture et lui ordonna d'avoir à quitter la cour sur-le-champ, afin que le jeune couple ne l'y rencontrât plus à son arrivée. Il confia cette nouvelle à sa tante, afin de lui montrer combien elle pouvait compter sur le bonheur de sa fille. A sa grande surprise, Éléonore lui répondit :

— Comment, c'est aujourd'hui seulement que vous vous avisez de cette démarche, monsieur? Je la croyais faite depuis longtemps, vous avez attendu bien tard.

— Madame de Busche n'est pas une de ces personnes que l'on chasse sans égards, madame; je lui endois pour plus d'une raison. La position de sa sœur près de mon père, son pouvoir à la cour de Hanôvre, me font une loi de la ménager.

— Ah ! oui, ma pauvre fille aura encore à supporter cette femme, je le sais.

— Ma mère la supporte bien.

— Et c'est le sujet de mon étonnement. Une princesse distinguée entre toutes, dont le mérite est connu du monde entier, peut-elle accepter, en sa présence même, à ses yeux, une rivalité semblable ?

— Mon père et mon oncle se ressemblent peu, madame !

— Mais je ne suis point la princesse Sophie, monsieur. Elle a par sa naissance, par sa famille, par son mérite, je le répète, un poids que je ne puis avoir, moi ! elle est soutenue par tout ce qui la touche.

— Et votre beauté, madame, et votre esprit, ne les comptez-vous point ?

— Ma beauté n'existe plus, si elle a existé ; mon esprit, je n'en ai guère, dans une langue surtout qui n'est pas la mienne, que je parle difficilement.

— On sait combien vous êtes modeste, madame !

Cette conversation dura longtemps encore. Chacun s'étudiant à cacher sa pensée et à découvrir celle de l'autre, le jeu n'était pas égal. Éléonore avait trop de cœur pour ne pas être trompée, elle finit par accorder à son futur gendre la vertu qu'il s'attribuait. Et elle dit le même soir à sa fille que désormais elle n'avait plus d'inquiétudes sur son avenir.

Digitized by Google

La veille du mariage, toute l'Allemagne arriva au château, la maison de Brunswick était parente de toutes les maisons souveraines, on avait convié les alliés, même éloignés, afin de donner plus de splendeur à la cérémonie, le duc était radieux, on apporta une grande pompe en présence du futur époux, et l'on signa le contrat de mariage, dont les articles ne finissaient point et au bas duquel les signatures princières se rencontrèrent.

— Hélas ! pensait la princesse, que de gens viennennt sanctionner le malheur de ma vie et qui plus tard certainement se reprocheront leur nom placé au bas de cet acte ! Il y eut bal, comédie, concert à la cour, on fit venir de partout les célèbres virtuoses, on monta les pièces renommées, on joua même du Molière, pour charmer la duchesse, qui pleura en se rappelant la France.

Enfin le jour fatal arriva, c'était le 21 novembre 1652, il faisait froid, le ciel était couvert, la terre disparaissait sous un manteau de neige, la triste fiancée y voulut voir un présage.

— Ainsi sera ma vie, dit-elle à sa mère, lorsqu'elle eut revêtu sa splendide parure, le froid, la douleur, la mort.

Digitized by Google

XX

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

La cérémonie fut magnifique et le duc de Celles était radieux ; jamais plus séduisante fiancée ne fut conduite à l'autel, elle attirait tous les regards par son charme plutôt que par ses superbes atours. Le prince électoral se montra plus empressé qu'il ne l'avait été encore.

Cependant une lettre de Hanovre, reçue le matin même, le contrariait vivement ; Catherine de Busche avait fièrement répondu à l'ordre de s'éloigner.

« Je reste, je veux voir par moi-même si *celle qui me remplace* est digne de me faire oublier. »

La phrase : *celle qui me remplace* était d'une insolence !

Digitized by Google

Avant de se rendre à l'église, il écrivit de nouveau pour qu'elle fût renvoyée, en y joignant des ordres très-sévères pour qu'on n'écoutât pas sa résistance et qu'on la fît obéir.

Dorothée prononça les paroles fatales avec un serrement de cœur qui faillit l'étouffer, elle s'appuya involontairement sur le bras du prince; car elle se sentait défaillir; ce mouvement, qu'il prit pour une familiarité hardie, lui déplut, il se recula. Éléonore vit cette petite scène avec des yeux de mère, elle ressentit la même impression de crainte indéfinissable que le premier jour, et sa pensée se traduisit par une ardente prière adressée au ciel pour le bonheur de son enfant; la jeune princesse n'avait pas la force de prier, sa pensée tombait en une sorte d'atonie qu'elle ne cherchait ni à dominer ni à vraincre, elle accomplit les cérémonies exigées tant à l'église qu'au palais, ensuite elle demanda à sa mère la permission de rentrer chez elle, et d'y rester seule jusqu'au moment du repas solennel.

— Je vous promets d'y paraître plus convenablement, chère mère, j'ai besoin de ce repos pour composer mon visage et pour conquérir un peu de calme. Quand je pense que je suis mariée, que j'appartiens

à mon cousin pour toute ma vie, sans que rien puisse nous séparer, il me prend des désolations inconsolables, priez, priez pour moi, ma mère, j'ai besoin de bien des forces.

Le prince ne devinait pas ces impressions, il était tranquille maintenant, la charmante femme et le duché lui appartenaient; on ne les lui ravirait plus, il trouva tout naturel qu'une jeune fille se renfermât dans sa chambre virginale avant de la quitter pour jamais, et il passa la journée avec des jeunes gens de la cour à de joyeuses conversations et à des projets de plaisir.

A peine Dorothée était-elle rentrée qu'on frappa à sa porte, elle répondit sans ouvrir, qu'elle ne voulait pas être dérangée.

— Madame, répliqua une de ses femmes, c'est un message pour Votre Altesse, un message pressé.

— Je n'attends aucun message, et je ne suis pressée de voir personne.

— Mais, madame, la personne qui attend prétend que Son Altesse sera très-fâchée si on la renvoie, elle la supplie de lire au moins la lettre.

— Donnez donc la lettre, puisqu'il le faut, nous verrons ensuite.

Elle reçut le billet et l'ouvrit, il était bien court; il y avait seulement ceci :

« Nisida vous supplie de l'entendre, elle va partir pour bien longtemps et ne veut pas emporter une haine qu'elle n'a pas méritée? »

Dorothée devint pâle comme une morte, elle tenait cette lettre à la main, la relisant, sentant son cœur battre et tout son être se révolter à l'idée seule de revoir une odieuse rivale, cependant, si elle pouvait se justifier, elle justifierait peut-être Philippe aussi, et, bien que l'on soit séparés à jamais, il est doux de conserver un souvenir précieux.

— Faites entrer cette personne, et que nul ne vienne déranger notre conversation, pas même ma mère, entendez-vous? ou je vous chasse.

Peu d'instants après Nisida parut, enveloppée d'une sorte de cape finoise, particulière à cette époque aux bourgeoises de ce pays, sa belle taille se dissimulait sous les larges plis, et ses traits charmants, couverts d'une pâleur souffrante, ne se devinaient point àtravers la grosse étoffe; dès qu'elle fut seule avec la princesse, elle se jeta à ses pieds.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, car je ne suis pas coupable, hélas ! hélas ! j'arrive trop tard.

— Expliquez-vous, Nisida, que voulez-vous dire? au nom du ciel expliquez-vous !

— Non, c'est inutile, vous êtes mariée, vous appartenez à un autre, que pourrais-je vous dire maintenant? Avant de vous quitter pour toute ma vie, j'ai voulu vous assurer que je vous aime comme en notre enfance, que jamais, non jamais, je n'eus un tort vis-à-vis de vous, et que, si mon nom se lie dans votre cœur à un regret ou à une offense, vous serez injuste envers moi.

— Plus je vous écoute, moins je vous comprends, que venez-vous faire ici? que me voulez-vous? qu'avez-vous à m'apprendre? vos paroles sont pour moi des énigmes et vous refusez de me les expliquer.

— Je ne le puis, je ne le dois pas, mais j'implore le pardon de votre malheur, ah! que j'ai souffert aussi et que je suis destinée à souffrir encore!

— Vous! vous qui aimez Philippe de Kœnigsmarck, qui en êtes aimée, vous qui allez être, qui êtes peut-être déjà sa femme, vous êtes malheureuse.

— Je ne serai jamais la femme de Philippe de Kœnigsmarck, répondit-elle tristement, je lui ai dit hier le dernier adieu que je viens vous dire aujourd'hui.

Digitized by Google

— Cela est-il possible !

— Cela est vrai.

— On m'a donc trompée alors !

— Oui, eh bien, oui, on vous a trompée.

— Mon Dieu !

— On vous a dit qu'il vous quittait pour moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— On vous a dit qu'il ne vous aimait plus, qu'il m'aimait ?

— Oui.

— On vous a montré une lettre par laquelle il renonce à vous pour s'attacher à la pauvre Nisida, par laquelle il sacrifie la princesse à l'orpheline ?

— Certainement.

— Tout cela, ce sont des mensonges, madame, c'est, au contraire, moi qu'il a quittée pour vous, c'est moi qu'il a trompée et trahie. C'est moi qu'il a abandonnée aux larmes et au désespoir. Vous m'accusez quand c'est moi qui devrais me plaindre ; vous avez cru à de basses et viles calomnies, vous avez refusé votre bonheur, et vous avez accepté une chaîne de diamants, vous êtes encore plus à plaindre que moi.

La princesse l'écoutait avec mille sentiments di-

Digitized by Google

vers, celui qui les dominait tous était une sorte de joie douloureuse, Philippe était innocent, mais il était perdu pour elle.

— Ah ! s'écria-t-elle, que ne parliez-vous hier !

— Hier je ne savais rien, on ne m'a instruite ce matin que parce qu'il était trop tard, sans cela !...

— Vous m'eussiez prévenue, et vous l'aimez !

— Oui, madame, je l'aime, je l'aime pour toute ma vie, je l'aime comme on ne l'aimera jamais. Cependant, Dieu m'en est témoin, si je pouvais vous réunir à lui ; je le ferais, car il vous aime et il ne peut-être heureux sans vous maintenant. Je vous réunirais, je mettrais votre main dans la sienne et je prierais Dieu pour votre bonheur. Quant à moi, je n'en attends plus, je suis vouée à la souffrance, à l'abnégation. Je n'ai d'autre avenir que de prier pour lui, vous ne pourrez savoir ni l'un ni l'autre ce qui se passe dans mon cœur.

— Comment, répliqua Dorothée, dont la nature plus vulgaire était incapable de comprendre cette nature d'élite, comment vous le quittez, et vous pourriez rester près de lui !

— C'est que vous ne savez pas comment je l'aime, vous ne savez pas ce que peut être l'amour d'une

pauvre orpheline qui n'a rien à aimer au monde. J'ai juré devant Dieu de ne me marier jamais, de n'avoir jamais d'autre amitié, de ne pas souffrir dans mon cœur un sentiment parasite, étranger à lui ou à sa famille. Je lui ai voué ma fortune, ma vie, ma tendresse, mon honneur, tout, mais je ne l'épouserai point. Parce que le bonheur ne saurait exister pour lui dans un mariage, surtout avec moi. Je le connais bien maintenant. C'est la liberté qu'il lui faut, la liberté complète de son cœur, de ses actions, de toute son existence ; il aimera dix femmes à la fois sans en aimer véritablement une seule, il fera toutes les folies, il aura toutes les hardiesses pour ces amours éphémères, il n'aura pas un regard pour une femme dévouée, une femme à lui, qui serait la mère de ses enfants — qui porterait son nom. Le jour où Philippe m'aimerait assez pour vouloir mon amour, le jour où Philippe viendrait me dire que son bonheur dépend du sacrifice que je lui ferais de mon honneur, de ma réputation, ce jour-là ce sacrifice serait fait et, aux yeux de tous, sans honte, je serais sa maîtresse, très-décidée d'avance à me retirer au moment précis où cet amour cesserait de lui plaire, sans m'inquiéter de mes regrets et de

mes propres douleurs. Je suis à lui, je suis son esclave, je suis sa chose, je le servirais comme telle et je ne saurais l'aimer autrement. Voilà, madame, ce que j'éprouve, ce que je ressens pour l'ami de mon enfance, ce qui restera immuable dans mon cœur, vous voyez donc bien que ce n'est pas moi qui vous l'ai ravi et que je ne mérite pas votre haine.

La princesse écoutait, atttentive et intéressée. Cette grande âme de Nisida, ce dévouement sans bornes, sans restriction, qui sacrifiait en même temps et les idées de ce monde et les espérances de l'autre, lui semblait au-dessus de l'humanité. D'un autre côté cette appréciation si juste, pourtant, du caractère de Philippe, n'appartenait pas à une femme qui aime, elle y voyait une erreur ou une prévention.

— Vous vous trompez, je le crois, sur le compte de Philippe ; mais, si vous le jugez ainsi, comment pouvez-vous l'aimer ?

— Je l'aime... parce que je l'aime, madame, je ne voudrais pas peut-être qu'il fût autrement, mais, s'il était autrement, je l'aimerais encore.

— Je ne devrais pas vous interroger, je ne devrais pas m'informer de ce passé qui ne m'appartient plus,

cependant cette incertitude m'est tellement odieuse, que je vous supplie de me répondre. Qui a ourdi cette intrigue contre mon bonheur ?

— Le baron de Bermstoff, à ce que je crois, d'après les ordres de Son Altesse votre père.

— Qui l'a exécutée ?

— Une des femmes de votre service, elle s'appelle Caty.

— Caty ! elle avait toute ma confiance !

— C'est elle, pourtant.

— La lettre qu'on m'a montrée était fausse ?

— Oui, madame.

— Et ma mère, ma mère, m'a-t-elle trompée aussi ?

— Non, madame la duchesse a été trompée comme vous, comme Philippe.

— Ah ! Dieu soit loué ! il me reste ma mère, au moins ! ne m'avez-vous pas dit que Philippe vous avait abandonnée pour moi ?

— Oui, madame, mais alors il n'aimait ni moi ni vous, il nous voulait toutes deux comme il veut toutes choses, à présent que vous l'avez renvoyé, il vous aime, jusqu'à ce qu'un autre objet prenne votre place dans sa fantaisie et vous éloigne à votre tour. Je le connais !

— Et qui vous a si bien instruite, Nisida ? qui vous a dévoilé ces intrigues ?

— Un homme qui m'aime et qui le hait, un homme qui le pousse dans l'abîme et qui l'y fera tomber, malgré les avertissements qu'il a reçus de moi, hier encore.

— Quel est cet homme ?

— Ernest de Groote, je vous le nomme pour que vous sachiez qu'il est son ennemi, pour que vous ne vous laissiez pas prendre à sa fourbe, pour que vous défendiez Philippe de ses conseils, lorsque vous les reverrez tous les deux, car vous les reverrez, il vous aime trop pour ne pas vous rejoindre, et, maintenant que vous ne pouvez plus lui appartenir, il vous cherchera davantage, oh ! je vous en conjure, gardez-le de cet homme !

— Il ne reviendra plus !

— Il ne reviendra que trop tôt, pour votre bonheur et pour le sien.

— Et où va-t-il ?

— Que sais-je, chercher les aventures, comme son frère, parcourir l'Europe, jusqu'à ce qu'il retourne au centre qui l'attire.

— Et vous?

— Moi, je vais avec ma protectrice et ses filles, à Stockholm d'abord, ensuite à Dresde, je crois, où elles voudront, enfin ! je n'ai ni liens ni volontés. J'appartiens aux Kœnigsmarck, toute mon existence est à eux, et rien ne m'enlèvera à eux, même la volonté de ma mère.

— Votre mère ! est-elle donc retrouvée ?

— Elle m'a écrit et je lui ai écrit aussi, mais je ne l'ai point trompée ; ma vraie mère, celle que je regarde comme telle, c'est la comtesse de Kœnigsmarck, aucune autorité, aucune puissance ne me fera accepter une affection à côté de la sienne. Je respecte ma mère, je l'aimerai, je le crois, si elle se révèle à moi sous les traits que je viens d'entrevoir ; pourtant ce ne sera pas comme la comtesse ; la comtesse m'a élevée, la comtesse m'a comblée des mêmes soins que ses enfants, elle m'a accueillie lorsque mes parents m'abandonnaient à sa charité, d'ailleurs, la comtesse est la mère de Philippe, c'est bien plus que si elle était la mienne.

— Philippe ! Philippe ! répétait Dorothée, Philippe ! et vous croyez que je le reverrai ?

— Vous êtes mariée maintenant, madame, et vous ne devez pas souhaiter qu'il revienne, car cela vous

mènerait loin l'un et l'autre, je le crains. Il est parti, il est parti désespéré, il vous aime, que cette pensée vous donne la force d'accomplir vos devoirs. Devenez la maîtresse de vos regrets, puisqu'il les partage, tâchez de trouver dans vos nouveaux liens l'oubli du bonheur que vous avez perdu, et, si plus tard vous le rencontrez, cet ami de votre jeunesse, n'oubliez pas que vous ne vous appartenez plus. Adieu, maintenant, madame, adieu, je désire que vous soyez heureuse, je désire que vous soyez aimée, mais je crains que le malheur ne soit sur nous tous. J'ai entendu parler souvent d'une malédiction donnée au maréchal par une pauvre mère, à laquelle il a tué ses enfants au siége de Prague, avant de la faire massacrer elle-même. On dit qu'elle s'est écriée :

— Puissiez-vous être maudit, puissiez-vous mourir dans les tourments et dans la misère, et, si ma malédiction ne retombe pas sur vous, qu'elle retombe sur votre race, que vos enfants, que tous ceux qui se lieront à eux, qui leur appartiendront par un lien quelconque, soient malheureux, soient maudits jusqu'à la dernière génération, qu'ils meurent à la fleur de l'âge, et qu'ils ne laissent rien après eux que l'oubli !

Digitized by Google

— C'est effrayant à entendre, Nisida, le vieux maréchal était un terrible homme. J'espère que cela ne se réalisera pas, pauvre Philippe !

— Oui, pauvre Philippe ! ah ! souvent, madame, les crimes des pères retombent sur les enfants. Adieu, encore; si vous avez besoin de moi, dites un mot, et j'accours. Je vous aime parce qu'il vous aime, et parce que je ne sais quel pressentiment me dit que vous ferez sa destinée. Faites-la belle, au moins, et que Dieu vous le rende.

S'enveloppant dans sa cape, Nisida ouvrit la porte et disparut.

Digitized by Google

XXI

UN CARACTÈRE LÉGER.

Or, voici ce qui s'était passé : Philippe, en recevant la lettre de Dorothée, quitta sur-le-champ la résidence, accompagné par Ernest, et se dirigea vers Agathembourg. La pensée de revoir Nisida ne lui vint point, l'affront qu'il avait reçu, ce congé si dur, si sec, si impitoyable, poussaient au plus haut point d'exaspération ses sentiments pour Dorothée. Il eût donné sa vie, en ce moment, pour l'arracher à un insolent rival, et M. de Groote n'oublia rien pour l'exalter encore.

Pendant la route il essaya de toutes les manières à sonder cette âme et à la dominer de plus en plus.

— Ah ! lui disait-il, c'est infâme ! cette jeune

princesse, à son âge! si jeune et déjà si perfide !

— Oh ! je me vengerai !

—A votre place, je n'y renoncerais pas, je voudrais qu'elle fût à moi envers et contre tous.

— Est-ce que j'y renonce ? est-ce que j'y puis renoncer? Je ne l'aime plus, non, je ne l'aime plus, mais elle m'appartiendra, je le jure.

— Vous croyez donc que cela est possible encore?

— Cela sera, vous dis-je.

— Serment d'ivrogne ! ainsi que le dit mon père. Vous allez revoir Nisida, et vous oublierez votre colère.

— Moi ! ah ! vous me connaissez bien peu, Ernest, ma colère en ce moment, c'est ma vie, et il en sera ainsi jusqu'à ce que je l'aie satisfaite. Oublier ma colère, moi ! retenez bien ceci : il est un serment terrible dans ma race, un serment auquel on n'a jamais manqué sans en être puni par la perte de la vie. Eh bien, ce serment, je vous le fais, ici, je vais vous le renouveler plus tard sous le toit de ma mère, si vous ne le trouvez pas assez solennel. Je jure sur la mémoire de mon premier aïeul, Hans de Kœnigsmarck, à la longue épée, je jure sur cette noble épée, notre plus illustre héritage, je jure que Dorothée de

Brunswick deviendra ma maîtresse, à présent ou plus tard, et que jamais Nisida de Rezoffen ne sera pour moi autre chose qu'une sœur. Croyez-vous maintenant que la vue de Nisida me fera oublier ma vengeance?

— Non, je ne le crois plus, je ne puis plus le croire. Cependant il est une chose qui me persuadera davantage, mais vous ne le ferez point.

— Qu'est-ce donc?

— Mon père, quoique premier ministre de l'électeur, est peu riche.

— Je le sais.

— Je suis son second fils et je n'ai pas un gros héritage à attendre.

— Eh bien?

— Eh bien, cette Nisida, malgré sa naissance énigmatique, sera riche un jour. Elle a, dit-on, une somme considérable placée à la chancellerie de Suède, et ne serait pas un si mauvais parti pour un cadet de famille.

— Vous! épouser Nisida! s'écria Philippe furieux.

— Moi ou un autre, n'est-ce pas la même chose, puisque vous avez renoncé à elle? Si vous êtes sincère, peu vous importe, ce me semble, et vous

devez m'aider à réussir, c'est obliger un ami.

— Oui, oui, vous avez raison, Nisida vous aimera, elle ; Nisida choisira un époux, Nisida m'oubliera vite, reprit-il avec tristesse, vous l'aimez, Ernest ?

— Pas du tout. Je n'aime ni n'aimerai aucune femme, mais je songe à ma fortune, et, comme échelon, elle en vaut bien un autre.

Philippe garda le silence. Un étrange combat se passait en lui, au moment de se voir enlever cette fleur sans la cueillir, au moment de perdre cette espérance sur laquelle son cœur aimait à se reposer, il sentit une vive douleur. Nisida lui apparut dans toute son innocence, dans toute sa perfection : il la vit telle qu'il l'avait laissée ce jour où son espoir, déçu maintenant, l'avait arrachée de ses bras. Il se rappela ses regards baignés de larmes, ses paroles qui lui échappaient et qu'elle retenait si péniblement, une jalousie féroce le mordit au cœur.

— Vous n'épouserez point Nisida, personne ne l'épousera, je ne le veux pas ; si mon serment téméraire nous sépare à jamais, eh bien, au moins nul autre ne profitera de mon malheur, je suis prêt à le jurer aussi.

— Quant à cela, ne jurez point, interrompit Ernest

Digitized by Google

en riant, bien qu'il eut la rage dans le cœur. Ce serment-là ne dépend pas de vous, et si Nisida veut faire un nouveau choix, toutes les promesses du monde ne l'en empêcheront point.

— Hélas! je suis un fou, un insensé, répliqua Kœnigsmarck, par une de ces réactions fréquentes à ces sortes de caractères. Nisida ne m'aimera plus, vous avez raison, je ne puis disposer d'elle comme je dispose de moi, c'est donc à vous à tâcher de l'obtenir, soyez heureux, vous, du moins!

Ernest se garda de rien répondre et de rien ajouter, il était trop fin pour ne pas le laisser sur cette pensée, et jusqu'à leur arrivée à Agathembourg ils ne se parlèrent plus.

Aurore et Wilhelmine se trouvèrent sur la porte pour les recevoir, elles les avaient vus arriver de loin. Le premier mot d'Aurore fut de lui demander s'il resterait longtemps avec elles.

— Vos absences nous ennuient, mon frère, nous avons déjà perdu Charles, qui reviendra quand il plaira à Dieu, c'est bien le moins que, vous, vous demeuriez avec ma mère.

— Je ne partirai plus, ma sœur, je resterai et je ne saurais me trouver bien que là.

Digitized by Google

— Quel bonheur ! s'écria la jeune fille en montant chez la comtesse, qu'elle trouva causant avec Nisida. Philippe la suivait de près. En approchant de sa mère, il aperçut Nisida derrière elle et resta frappé de son changement. Ses traits pâles et flétris, son regard éteint, disaient assez ses souffrances.

— Vous revenez, mon fils, dit la comtesse, vous n'êtes donc point heureux à Celle ?

— Ma mère, je reviens parce qu'on me chasse, parce qu'on me préfère le prince de Hanovre, parce que la princesse Dorothée, au lieu d'un cœur, n'a que de l'ambition, je suis chassé, ma mère.

— Pauvre Philippe ! murmura Nisida.

— Cependant elle vous aime, répliqua la comtesse, je le sais, j'en suis sûre, il faut qu'il y ait là-dessous quelque intrigue ; quelque machination bien noire, bien criminelle. Je connais la princesse Dorothée, je connais Éléonore, assurément, ni l'une ni l'autre ne sont capables d'une perfidie, envers moi surtout.

— Ma mère, voici la lettre.

La comtesse lut ce billet, l'écriture était celle de Dorothée, c'était elle qui l'avait écrit, le doute même n'était pas possible, elle le relut encore, puis elle le rendit à Philippe en secouant la tête.

— Malgré tout, dit-elle, je soutiens que la princesse, que sa mère, ne peuvent être coupables en tout ceci.

— Madame, insinua Ernest, il est une chose que vous ignorez, que Philippe ignore, parce que je la lui ai cachée soigneusement. La veille de notre départ, la princesse Dorothée a solennellement donné sa parole à l'électeur, mais on l'a emportée chez elle évanouie.

— Elle m'aime, elle m'aime encore, s'écria Philippe, saisissant ce trait ménagé habilement par Ernest, pour le mieux garantir de ses dangereux souvenirs. Pourquoi ne pas m'avoir dit cela à Celle, je ne serais pas parti, je l'aurais vue, je l'aurais enlevée.

— M. de Groote a agi en homme de sens, en ami véritable; il a sagement fait de vous cacher cette circonstance, et votre emportement le prouve. Je ne sais si la princesse vous aime encore, cela est possible; mais elle ne vous appartient plus, mais elle est la fiancée d'un autre, mais elle a promis de le recevoir comme son époux, et cette parole a engagé non-seulement deux cœurs, mais encore deux couronnes; ne l'oubliez pas, mon fils, et sachez vous con-

duire en honnête homme : je l'attends de vous.

— Madame, interrompit Nisida, le comte Philippe souffre; il est si cruel de perdre une espérance ! Pardonnez-lui.

— Merci, Nisida, merci, mon excellente sœur, merci encore de votre bonté et de votre prière; vous avez un noble et généreux cœur.

Madame de Kœnigsmarck, qui savait déjà le sentiment de sa pupille pour son fils, lui jeta un regard de pitié et de reconnaissance. Ernest la regardait avec une admiration qu'il ne cherchait pas à cacher.

Madame de Kœnigsmarck sentait d'autant plus vivement le coup dont sa maison était frappée, qu'elle en avait reçu davantage depuis quelques mois. L'espérance de cette union était pour elle une consolation immense; son fils, devenu l'époux de la princesse de Celle, appelé par là à une position princière, servirait de soutien à sa famille, à ses sœurs; il les établirait selon leur naissance, et, si elles ne trouvaient point de partis selon leurs vœux, au moins auraient-elles un asile respectable et assuré contre les tempêtes. Il fallait y renoncer !

— Dieu me frappe, dit-elle à sa fille aînée, lorsqu'elle fut seule avec elle; votre frère est maintenant

bien difficile à gouverner, et je ne sais comment nous l'empêcherons de nous échapper encore.

En quittant sa mère, Philippe se renferma dans son appartement; il avait besoin d'être un peu à lui-même et d'éclairer le chaos de ses pensées. L'aspect de Nisida, si belle, si tendre, lui rappelait le serment qu'il avait jeté à sa colère, et pourtant son sang bouillait dans ses veines au souvenir de l'offense qu'il avait reçue. Il formait mille plans de vengeance, il voulait se rapprocher de Celle, voir la princesse, lui demander si elle avait bien écrit cette lettre, si elle l'avait banni, si elle le croyait coupable ; il voulait savoir si elle l'aimait encore, et s'ils avaient été abusés. Si l'intrigue les avait désunis, il irait l'arracher à son rival, au monde entier, renverser les obstacles, la reprendre enfin puisqu'elle lui appartenait. Ensuite le fantôme de Nisida, de ce bonheur si calme, si pur, qu'il n'avait qu'à saisir, croyait-il, lui apparaissait de nouveau. Flottant dans cette incertitude, le plus grand supplice des caractères faibles et légers, il changeait à chaque seconde de projets et d'espérances.

— Je souffre trop ! s'écria-t-il tout à coup, il faut que je lui parle, il faut que je la voie, elle seule peut me calmer, si le calme est encore fait pour moi.

Digitized by Google

XXII

UNE PREMIÈRE AVENTURE.

Le chevalier du guet, se trouvant en face du comte Charles-Jean et des deux dames qu'il défendait, eut un instant d'hésitation, car, bien qu'il ne les vît que sous leurs capes, il y avait dans leur tournure quelque chose de plus distingué et de plus sûre d'elles-mêmes que n'eussent été de simples bourgeoises. Touchant légèrement le bord de son chapeau, il s'approcha d'abord du jeune homme et lui demanda son nom.

— Le comte Charles de Kœnigsmarck, répliqua-t-il ; peu m'importe qu'on le sache, je n'ai rien fait qu'on doive cacher.

— Fort bien, monsieur le comte, reprit le cheva-

lier, rendu un peu plus poli par cette franchise ; et maintenant que venez-vous faire ici ?

— Ce que tout le monde y vient faire, je crois, chercher une devineresse.

— Vous l'avouez donc ?

— Pourquoi le cacherais-je encore une fois? est-ce un crime en ce pays ?

— Ces dames sont avec vous ?

— Oui.

— Leurs noms ?

— Ceci est autre chose, leurs noms! elles le diront si elles veulent, et personne ne les approchera, gens ou diables, avant de m'avoir passé sur le corps.

— Prenez garde, monsieur le comte, vous êtes étranger, vous ignorez la conséquence de ce que vous dites. Résister aux ordres du roi !

— Monsieur, le roi, que je respecte fort, est bon gentilhomme : il sait qu'un gentilhomme ne laisse pas insulter les femmes en sa présence, sans se faire tuer pour les défendre.

— Nous ne voulons point insulter ces dames, nous leur demandons seulement ce que nous vous avons demandé à vous-même, leurs noms et la cause de leur séjour en cette maison.

Digitized by Google

Les inconnues tremblaient sous leurs mantes, dont elles s'enveloppaient encore davantage ; elles se consultèrent encore une fois à voix basse, et celle qui avait parlé jusque-là dit d'un ton plein de dignité :

— Cessez, monsieur le comte, ne vous exposez pas pour notre cause ; si vous voulez nous laisser seules un instant avec M. le chevalier du guet, nous lui apprendrons ce qu'il désire savoir. Il se peut qu'après cela nous ne nous revoyions plus ; nous n'oublierons jamais vos bons procédés, la protection généreuse que vous nous avez accordée, et vous entendrez certainement parler de nous.

— Je vous obéis, mesdames, en toutes choses, ainsi que je l'ai fait pendant cette bizarre soirée. Vous êtes trop bonnes de me remercier ; je n'ai été, pour vous, que ce que tout autre eût été à ma place ; monsieur, puis-je me retirer ?

— Pas encore, monsieur ; passez, s'il vous plaît, dans la chambre voisine, avec mes hommes, et, lorsque j'aurai entendu ces dames, s'il n'y a contre vous que ce que vous dites, nous verrons ce qu'ilnous restera à faire.

Charles, escorté des soldats, entra dans une autre

Digitized by Google

pièce, aussi nue que celle qu'il venait de quitter, et, comme elle, machinée de tout un système de portes et de trappes dissimulées habilement. Il n'essaya pas de parler à ses gardiens, et s'assit tranquillement dans un coin, rêvant à cette aventure. Au bout d'un quart d'heure on le rappela, les femmes n'y étaient plus.

— Où sont les deux personnes que j'ai laissées ici, monsieur?

— Reconduites chez elles sous bonne escorte, monsieur.

— Cela est-il sûr?

— Je n'aurais pas pris la peine de vous répondre pour mentir, monsieur, d'autant plus que je n'y suis pas obligé. Ces dames ont rendu de vous un témoignage satisfaisant; cependant vous voudrez bien me dire ce qui s'est passé ce soir entre vous et elles, et ce qui s'est passé dans cette maison, depuis que vous y êtes.

Charles ne fit aucune difficulté pour tout avouer. L'air de franchise et de sincérité répandu sur son visage, sa déposition parfaitement conforme à celle de ses compagnes, prouvèrent son innocence.

— Monsieur le comte, dit le chevalier du guet,

vous pouvez rentrer chez vous ; seulement veuillez me laisser votre adresse, nous pourrons avoir besoin de vous plus tard.

Il la donna, et, lorsqu'on lui eut fait signer une manière de procès-verbal, on le conduisit jusqu'à la porte par laquelle il était venu. Un sergent dit quelques mots bas à son chef, et celui-ci le rappela.

— Un instant encore, monsieur le comte, s'il vous plaît. Connaissez-vous madame la comtesse de Soissons?

— Je crois avoir eu l'honneur de l'apercevoir une fois à Versailles, je ne lui ai jamais parlé.

— Connaissez-vous monseigneur le maréchal de Luxembourg?

— Mon oncle, le comte Othon de Kœnigsmarck, a bien voulu me présenter à lui avant-hier.

— Où cela ?

— A son hôtel, à Paris.

— C'est bien, monsieur le comte, il n'en faut pas davantage.

Lorsque Charles fut dans la rue, il se crut sorti d'une caverne de brigands, il courait à grands pas vers son domicile, et il aperçut derrière lui deux soldats qui l'accompagnaient, pour toute autre chose que pour lui faire honneur.

Digitized by Google

— La peste soit de l'aventure ! pensa-t-il, je ne suivrai plus les jolies filles, cela est trop dangereux, maintenant Dieu sait comment cela finira ?

Il arriva cependant chez lui sans encombres et sans mauvaise rencontre ; quand il fut dans son appartement, il aperçut au clair de la lune les estafiers le gardant à vue.

— C'est bien ! me voilà maintenant placé sous la police de Sa Majesté le roi de France ; heureusement je n'ai pas encore envie de quitter Paris.

Il dormit bien, la conscience tranquille étant la meilleure de toutes les sûretés. A son réveil il passa chez son oncle, auquel il raconta son aventureuse nuit ; de quoi celui-ci ne fit que rire.

— Eh bien, mon garçon, cela vous apprendra à poursuivre les fillettes. De tout ceci je ne vois pas grand mal. Que diable ! on ne vous pendra pas pour avoir été chez une sorcière, et peut-être y gagnez-vous quelque bonne fortune ; ou je me trompe fort, ou vos fillettes sont de grandes dames, et vous serez récompensé de vos soins.

A peine finissait-il de parler, que le valet de chambre du comte entra un billet à la main.

— Pour Son Excellence le comte Charles, dit-il.

— Que vous ai-je prédit ? voilà que cela prend une bonne tournure. Lisez vite.

Charles se hâta de rompre le cachet.

« Monsieur le comte de Kœnigsmarck est un galant et brave chevalier, personne n'en doute ; il est discret, on veut le croire, mais sera-t-il prudent ? c'est ce dont il est permis de douter ; s'il entend dans quelque lieu où il pourrait se rendre une voix déjà entendue ailleurs, saura-t-il dissimuler de manière à ne point faire deviner qu'il la puisse connaître? L'épreuve n'en sera pas longue sans doute, et selon ce qu'il fera, il sera fait.

« Les deux amies n'oublieront jamais les services si grands et si rares qu'elles doivent à monsieur le comte de Kœnigsmarck, à la condition qu'il les oubliera. »

— La peste soit des bégueules ! s'écria le comte Othon. Est-ce ainsi qu'on remercie un homme qu'on a manqué de faire mettre à la Bastille ? C'est égal, à votre place elles ne m'échapperaient point, je vous aiderai. Je vous le jure, nous courrons ensemble et la cour et la ville, jusqu'à ce que nous les ayons rencontrées et alors...

— Ma foi ! mon oncle, si je ne les rencontre pas, il y en a d'autres.

— Est-ce là votre philosophie? tant mieux! vous serez plus facile à consoler. En attendant, nous irons ce soir faire une superbe partie de bassette chez madame de Quintin. Tous les joueurs s'y trouvent, M. de La Fare, Caderousse et tout le monde. J'espère n'y point être houspillé comme la dernière fois. Vous en êtes, n'est-ce pas ?

— En doutez-vous, mon oncle? si pourtant mes suivants me le permettent. Savez-vous qu'il est fort ennuyeux d'être escorté ainsi ?

— Que vous importe! cependant si cela vous ennuie trop, nous passerons en dire deux mots à l'ambassadeur de Sa Majesté l'empereur, qui nous débarrassera. Nous ne sommes point des inconnus, je pense.

— Mais, mon oncle, puisque ces gens parlent de madame de Soissons et de M. de Luxembourg, il ne s'agit point de la canaille en cette affaire-ci.

— Nous verrons! nous verrons! d'ici là, allons faire un tour à la place et au cours, il fait beau, nous y trouverons toutes les beautés aussi.

Sur le cours, le comte Charles, plus occupé qu'il n'en voulait convenir des inconnues, examinait la tournure, la démarche de celles qui lui semblaient

les plus charmantes, et dont la taille avait quelques rapports avec celle de ses compagnes de la nuit. Il ne trouva rien à comparer à ces rires lestes et mutins qui l'avaient séduit. Il y avait, il est vrai, une grande différence entre les longues robes traînantes, les cheveux couverts de bijoux, la jupe courte, et le petit bonnet des clientes de madame Voisin. Il rentra chez lui aussi peu satisfait qu'il était sorti, ayant toujours derrière lui ses acolytes.

— Ils passeront une agréable nuit à la porte de la Quintin, dit le comte Othon ; mais du diable s'ils me font sortir tant qu'il y aura une pistole sur la table.

En entrant chez madame de Quintin, une des maisons où l'on jouait le jeu le plus fort, ils trouvèrent la partie déjà formée ; quelques personnes causaient à voix basse, en dehors du cercle, et ils entendirent ces mots répétés par une jeune et jolie femme :

— En vérité, il l'a dit tout à l'heure, ce sont les perles de la pauvre Bertillac.

— Les perles de la pauvre madame de Bertillac, il les a vendues !

— Oui, il les a vendues, il vient de le raconter et tout haut, sans tant de façon.

— Non, il ne les a pas vendues, reprit un troisième, il n'a fait que les mettre en gage, c'est très-généreux de sa part. Tenez, l'entendez-vous?

En effet, un homme disait à la table de bassette, en riant de tout son cœur :

— Encore une perle de la pauvre Bertillac, qui y passera. Cependant elles auraient dû me porter bonheur, un présent de l'amour! mille louis, messieurs, oui, mille louis, tout autant! je suis décidé à les perdre ce soir. Qui les veut ?

— Par ma foi! dit le comte Othon, sans se gêner non plus pour répondre, voilà un malhonnête homme ; on peut faire ces choses-là, il est permis à un gentilhomme d'accepter les libéralités de sa maîtresse ; mais que diable! on ne s'en vante point!

Personne ne dit mot. Celui qui avait parlé des mille louis feignit de ne pas entendre. Le comte Charles, impatienté, prit un siége, se plaça en face de lui, et dit d'un ton qui le prenait haut :

— Moi, monsieur, je les aurai vos mille louis, et, si j'avais l'honneur d'être Français, je ne vous laisserais pas le plaisir de vous vanter du moins de les avoir reçus.

— On voit en effet que vous n'êtes pas Français,

monsieur, répliqua le joueur, sans quoi vous sauriez qu'il n'est pas de bel air de jeter ainsi des paroles inutiles au visage des gens.

— Inutiles, monsieur! j'ai trop bonne opinion de vous pour les croire telles.

— Inutiles ce soir du moins. Si je perds mes mille louis, nous irons demain matin les digérer ensemble dans quelque coin du bois de Vincennes. Si j'en gagne d'autres, j'aurai l'honneur de vous offrir mon carrosse pour une plus longue promenade: d'ici là n'en parlons plus. Cela vous va-t-il?

— A vos ordres, monsieur.

— Commençons donc alors.

La partie s'engagea, on s'échauffa bien vite, l'or roulait sur le tapis et disparaissait d'une manière effrayante. Le comte Othon s'y ivrait avec furie et perdait fort. Tout en perdant, le duel de son neveu ne sortait point de sa mémoire.

— Ah ça, monsieur de Caderousse, vous vous battez avec mon neveu, le comte Charles de Kœnigsmarck.

— C'est monsieur votre neveu! un charmant jeune homme en vérité, je vous en fais mon compliment. Vrai défenseur des dames!

— C'est très-bien, mais ne pourrais-je savoir quelle est cette madame de Bertillac, pour laquelle nous allons tous les deux sur le pré?

— Hélas! monsieur, dit le marquis de La Fare, c'est une pauvre diablesse qui, pour ses péchés passés (on assure qu'elle en a beaucoup), est devenue passionnée de cet insensible Caderousse que voici.

— Je vous prends à témoin que ce n'est pas moi qui le dis, s'écria Caderousse :

— Il l'a vue s'enflammer et non pas se défendre ; alors, en vrai chevalier de la dame de pique, il lui a vaillamment fait mettre en gages ses perles, pour alimenter quelque peu la bassette. Jusqu'ici je ne le blâme point, bien que je n'en voulusse point faire autant, mais ce soir, en arrivant, il les a fait sonner trop haut.

— La Fare, mon cher, tu déraisonnes. Je n'ai fait que mon devoir, la reconnaissance m'obligeait à nommer l'auteur du bienfait, je ne veux pas être ingrat, fi donc!

— Voilà, monsieur le comte, toute l'histoire pour laquelle monsieur votre neveu a pris une si belle furie, convenez que cela n'en vaut pas la peine et que, si nous nous enfonçons demain quelque côte, ce

Digitized by Google

sera pour une cause bien peu digne de bonnes épées.

— Ma foi ! monsieur le duc, nous ne pensons pas de la même manière, et, si mon neveu n'eût pas pris la querelle, je l'aurais prise, moi, il me semble que j'avais même un peu commencé. Nous autres gens du Nord, nous sommes assez tendres à l'épiderme en ce qui touche les femmes.

— Tout à votre aise, messieurs, nous ne sommes pas si délicats, sans quoi il nous faudrait rester l'épée à la main toute la journée.

Le duc de Caderousse perdit les mille louis, il n'en fut pas plus irrité pour cela.

Le lendemain matin, les deux comtes de Kœnisgmarck se préparèrent de bonne heure pour le duel qui allait avoir lieu, tout à coup Charles s'écria :

— Ah ! mon oncle, il est une chose que nous avons oubliée et qui dérangera nos projets.

— Qui diable peut déranger nos projets, mon neveu ? quant à moi, je n'en reconnais le droit à personne.

— Regardez là-bas.

Il lui montra du doigt dans la rue les deux soldats immobiles à la même place.

— Ah ! diable ! c'est vrai, répliqua-t-il, en se grattant l'oreille. J'espère que ce ne sont pas les mêmes au moins, depuis deux jours.

— Vous comprenez... la connétablie et le guet, tout cela se tient la main, et ils ne s'épargneront pas les confidences, alors...

— Oui, alors, la Bastille ou n'importe quoi. Tout au moins la partie manquée.

— Cela est sûr. Comment faire?

— Je ne vois qu'un moyen et je vais l'employer.

Disant ces mots, il descendit sans appeler ses gens, traversa la rue, seul, et alla directement vers les soldats du guet qui maugréaient d'une faction si prolongée.

— Or ça, leur dit-il, avez-vous fait la guerre?

— *Ia meyn herr*, répondit en riant un des deux sergents.

— Si vous avez fait la guerre, alors, mon brave, vous savez ce que c'est qu'un coup d'épée?

— Parbleu ! j'en ai donné et reçu plus d'un, je vous en réponds.

— Vous êtes un homme raisonnable, je le vois, on peut s'entendre. Vous suivez, mon neveu, n'est-ce pas?

Digitized by Google

— Puisque vous vous en apercevez, je ne dirai pas non.

— Vous avez l'ordre de ne le point quitter, d'éclairer toutes ses actions et d'en rendre exactement compte?

— Hélas! oui.

— N'auriez-vous pas soif, par hasard?

— J'ai toujours soif par état, monsieur.

— Que diriez-vous d'un petit rafraîchissement de... deux heures durant?

— Je dirais, monsieur, que c'est une chose très-agréable, mais que je ne puis pas me la permettre.

— Allons donc! c'est selon l'endroit, c'est selon... c'est selon...

Il lui montra une demi-pistole.

— Et autant pour le camarade... hein?

Le sergent se gratta la tête et réfléchit, l'autre lui poussait le coude, la demi-pistole le faisait songer.

— Mon compagnon, une demi-pistole! murmura-t-il avec componction.

— Et autant au retour! reprenait le comte.

— Autant au retour, entends-tu?

— Et puis deux heures de repos?

— Deux heures de repos, reprenait l'écho.

Digitized by Google

— San sdoute, sans doute, mais...

— Qui le saura?

— Qui le saura?

— Nous ne le dirons point!

— Ils ne le diront point.

— J'entends, mais...

— Une pistole avant de partir!

— Une pistole avant de partir, camarade!

— Une autre au retour.

— Une autre au retour!

— C'est très-bien, mais...

— Encore un mais! cinq pistoles te feront-elles taire, il y en a une par lettre et une pour l'appoint.

— Mais...

— Encore un mais!

— Mais enfin, monsieur, dit-il très-vite, je ne pourrais pas cacher qu'il s'est battu.

— Une pistole de plus pour ce *mais*-là, il est pourtant très-facile à lever. Ne peut-on dire que la Voisin, qui empoisonne tout le monde... a encore empoisonné celui-là?

— D'un coup d'épée

— On empoisonne la lame.

— Je ne dis pas non, c'est possible, *mais* il faut en-

core que quelqu'un la tienne, cette lame, et la Voisin est en prison depuis trois jours.

— Ah! quant à ce mais-là, je n'ai absolument rien à lui répondre et il vaut deux pistoles à lui tout seul.

— Pour chacun?

— Pour chacun.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je me trouve pourvu d'une soif inextinguible, et je sais près d'ici certain cabaret, où on peut passer agréablement deux heures, et où l'on peut très-bien prouver qu'un gentilhomme a pris querelle après boire, qu'on est arrivé trop tard... et... il n'est pas besoin de la Voisin pour cela.

— A la bonne heure, mon ami, tu es le plus charmant garçon de ta compagnie, si tu en veux un jour découdre avec le Turc, viens me trouver, je t'y mènerai.

— Par la sambleu! monsieur le comte, ce n'est pas de refus; j'ai toujours désiré voir de près ces Sarrasins-là, et je vous suis dès demain, si vous voulez. Au diable le guet et les hoquetons!

— Nous en causerons plus tard; va donc à ton honnête cabaret, où l'on fait de si bonnes boutonnières au pourpoint, nous reviendrons avec les nôtres très-entiers. Je t'en réponds.

Digitized by Google

XXIII

UN DUEL ET UN SERGENT.

Caderousse et ses seconds attendaient déjà lorsque les deux comtes se présentèrent.

— Je vous demande pardon, messieurs, mais nous ne sommes pas tout à fait libres, je ne sais si on vous l'a dit. Nous avions après nous une escouade du guet qu'il a fallu perdre. A l'heure qu'il est, le guet est probablement sous la table au cabaret de la *Femme sauvage*, et nous voici tout à votre service.

— Messieurs, y a-t-il des seconds? demanda un des amis de Caderousse.

— Ma foi, messieurs, si on me demande mon opinion, dit celui-ci, je vous répondrai que cela n'en vaut pas la peine; messieurs de Kœnigsmarck se sont

Digitized by Google

faits les champions de madame de Bertillac, rien de mieux ! ils ne la connaissent pas, c'est une affaire de chevalerie et d'humanité ; mais nous qui la connaissons, irons-nous organiser pour elle un combat? sauf meilleur avis, je crois que la mode en est passée. Servons à ces nobles étrangers le petit combat qu'ils désirent, mais n'exposons pas une personne de plus, à quoi bon?

— Ces paroles-là valent du sang, s'écria Charles, vous nous bafouez.

— Moi ! pas du tout, messieurs, je vous estime et vous révère, je vous trouve des plus dignes d'entrer dans l'arche, pour vouloir défendre ma maîtresse, que personne n'attaque, dont personne ne se soucie, pas même moi, et je ne toucherais pas un cheveu de votre tête, si j'en avais la liberté. Ne prenez pas encore mal mes paroles, monsieur le comte Charles, vous qui bouillez comme une marmite de lait : je suis tout prêt à me faire tuer, si cela vous convient, à vous envoyer dans l'autre monde, si vous le désirez ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous répéter que cela n'en vaut pas la peine et qu'il est inutile de nous donner des suivants.

Le comte Charles écumait de rage, il se fût jeté

sur Caderousse si on ne l'eût retenu. Son oncle, plus calme, alluma sa pipe en silence, cérémonie fort anormale pour les seigneurs français, qui, à cette époque-là, se moquaient des Allemands et de leur infect tabac. Le comte Othon, qui les vit rire, leur fit signe de la main, comme pour leur demander un instant, et, lorsqu'il eut fini :

— Messieurs, dit-il, le tabac est une bonne chose en soi ; pourtant il n'en faut pas abuser ; il ne faut pas non plus se moquer de cette herbe bienfaisante, nous ne sommes pas si élégants que vous, c'est vrai, mais, au champ de bataille, nous vous valons bien ; en garde, mon neveu ! et soutenez bravement votre pays et votre nom. Quant à nous, messieurs, tenons-nous tranquilles, et gardons notre sang pour une cause non pas plus belle, il n'en est pas de plus belles que l'honneur des dames, mais plus profitable au moins, laissez aller.

Les épées étaient mesurées, toutes les cérémonies préalables accomplies. Le combat commença. Le comte Othon fumait toujours, tout en ne quittant pas son neveu de l'œil.

— A propos, messieurs, dit-il, la Bertillac a-t-elle un mari ?

Digitized by Google

— Un mari et un père, monsieur.

— Alors nous sommes tous plus fous que je ne croyais. Ce sont leurs affaires. Assez, assez, mon neveu, voici une blessure, et le premier sang est suffisant en pareil cas; monsieur de Caderousse, faites-vous panser vite, je connais ces coups dans le côté, c'est traître en diable, on croit qu'ils n'y sont plus, ils y sont encore. Vous n'avez rien, mon neveu?

— Non, mon oncle.

— Eh bien, détalons s'il vous plaît. Vous êtes ici sur ma parole, et je ne me soucie pas qu'elle traîne trop longtemps dans les cabarets; adieu, messieurs, à une autre fois, si vous voulez. Les Allemands sont là, et ne sont pas trop maladroits; qu'en pensez-vous?

Nul ne les arrêta, on s'empressait auprès de Caderousse, qui perdait beaucoup de sang et qui se plaignait.

— Messieurs, dit-il, lorsqu'il fut pansé, je me servirai bien de ceci, et voilà madame de Bertillac payée : je puis lui jurer que je me suis battu pour elle.

Les comtes de Kœnigsmarck retrouvèrent le sergent où ils l'avaient laissé. Son camarade s'était endormi à ses côtés; pour lui il se tenait debout, par un

Digitized by Google

effort de volonté inconcevable, car il vacillait comme un arbre en plein vent; mais la couleur de son nez, reluisant comme une betterave, en disait plus que sa contenance.

Othon alla droit à lui.

— Nous voilà !

— Me voilà aussi.

— Sans blessures et sans avaries.

— C'est bien.

— Maintenant vous êtes satisfaits, nul n'a rien à vous dire et votre argent est dans votre poche.

— Pas tout à fait.

— Ah ! oui, il est au cabaret ! nous en trouverons d'autre.

— Plus tard, quant à aujourd'hui, c'est autre chose.

— Que vous faut-il?

— Ce que vous aurez peine à m'accorder, je le crains.

— Quoi encore?

— Ne sortez pas de chez vous avant ce soir.

— Pourquoi?

— Ne faut-il pas que je vous suive?

— Nous n'y tenons point.

— Moi, je n'y tiens pas non plus ; mais M. le chevalier du guet y tient, lui, et, si j'y manquais, il tiendrait à me faire donner les étrivières.

— Alors, suis-nous.

— Monsieur, dans cet état !

— Il me semble que tu représentes à merveille avec ta pertuisane et tes briquets qui te battent les jambes.

— Monsieur, je suis calé, et, si je sors de là, je tombe, cela est sûr ; quant à l'autre, vous voyez quelle brute !

Il le poussa du pied, il ne remua point.

— Il dort !

Rien ne peut rendre l'air de profond dédain avec lequel il prononça ces deux mots : c'était la superbe d'un savant d'un haut mérite pour un garçon apothicaire, pilant ses drogues sans savoir ce qu'il fait. Le comte le regarda quelques instants :

— Combien gagnes-tu par an ?

— Hélas ! monsieur, quatre cents mauvaises livres, sans compter les coups de bâton.

— Ils entrent donc en ligne, les coups de bâton?

— Je le crois bien, c'est le plus clair de mes profits.

— Veux-tu en gagner six cents, logé, vêtu, couché, battu...

— Et content! oui, monsieur, tout de suite, si c'est à votre service.

— A propos, es-tu marié ?

— Je l'ai été, je ne le suis plus.

— Pas d'enfants?

— Je l'ignore, demandez à ma femme, elle a une boutique sur le Pont-Neuf.

— Tu me conviens et je te garde.

— Je vous garderai bien moi aussi, pour le peu que vous me conveniez.

Le pacte fut signé sur cette douce parole.

Digitized by Google

XXIV

LES AMOUREUX.

Philippe sortit de sa chambre et se mit à errer dans le château pour chercher Nisida. Il n'osait aller chez elle, dans la crainte de lui déplaire d'abord, et puis pour ne pas y trouver sa mère et ses sœurs, auxquelles il ne voulait laisser connaître ni ses pensées ni ses irrésolutions. Il ne les rencontra point, mais il rencontra Ernest, qui ne le quittait pas de l'œil, craignant pour lui ce qu'il cherchait avec tant d'empressement.

Il essaya en vain de s'en débarrasser, et, avec sa violence ordinaire, il lui jeta au visage qu'il voulait être seul.

— Seul ! ou avec Nisida, peut-être, lui dit-il en

affectant de rire, les belles résolutions sont éventées; vous avez tout oublié en la revoyant.

— Je n'ai rien oublié, je tiendrai mon serment, mais je veux la revoir. Vous n'avez donc jamais aimé, Ernest, que vous ne me comprenez point ?

— Je n'ai jamais aimé, en effet, deux personnes à la fois; je ne conçois pas que l'on ait le cœur assez vaste pour cela, c'est tout au plus si le mien peut contenir un seul amour sans m'étouffer.

— Je ne nie pas que ce ne soit étrange et je ne m'explique pas moi-même ce que j'éprouve, aussi ai-je tort de vous accuser; mais, maintenant, j'ai juré, par le terrible serment de ma maison, de respecter Nisida, tout est fini. Seulement, je voudrais lui parler, j'en ai besoin, j'en ai soif. Elle seule peut rendre le calme à mon âme, elle seule peut me donner un conseil pour sortir de ce labyrinthe où je me perds.

— Je vous le donnerai ce conseil, il n'est pas difficile à suivre; allez à Hanovre, cachez-vous pendant les premiers temps du mariage, entretenez seulement la princesse de vous par ses femmes, j'en sais une que l'on aurait facilement; dans deux mois vous seriez l'amant favorisé de la belle Dorothée, et

dans six mois vous n'en voudriez plus entendre parler.

— Blasphémateur !

— Je parle vrai, mon pauvre Philippe, plus tard vous en conviendrez vous-même.

— En attendant ne verrai-je point Nisida?

— Vous êtes incorrigible.

— Si vous m'aimez, Ernest... ne me raillez pas.

— Eh bien, vous verrez Nisida, je sais où elle est, je vais vous y conduire, à une condition, c'est que vous lui parlerez de moi.

— Je lui parlerai de ce que vous voudrez, pourvu que je la voie.

— En ma présence?

— En votre présence, que m'importe; en l'état où je suis, je n'ai rien à cacher; vous êtes mon véritable ami, je le sais, et, si je ne puis avoir Nisida...

— Il vaut mieux que ce soit moi qu'un autre, acheva Ernest. Suivez-moi donc.

M. de Groote était né pour l'intrigue; quand il avait un but, rien ne lui échappait; depuis son entrée dans le château d'Agathembourg, ni Philippe ni la belle Nisida n'avaient fait un pas sans qu'il en fut instruit. Il les suivait de la pensée, il savait leurs ha-

bitudes comme eux-mêmes, il lisait, pour ainsi dire, dans leurs cœurs, et ce caractère de Philippe, si multiple et si extraordinaire, n'avait pas un repli qui lui fût caché. Il connaissait les asiles de la jeune fille, il eût pu dire à quelle heure elle s'y retirait pour y cacher ses larmes et ses douleurs. Il l'avait vue passer en quittant la comtesse, il était sûr de la retrouver dans un petit temple au fond du parc, dans l'endroit le plus sauvage, elle en avait fait son reposoir favori. Il y conduisit directement Philippe. Cette entrevue devant avoir lieu, elle était nécessairement de moitié moins dangereuse pour lui dans les circonstances où il l'avait placée.

Nisida relisait les lettres de sa mère, et son imagination essayait de se donner le change en s'occupant d'elle. Elle n'entendit point marcher, tant elle était absorbée, et ce ne fut qu'en voyant Philippe et son rival ami, qu'elle fut tirée de sa rêverie. Elle jeta un cri de surprise et laissa tomber la lettre de sa mère à la comtesse, qu'elle tenait à la main ; en la relevant, pour la lui rendre, Ernest aperçut son nom, ce qui le frappa d'étonnement et l'intrigua au plus haut point. Qui pouvait écrire à la comtesse et parler de lui ? pourquoi celle-ci avait-elle remis la lettre à

Nisida? S'il eût osé, il eut regardé ce précieux papier; mais c'était risquer beaucoup, peut-être, pour peu de chose, il le déposa sur la table à regret, et ses yeux ne s'en détachèrent plus.

— Nisida! dit Philippe, respirant à peine.

— Monsieur le comte! répliqua-t-elle, avec autant de froideur qu'elle en put mettre.

— Vous me haïssez, vous me méprisez.

— Moi! je n'en ai ni le droit ni l'envie.

— Je vous dis que cela doit être, car je suis coupable envers vous, et cependant si vous saviez...

— Je n'ai besoin de rien apprendre, monsieur; d'ailleurs, il me semble que ni le temps ni le lieu ne vous autorisent à une explication.

Son regard chargé de mépris alla chercher Ernest, qui le soutint sans se troubler.

— Je puis tout dire devant cet ami, car il sait tout, Nisida, je n'ai pas une pensée cachée pour lui.

— Et M. de Groote suit-il le même exemple? ajouta-t-elle, le regard toujours sur lui.

— Oui, répliqua Philippe avec mélancolie, oui, je sais qu'il vous aime, et, comme je me suis rendu indigne de vous, j'ai promis... j'ai promis de vous par-

Digitized by Google

ler en sa faveur; aimez-le, Nisida, et soyez heureux ensemble.

— Mon Dieu ! c'est pour cela que vous venez ici ! c'est pour cela que vous me cherchez !

— Non, ce n'est pas pour cela que je vous cherche ; je vous cherche, parce que j'ai besoin de vous voir; je vous cherche, parce que mon âme est déchirée de douleur ; je vous cherche, parce que vous seule, avec un de vos sourires, une de vos paroles, pouvez répandre du baume sur les blessures qui saignent et me déchirent; je vous cherche, parce que je vous aime, Nisida, et que j'ai besoin de vous le répéter encore.

— Vous m'aimez ! reprit-elle amèrement.

— Je vous aime, oui, je vous aime, dussiez-vous me repousser, dussiez-vous me traiter de menteur, de fourbe, je vous aime et je vous aime davantage à chaque instant. J'ai juré de renoncer à vous, je l'ai juré au moment où l'amour d'une autre dominait mon âme, et pourtant je vous aime.

— Brisons là, monsieur le comte, interrompit-elle, en se faisant une violence extrême, bien que M. de Groote soit assez votre ami pour connaître toutes vos pensées, il n'est pas assez le mien pour connaître toutes les miennes.

Elle prit ses deux lettres, les mit dans sa poche et se prépara à sortir, Philippe lui ferma le passage.

— Ne me quittez pas, Nisida, je vous en conjure; ne m'abandonnez pas en ce moment, ou vous me livreriez à toutes les extravagances de ma colère, de ma douleur. Écoutez-moi plutôt, laissez-moi mettre mon cœur à nu devant vous; laissez-moi vous dire ce qui se passe en moi, ce que je ne puis ni comprendre ni expliquer, et puis après, conseillez-moi, Nisida, soyez mon amie, ma sœur, soyez ma providence, sauvez-moi de moi-même et du démon qui m'obsède.

Il se jeta à ses genoux en pleurant, en sanglotant; il était si près de l'enfance, que ses chagrins se traduisaient par des larmes; sa tête, son imagination, ses sens, sa nature ardente, étaient plus excités que son cœur, ainsi que cela est toujours en ces caractères dangereux, qui se trompent eux-mêmes en trompant les autres. Nisida n'avait pas assez d'expérience pour le reconnaître; elle se laissa prendre, et bien vite, par cette confiance, par cet appel à son amitié de *sœur*, qui reléguait l'amour très-loin, croyait-elle, et qui cependant lui laissait la première place dans le cœur de Philippe, ce beau rêve de

Digitized by Google

toutes les femmes aimantes, lorsqu'il leur faut renoncer à leur passion.

Elle tendit la main au jeune homme, qui la baisa, et bientôt leurs larmes se confondirent. M. de Groote faisait là un triste personnage, il sut en changer le ridicule en s'associant, en se mettant de lui-même en tiers dans ces confidences qu'il ne pouvait écarter.

— Bonne Nisida ! dit-il, feignant de pleurer aussi, quelle âme ! quelle générosité ! parlez, Philippe, dites tout, jamais meilleure amie n'aura consolé douleur plus poignante.

— Que voulez-vous que je lui dise? qu'ai-je à lui dire, sinon que je l'aime ?

— Et Dorothée? essaya-t-elle bien bas.

— Dorothée ! Dorothée ! eh bien, dussiez-vous prendre de moi une opinion que je dois accepter, Dorothée... je l'aime aussi.

Nisida se recula involontairement, par un mouvement presque brusque.

— Oh ! ne me fuyez pas, Nisida, ne me fuyez pas, ne me condamnez pas ; car vous ne savez pas ce que je souffre, car ce double amour, sous lequel mon cœur succombe, m'apporte des tortures insupportables. Il est vrai, il n'est que trop vrai, je vous aime

toutes deux. Je ne chercherai point à m'excuser en palliant ma faute ; cette faute existe dans toute son horreur, dans toute sa vérité. Je sais ce que vous valez, Nisida, je sais quelle perfection est la vôtre, je sais que vous êtes autant au-dessus de la princesse Dorothée, que je suis au-dessous de vous, aussi ce que je vous dis à vous, je ne le lui dirais point à elle. Il me semble que vous êtes divine, que vous venez de Dieu, que, comme Dieu, vous devez lire dans ma pensée; voilà pourquoi je ne vous en cacherai pas une seule, vous la devinez, vous la savez. J'ignore si vous m'aimez, je ne crois pas que cela soit possible, un ange tel que vous ne peut aimer un misérable comme moi. Mais, si vous m'aimiez, je crois que cet aveu ne m'ôterait pas votre amour, que vous auriez pitié de moi, que vous me traiteriez comme un malheureux insensé, auquel il faut tendre la main et dont votre indulgence doit faire le salut. Voilà ce que je pense de vous, Nisida, ai-je tort?

La jeune fille ne répondit pas. Elle resta ensevelie dans ses réflexions; mille idées se croisaient dans sa tête. Ce qu'elle venait d'entendre les bouleversait toutes. Quoi ! on pouvait aimer deux femmes en même temps, d'un sentiment si égal et si complet.

Cependant la possession de l'une ne consolait pas de la perte de l'autre! Elle ne pouvait ni l'expliquer, ni le comprendre, et sa pensée se traduisit par une exclamation.

— Ah! s'écria-t-elle, on ne peut bien les aimer l'une et l'autre!

— Vous vous trompez, Nisida, et vous ne savez pas combien, comment je vous aime!

— Je sais comment vous l'aimez, elle! répliqua-t-elle avec une ironie douloureuse.

— Cela est vrai, je ne le cache pas, je ne vous le cache pas, et cela me serait impossible, encore une fois. Je suis fou, je suis en délire, ayez pitié de moi!

— Bien fou, bien malheureux, en effet, pauvre Philippe, et, malgré ce qui nous sépare, j'accepte ce rôle de protectrice et d'appui, ce rôle de confidente, ce rôle d'arbitre que vous m'offrez. Il est loin, je le sais, de mon âge et de... de mes sentiments pour vous; mais, ici, tout est extraordinaire, et je suis la voix qui me crie de ne pas vous repousser, de ne pas abandonner l'infortuné qui me tend ses mains suppliantes. Je suis bien jeune, pourtant les circonstances ont mûri ma raison. Je sais que, plus tard,

bientôt peut-être, je me trouverai obligée de montrer au monde ce que je suis. Je le sais, et, encore une fois, j'accepte tout.

— Cela est digne de vous, mademoiselle, digne d'une grande âme comme la vôtre; désormais, vous serez donc l'amie, la *sœur* de Philippe, nous nous associerons pour son bonheur, pour le consoler, pour le guider, pour le conseiller...

— Je ne m'associe avec personne, monsieur, je me charge seule du bonheur de Philippe, et vous ne lui donneriez sans doute pas les mêmes conseils que moi, répliqua-t-elle avec hauteur.

— Pourquoi cela? nous l'aimons tous les deux..

— Pas de la même manière.

— Il se peut, répliqua-t-il en ricanant, mais nous l'aimons.

Nisida eut un instant de lutte vive, entre sa pudeur de jeune fille et la position tout exceptionnelle que lui faisaient sa naissance, son amour, la confidence bizarre de Philippe et la conviction où elle était de la perfidie d'Ernest. En suivant les voies ordinaires, elle devait se retirer, se taire, et laisser les événements suivre leur cours. Mais Philippe! Philippe qu'elle aimait plus que sa vie, plus que son honneur, plus que

son âme, Philippe était perdu. En imitant sa franchise, en disant tout, comme il avait tout dit, elle se sauvait sans doute, elle fermait la porte aux prétentions odieuses d'Ernest, elle se plaçait vis-à-vis de tous les deux, à la place juste qu'elle voulait prendre.

— Mon Dieu! pardonnez-moi si je vous offense, pensa-t-elle, mais vous êtes le Dieu de la bonté et de l'amour, vous aurez pitié de lui, pitié de moi! Je suis libre, je suis seule, je ne puis hésiter entre me sacrifier, ou le perdre. Mon sacrifice s'accomplira.

Levant ses beaux yeux vers Ernest, qui la contemplait, étonné de son silence, elle reprit, d'une voix tranquille, en femme qui vient de prendre son parti :

— Vous avez raison, monsieur, nous n'aimons pas Philippe de la même manière. Je veux le sauver, je le sauverai, entendez-vous? et vous, vous cherchez à le perdre, vous ne l'aimez pas.

— Je ne l'aime pas!

— Non, vous dis-je, car vous m'aimez, car il est entre vous et moi un obstacle éternel, car vous savez bien que je l'aime, lui, et je ne vous aimerai jamais. Vous voulez le conduire à des fautes graves, au crime, peut-être, pour nous mieux séparer encore. Ah! je vous connais bien, et si je me suis dé-

Digitized by Google

cidée à vous parler, c'est que je ne vous crains pas, c'est que mon chemin est tracé et que je le suivrai, sans qu'aucun obstacle vienne m'écarter de ce chemin.

Ernest sentit que la moindre hésitation le démasquerait, qu'il fallait se disculper sur-le-champ, ou renoncer à la confiance de Philippe, à l'avenir qu'il avait rêvé.

— Vous vous trompez, Nisida, je n'ai d'autres desseins sur Philippe que ceux que vous avez vous-même, d'autre but que son bonheur. Je vous aime, cela est vrai : il le sait ; mais cet amour est trop noble pour m'avilir jamais ; vous êtes injuste envers moi, comme envers vous.

Philippe les écoutait à peine : absorbé dans ses propres sentiments, il n'entendait bien que ce qui répondait à sa pensée. M. de Groote n'était pour lui, en ce moment, qu'un intérêt secondaire ; il attendait ce que Nisida allait dire de lui, de son amour, il allait savoir si l'espérance lui était encore permise ; son serment était bien loin de sa pensée.

— Il faut que Philippe sache tout, monsieur, et Philippe saura tout, interrompit-elle fermement. Il est entre son bon et son mauvais ange. Vous le poussez

Digitized by Google

au mal, je veux le conduire au bien. Je lui rappellerai que, maintenant, la princesse Dorothée ne lui appartient plus, ne peut lui appartenir; qu'en cherchant à se rapprocher d'elle, à porter le trouble dans son union, il serait le plus grand des coupables. Pour le séparer de moi, vous le pousserez dans cette voie, au contraire ; apprenez-le donc, monsieur, rien ne nous séparera.

— Nisida! s'écria Philippe, ivre de bonheur.

— Non, rien ne nous séparera : je consacre ma vie à la sienne, ainsi que je l'ai fait du jour où je me suis avouée que je l'aimais. Jamais un autre homme ne sera rien pour moi, mais jamais Philippe de Kœnigsmarck ne sera mon époux. Je lui appartiens autant que j'appartiens à Dieu, cependant je vais le quitter bientôt, et je ne le reverrai plus qu'il ne soit nécessaire *pour lui* que je le revoie. Nous nous écrirons, je veillerai, monsieur, je le garantirai de tous les piéges, et mon amour les devinera. Il n'est point de sacrifices qu'il ne puisse me demander, il n'en est point que je lui refuse, hors de devenir sa femme, ce qui serait pour tous les deux un malheur irrémédiable. Je vais suivre madame la comtesse et ses filles dans leurs voyages, car, lorsque je ne puis être

près de lui, je dois rester auprès d'elles ; ni les promesses, ni les menaces, ni la rigueur, ni la tendresse de ma mère, ne me feront changer. Je ne la connais pas, ma mère, elle m'a jetée à la pitié des étrangers, ces étrangers sont devenus ma famille. Je garderai pour elle les sentiments de respect, d'affection, de dévouement auxquels elle a droit, mais après madame la comtesse, après vous, l'époux de mon âme et de mon amour. La pauvre Nisida n'est pas née pour le bonheur, elle est née pour l'abnégation, pour le dévouement, elle est née pour la souffrance, elle ne faillira pas à sa mission.

Philippe était transporté, il saisit la main de la jeune fille, qu'il couvrit de baisers et de larmes, elle la retira doucement.

— Non, Philippe, lui dit-elle, non, pas cela : il faut avoir du courage, nous ne pouvons être rien l'un pour l'autre, mon âme seule est unie à votre âme, et c'est à vous, maintenant, d'illustrer mon choix aux yeux de l'univers. Rejoignez votre frère, allez avec lui chercher la gloire sur les champs de bataille, dans les lointains pays, allez offrir votre nom et votre épée pour défendre une cause juste, puisque votre patrie, à vous, est la proie des intrigues. Renoncez à moi,

oubliez Dorothée, devenez pour vous-même digne de votre antique race, et sachez conquérir le bonheur. Il est dans le monde une heureuse femme qui sera la vôtre, que j'aimerai autant que je vous aime ; allez à sa recherche. Revenez comblé des dons de la fortune, de l'amour et de la gloire, il est un cœur qui en jouira plus que vous, adieu !

— Nisida, Nisida, ne me fuyez point. C'est quand vous vous montrez la plus adorable des femmes que vous voulez m'abandonner. Ah ! restez, restez, ne me réduisez pas au désespoir.

— Ne pouvez-vous donc être fort, lorsque je suis forte ? ne pouvez-vous trouver le même courage que moi ? Il faut nous séparer, vous dis-je, ma mère me défend de songer jamais à épouser, ni vous ni votre frère ; elle me défend également de songer à l'honneur de votre alliance, monsieur de Groote, et, si je lui désobéissais, cette fortune que vous enviez tant me serait retirée, je deviendrais un pauvre parti, croyez-moi.

— Cruelle Nisida ! peut-on vous aimer pour autre chose que pour vous-même ? Peut-on songer à votre fortune, lorsqu'on vous voit, lorsqu'on vous entend ?

Ce pathos sentimental fut interrompu par les excla-

mations et les sanglots de Philippe, s'écriant qu'il la suivrait partout, qu'il ne pouvait vivre sans elle, qu'il n'aimait qu'elle seule, qu'il renonçait à Dorothée sans regrets et sans peine, enfin qu'il voulait, qu'il devait passer sa vie à ses pieds, à l'adorer.

— Et votre serment? lui dit Ernest, oubliant, devant ses craintes et sa jalousie, le rôle qu'il s'était tracé.

— J'y renonce, je le retire.

— Et les malédictions, les malheurs!

— Je les brave.

— Mais elle les partagera, vous l'oubliez donc?

— Ah! c'est vrai, misérable que je suis! je nous ai perdus tous les deux.

— Adieu, Philippe, ce n'est point votre serment qui s'élève entre nous, c'est la volonté de ma mère, c'est la mienne ensuite. Je vous ai dit : votre amie, toujours! votre femme, jamais. N'en accusez ni la fatalité, ni votre imprudence, vous n'en êtes point coupable, s'il y a un coupable en ceci, c'est moi. Adieu encore, suivez mes conseils, rejoignez le comte Jean, le comte Othon, formez un trio invincible, dont les exploits seront célébrés dans tout l'univers. Soyez grand, soyez heureux et n'oubliez pas celle qui vous aime plus que toutes choses! adieu!

Elle s'élança, légère comme Atalante, et se perdit dans les arbres, Philippe courut après elle, mais Ernest le retint.

— Vous la reverrez ce soir, lui dit-il, elle reviendra d'elle-même, et puis nous partirons pour Hanovre, n'est-ce pas?

Digitized by Google

XXV

LA LUNE DE MIEL.

Le lendemain de leur mariage, après un nouveau festin et des réjouissances plus brillantes que la veille, le prince et la princesse électorale se dirigèrent avec une suite nombreuse vers la ville de Hanovre, où de nouvelles fêtes les attendaient. Ils n'étaient point seuls dans leur carrosse, Éléonore les accompagna aussi loin que possible; les deux ministres, Bermstoff et Groote, devaient les remettre entre les mains de l'électeur et de l'électrice. Cette union était leur ouvrage, ils avaient le droit de l'achever. Dorothée s'efforçait de sourire; malgré elle, ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle cherchait en vain à cacher.

Digitized by Google

— D'où vient cette tristesse, madame? lui demanda plusieurs fois le prince.

— Je quitte ma famille, mon pays, ma bonne mère, monsieur, il est très-naturel que je sois affligée, ne m'en veuillez point.

— Vous retrouvez une autre famille, vous avez maintenant un mari qui vous aime, vos regrets seraient peu obligeants pour nous s'ils se prolongeaient davantage.

— Faites-les-moi oublier, murmura-t-elle.

— Il ne tiendra pas à moi que vous vous les rappeliez, lui répondit-il galamment.

Ils furent reçus à Hanovre avec une joie véritable de la part de tout le monde. La comtesse de Platen s'était dite malade et sa sœur ne parut qu'incognito, dans la rue, pour voir passer la princesse.

— Elle est bien belle! dit elle à son mari qui l'accompagnait, mais il ne l'aimera pas longtemps, elle est trop blonde.

Ces paroles prophétiques furent répétées à la princesse qui ne les oublia pas. Elle employa tous ses charmes, toutes ses grâces pour plaire à l'électeur et à l'électrice, qui, de leur côté, témoignèrent le désir de se faire aimer d'elle. Les deux premiers jours fu-

rent consacrés à la famille, très-peu de courtisans y furent admis, ce qui rendit le courage à Dorothée et lui permit de montrer les charmes de son esprit. On ne parlait que d'elle dans la résidence, c'était à qui la vanterait; on attendait impatiemment le jour où la cour lui serait présentée, enfin ce moment arriva.

Selon les instructions de sa mère, elle s'était informée minutieusement des noms de chacun, des liaisons de famille, des célébrités, elle voulut savoir surtout les courtisans favorisés par son beau-père, par l'électrice et par son mari afin de se montrer particulièrement aimable avec eux.

— Prenez garde, ma fille, prenez garde surtout à la comtesse de Platen, lui avait dit Éléonore, sachez vaincre la répulsion qu'elle vous inspire, et recevez-la comme si vous étiez charmée de la voir. La pauvre Marie-Thérèse, la reine de France, n'a-t-elle pas accueilli toute sa vie les maîtresses de son mari? Modelez-vous sur cette princesse, faites comme elle, et remerciez Dieu de ce que l'épreuve qu'il vous envoie n'est pas au-dessus de vos forces.

La princesse se fit habiller de la façon qui lui séiait le mieux. Sa mère, jusqu'où ne va pas la sollicitude maternelle! sa mère lui avait répété mille fois

que pour les princes une des choses importantes est de plaire aux yeux et de plaire surtout tout d'abord.

— Lorsque vous voyez quelqu'un pour la première fois, lui avait-elle dit, tâchez que ce premier coup d'œil vous soit favorable, c'est souvent très-important.

Elle n'y manqua point en cette occasion, et son succès fut complet. Elle avait pris une leçon bienveillante de l'électrice, qui en faisait un peu l'instrument de sa vengeance, et qui espérait, avec l'aide de cette légitime beauté, fonder une coterie rivale de celle de la comtesse et balancer au moins son influence àla cou r.

Les yeux de madame de Platen ne la quittèrent point; elle épilogua ses gestes, sa toilette, ses moindres paroles, sans trouver rien à redire.

— Allons, pensa-t-elle, la petite est jolie, adroite, spirituelle, il faut s'entendre avec elle, au moins pour le commencement; si elle veut m'écouter, nous mènerons à nous deux ce troupeau d'oies, aussi loin qu'il nous plaira; si elle m'est ennemie, au contraire, ce sera une guerre à mort, je le sens, une de nous deux y succombera, je tâcherai que ce soit elle.

Son tour était venu de faire la révérence à la prin-

cesse; lorsque l'électeur l'aperçut, il s'avança vers elle, et, lui prenant la main, il la présenta lui-même à sa belle-fille.

— Voici, madame, une excellente amie à moi, je vous demande pour elle toutes vos bontés.

Malgré les recommandations de sa mère, malgré les promesses qu'elle s'était faites à elle-même, la physionomie de Dorothée trahit un sentiment de répulsion et de mépris qu'elle réprima sur-le-champ, mais que l'arrogante Élisabeth aperçut néanmoins. Il n'en fallut pas davantage pour l'éclairer.

— Elle me hait! je la perdrai!

Cette certitude, cachée sous le sourire le plus obséquieux et le plus perfide, germa dans sa pensée et y fit naître un plan de défense dont l'exécution ne lui fut que trop facile. Cependant un observateur moins minutieux eût été enchanté de l'accueil de la princesse. Elle trouva des paroles charmantes qui ne disaient rien, des promesses délicieuses qui n'engageaient personne, enfin de l'eau bénite de cour distillée dans les roses et les parfums les plus exquis. Cette petite scène n'échappa pas à l'électrice, elle lui fit croire à une grande adresse chez sa belle-fille, tandis que c'était simplement une leçon apprise d'a-

vance; éloignée de son guide, elle devait succomber.

Le prince Georges, après cette soirée, où sa femme se montra sous un jour si avantageux, devint sérieusement épris d'elle, ou du moins il eut pour elle une de ces fantaisies qui ressemblent à l'amour à s'y méprendre, surtout lorsque le devoir et la convenance y joignent cette affection tranquille qu'on ne refuse jamais à la femme qui vous appartient, qui doit être la mère de vos enfants, dont les intérêts sont les vôtres.

Je ne fais point un roman, j'écris une histoire; je ne puis donc changer ou construire à mon gré les caractères de mes héros, et, il faut tout dire, Sophie-Dorothée, après quelques semaines, ne conservait de Philippe qu'un souvenir lointain; après quelques mois, elle devint mère, elle l'oublia tout à fait : ses terreurs superstitieuses s'effacèrent, elle écrivit à la duchesse de Celle :

« Ma mère chérie, comment ai je pu avoir peur de mon mari? »

Le prince électoral n'avait ni la beauté, ni l'esprit, ni le romanesque de Philippe, mais il était cependant assez agréable pour qu'une jeune femme s'attachât à lui. Son caractère sérieux et la roideur de son

esprit disparaissaient devant l'envie de plaire à une charmante créature que la certitude de son succès rendait plus hardie, et qui, chaque jour, acquérait un charme de plus. Il en vint même à lui pardonner sa gaieté, à lui permettre ces innocentes folies, délices de la jeunesse et que la gravité allemande excluait comme indignes d'une grande princesse.

— Laissez-la rire, disait-il lorsque des barbons et des envieux tâchaient d'exciter son mécontentement, laissez-la rire, elle tient cela de sa mère, c'est le sang français.

L'électeur raffolait de sa bru, que madame de Platen louait à tous propos, pour voir venir et afin de se conserver le beau rôle. L'électrice en fut encore bien plus enchantée, lorsque la jeune folle s'introduisit dans son laboratoire, vint lui demander des leçons d'astronomie et montra un violent désir de s'occuper de science. Elle lui consacra chaque matin deux heures, afin d'en faire son élève.

— Louons Dieu, ma chère amie, lui disait-elle, qui nous a faites princesses et qui nous a donné l'amour de la science : tout ce qu'il y a de beau et de grand ici-bas est à nous.

Peut-être Dorothée n'était-elle pas bien attentive,

mais ses répliques spirituelles montraient, en apparence, tant de bonne volonté, que sa belle-mère n'y regardait pas de si près.

Un matin, qu'elles étaient ensemble à côté d'une sphère céleste et que l'électrice commençait pour la troisième fois une démonstration de système que Dorothée n'avait pas comprise, elle se mit à rire et interrompit la leçon.

— Chère maman, lui dit-elle, avec une liberté enfantine, si nous laissions un peu les affaires du ciel pour celles de la terre.

— Comment cela?

— Si nous parlions d'un projet que j'ai formé et qui me sourit fort, à condition que vous l'approuverez, toutefois.

— J'écoute, mais je ne vois guère où vous voulez en venir.

— Aimez-vous la comtesse de Platen?

— Quelle question! ne savez-vous pas quel sentiment j'ai pour elle?

— La trouvez-vous belle?

— Hum! hum!... incontestablement.

— Suis-je aussi belle qu'elle?

— Faut-il parler franchement, ma fille?

— Oui, ma mère.

— Eh bien, vous êtes très-jeune, vous êtes jolie, vous êtes fraîche, vous êtes blanche et rose, vous me représentez Hébé dans son temps le plus favorable ; mais le soir, malgré ses trente-quatre ans, lorsqu'elle est peinte, lorsqu'elle a ses diamants et ses corps de jupe noirs tramés d'or qu'elle affectionne, lorsque ses yeux brillent sous ses sourcils si bien arqués par le pinceau, lorsqu'on la voit marcher avec sa fierté et ses formes si parfaites qu'on les croirait moulées sur l'antique, eh bien, elle vous écrase.

— Il faut que ce soit vrai pour que vous me le disiez. Cependant elle aura beau prendre des bains de lait et le faire boire après aux badauds de Hanovre, elle ne sera jamais aussi blanche que moi. Passons à autre chose. Croyez-vous que j'aie autant d'esprit que cette antique?

— Elle est plus rusée que vous, mais elle est moins gaie, elle amuse moins.

— C'est beaucoup.

— Enfin où espérez-vous en arriver?

— A ceci, madame, que la comtesse de Platen a assez longtemps gouverné ici, et que c'est à notre tour, à nous, princesses, à nous, femmes légitimes,

de chasser les courtisanes et de reprendre la place qu'elles nous ont enlevée.

— Il y a longtemps que je le désire, bien longtemps que j'y pense et que je compte sur vous, mais en aurez-vous le courage?

— Le courage! faut-il du courage pour être adorée, pour avoir toute la cour à ses genoux, pour être belle et se le faire dire à chaque instant?

— Il faut du courage pour se faire une ennemie implacable et capable de tout. La comtesse de Platen deviendra ainsi pour vous, ma fille, si vous essayez de la chasser, de la dominer seulement. Quant à moi, dont le premier besoin est la tranquillité de la science, je n'ai même pas songé à disputer avec elle, je lui ai cédé de bonne grâce le cœur de mon mari et le pouvoir, afin de sauver du naufrage ce à quoi je tenais le plus.

— Je vous assure, chère maman, que je ne la crains point et que je vais dès ce soir élever autel contre autel.

— Prenez garde! allez doucement, votre mari va chez elle, elle a été assez adroite pour se brouiller avec Catherine, afin de le conserver. Tous ces projets que vous avez, je les ai conçus comme vous au com-

mencement de votre mariage. J'y ai renoncé depuis que vous me donnez ainsi vos matinées et que nous passons de si bonnes heures à étudier.

— N'importe, je vous vengerai et je détrônerai cette marâtre.

— Et votre beau-père? il en est entiché.

— Il m'aimera, il m'aime de tout son cœur.

— Ah! si vous pouviez réussir, mais prenez garde! encore une fois, prenez garde! vous êtes bien étourdie, mon enfant, pour lutter contre un pareil adversaire.

XXVI

ROGER BONTEMPS.

Après les formalités d'usage, c'est-à-dire la permission du lieutenant criminel et du chevalier du guet, qu'on ne refusa pas à un aussi grand seigneur, le sergent fut libéré de son corps et arriva un matin, armé de pied en cap, chez M. de Kœnigsmarck. On le conduisit chez le comte Othon, qui fumait sa pipe dans un grand fauteuil, son neveu à côté de lui, tous les deux discouraient sur des matières graves apparemment, car ils avaient l'air sérieux; l'entrée de sa nouvelle recrue amena un sourire sur les lèvres de l'oncle.

— Ah ! te voilà enfin ! dit-il; dans ce diable de pays, il faut des formalités partout, même pour un

drôle de ton espèce. A propos, comment t'appelles-tu ?

— Monseigneur, j'ai deux noms.

— Pourquoi deux noms ? n'est-ce pas assez d'un?

— Monseigneur, c'est selon ce qu'on en veut faire. Lequel des deux faut-il vous servir?

— Tous les deux, parce que si j'en veux faire quelque chose, je choisirai.

— Monseigneur, mon père était filleul de monseigneur le maréchal de Bassompierre, il s'appelait Roger.

— Après.

— C'était tout..

— Et son nom de famille?

— Hélas! monsieur, il n'y en a pas.

— Ah ! oui, j'entends.

— Ma grand'mère, car j'ai eu une grand'mère, monseigneur, et une bonne ! c'est seulement le grand-père qui m'a manqué, ma grand'mère blanchissait les collets de M. le maréchal, les mettait à l'empois ; elle était si jolie, que la reine Marie de Médicis la trouva trop belle pour rester convenablement chez un homme tel que M. le maréchal, elle la fit entrer dans sa lingerie, cela n'empêcha pas mon père de

Digitized by Google

venir au monde bien gentiment, d'être filleul de monseigneur, de s'appeler Roger, et d'avoir une bonne bourse de légitime.

— Qu'est-elle devenue la bourse?

— Monseigneur, c'était une éponge, elle buvait.

— Tu as de l'esprit, Roger, tu t'appelles aussi Roger, je suppose, car toute cette longue histoire est pour me dire ton nom?

— Je m'appelle Roger, par héritage, et Bontemps, par conquête. Mes camarades m'ont surnommé ainsi, parce que je trouve tout bon, que je suis toujours content, que je ne me plains jamais, et que je ris toujours.

— Ce sont là des qualités précieuses. Je les mettrai probablement à l'épreuve avant que nous nous séparions. Je désire encore savoir une chose : aimes-tu le tabac?

Roger ouvrit des narines énormes, et respira la fumée avec un air de béatitude.

— Ah! monseigneur, quelle question?

— Et sais-tu bien fumer?

— Si monseigneur veut me mettre à l'épreuve aussi pour cela?

Il lui fit donner une pipe, et le regarda faire avec l'attention et le sang-froid d'un connaisseur.

— Bien ! très-bien ! tu es un véritable Allemand.

Et, se tournant vers son neveu :

— Ce sera notre affaire.

— Je l'espère, mon oncle.

— Écoute bien, Bontemps, et retiens ce que tu vas entendre. Nous autres, Allemands, notre premier bonheur est notre pipe.

— Monseigneur, je le sais.

— Mais les Français, les dames françaises, surtout, ne sont pas du même avis.

— C'est encore vrai.

— Chaque fois que je vais à la cour, j'entends Sa Majesté Louis XIV dire à quelques familiers que ma perruque ne sent ni l'ambre ni la rose. Chaque fois que je m'approche d'une dame, elle détourne la tête et me parle derrière son éventail. Je n'ai rien à répondre à cela, il faut s'y soumettre. Cependant je n'aime pas ces manières, et ma pipe me plaît presque autant que les dames de tous les pays.

— C'est embarrassant.

— Le comte Charles-Jean fumait peu, il a facilement renoncé au tabac ; quant à moi, c'est impossible, nous en parlions justement quand tu es arrivé.

Il faut donc trouver une autre manière, et, grâce à toi, il me semble que je la tiens.

— A vos ordres, monseigneur.

— Ce qui infecte, empoisonne, comme tu voudras, mes habits, c'est ce bon tabac, dont la senteur me plaît tant : si je cessais de fumer, je ne sentirais plus rien, du moins mes habits et ma perruque n'auraient plus l'avantage insigne de servir de risée aux courtisans. Il est dommage, en certains cas, que ce mot n'ait point de féminin, mon neveu.

— Cela se rencontre.

— Alors j'ai pensé qu'en ne fumant plus moi-même, en faisant seulement fumer devant moi...

— Ah! mon oncle, vous n'y pensez pas ! l'odeur ne changerait point.

— Croyez-vous? alors je fumerai moi-même, et personne n'aura rien à me dire, j'ai voulu faire ce que j'ai pu, si cela ne va pas mieux ainsi, je n'y entends plus rien.

— Alors, monseigneur, reprit-il d'un ton piteux, je ne fumerai donc pas?

— Non, pas pour moi, mais pour toi, si tu veux, et je te payerai le tabac encore. Voyons maintenant, en quelle qualité entres-tu dans ma maison?

— En qualité de Bontemps.

— Sans doute ; mais que feras-tu ?

— Tout ce que monseigneur voudra.

— Un peu plus tard, quand nous commencerons nos caravanes, je saurai bien à quoi t'employer, mais, d'ici là, tu nous suivras.

— Je n'avais pas besoin d'entrer chez vous pour cela.

— Ah ! c'est vrai ! mon neveu, le drôle a de l'esprit, il me plaît.

— Et à moi aussi.

— A qui est-il ? à vous ou à moi?

— Je le voudrais.

— Je le voudrais également. Il y a un moyen de s'arranger, il est à nous deux. On va t'habiller à notre mode, et nous aurons là, j'espère, un fidèle domestique. Va-t-en à l'office maintenant, et fais-toi servir.

— Oui, monseigneur.

— Un instant, tu es à nous à dater de ce moment, par conséquent tu peux nous vendre un peu le secret des autres. Cette affaire de La Voisin, est-ce aussi sérieux qu'on l'assure ?

— Bien plus encore, on ne dit pas tout.

— Diable! et le comte Jean est-il gravement compromis en cette aventure?

— Très-peu, c'était précaution. Mais vous allez voir bientôt, vous allez voir les hautes têtes qui seront atteintes, vous allez voir comme on parlera de ces femmes-là.

— De quelles femmes? celles de mon neveu?

— Oh! non, monsieur, non, cette Voisin et cette Vigoureux qui, avec le diable et le prêtre Lesage, ont fait tant de vilaine besogne! quant aux dames de monseigneur le comte Jean...

— Tu les connais! s'écria le jeune homme en se levant vivement.

— Non, non, monseigneur, mais je puis les connaître si je veux, car je sais où elles demeurent.

— Où cela?

— Rue des Lions-Saint-Paul, dans une jolie petite maison à deux fenêtres vertes.

Le jeune homme secoua la tête.

— Ce n'est pas là qu'elles demeurent.

— C'est là qu'on les a reconduites, et elle n'ont pas trompé la police, je vous en réponds, de plus grandes dames qu'elles se trouveraient mal d'y essayer. Vous

n'en avez pas entendu parler, vous ne les avez rencontrées nulle part ?

— Non.

— C'est drôle, usez de moi toujours, monseigneur, pour ces choses-là, c'est ma partie.

Le même soir, les deux comtes étaient conviés d'un grand souper chez madame la princesse de Mecklembourg, sœur du maréchal de Luxembourg, où devaient se trouver quantité de dames. Quelques bruits circulaient déjà à l'endroit du maréchal, et des accusations portées contre lui. Madame de Mecklembourg essayait cette réunion pour tâter l'opinion à cet égard, pour savoir ce que l'on en pensait, si le danger était grand. Elle était sûre qu'en ce cas ses salons seraient vides. Messieurs de Kœnigsmarck se préparaient à s'y rendre lorsque Bontemps demanda la permission de se présenter et fut reçu sur-le-champ, il était en pointe de vin.

— Monseigneur, j'apporte des nouvelles.

— De quoi?

— Des belles mystérieuses.

— Oh ! vite, dépêche-toi.

— Monseigneur, je viens de la rue des Lions-Saint-Paul.

— C'est bien imaginé.

— J'ai gardé mes habits de sergent, et je me suis hardiment présenté comme si j'étais encore de la mécanique, comptant sur la bonté de mes maîtres pour me défendre, si on me découvrait.

— Bien, continue, sois tranquille.

— Monsieur, vous avez raison, elles ne demeurent pas là.

— J'en étais sûr.

— J'ai été reçu par une vieille femme qui, à la vue de mon habit, a fait des signes de croix, et des cris de détresse.

« — Ah ! Jésus, mon Dieu ! je croyais en être quitte, mais il paraît que non.

« — Ne vous effrayez pas, je ne vous veux point de mal, quelques questions, et voilà tout : où sont nos belles ?

« — Où voulez-vous qu'elles soient, si ce n'est chez elles, et il y en a une... mais vous devez le savoir?

« — Nous savons tout, et c'est justement pour cela que je viens. Nous saurons aussi si vous ne mentez pas.

« — Moi, mentir, bon Dieu, à l'exception des noms

que j'ai juré sur mon salut éternel de ne pas révéler, j'ai tout dit.

« — Répétez-le, vous n'avez point tout dit, vous n'avez pu tout dire, car il y a du nouveau depuis ce temps-là.

« — C'est vrai, hélas !

« — Parlez donc.

« — Une d'elles se meurt, la pauvre âme !

« — De quoi ?

« — De chagrin et de vergogne à cause d'un abominable homme, qui l'a trompée et qui l'a perdue.

« — Quel est cet homme?

« — Je ne dis pas les noms; d'ailleurs, vous le savez. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne sera pas en vie demain matin.

« — Tout cela est exact, après, l'autre?

« — Ah ! l'autre est bien chagrine du sort de son amie; mais elle a du courage et elle brave tout. Elle s'attend à être interrogée. Est-ce vous qui l'interrogerez? »

— Ici j'ai risqué quelque chose pour avoir un démenti ou une affirmation, et je crois que j'ai bien fait.

« — Une aussi grande dame n'est point interrogée

par un pauvre diable tel que moi, il y a des robes rouges à la chambre ardente pour cela.

« — Je m'en doutais, répliqua-t-elle, elle y compte bien. »

— C'était beaucoup, je voulais avoir plus.

« — Est-elle donc coupable? demandai-je.

« — Coupable! oh! non, coupable d'une plaisanterie, voilà tout, coupable d'une crédulité innocente; mais elle n'a fait de mal à personne. »

— Je lui ai adressé encore d'autres questions, auxquelles elle a répondu de la même manière, sans que je fusse plus avancé. Maintenant c'est à vous, monseigneur, de savoir le reste, car assurément ce sont de grandes dames, et vous les trouverez plus facilement que moi.

— Dès ce soir, nous allons essayer. Une malade qui a une amie accusée, cela doit se trouver.

Lorsqu'ils entrèrent chez madame de Mecklembourg, l'assemblée était déjà nombreuse. Le comte Charles parcourut le cercle sans rien apercevoir qui pût le ramener sur la voie, lorsqu'une voix derrière lui le fit tressaillir. Il allait tourner la tête, il se contint.

— Oui, disait-on, je suis venue parce que la du-

chesse m'a suppliée de ne point manquer, car j'ai le cœur navré, je vous assure, et tout ce que je demande, c'est de ne point rencontrer cet indigne homme ici.

— On devrait le chasser.

— Il ira partout et mille femmes le fêteront, vous verrez, elles sont enchantées du malheur des autres.

— Du reste, le bourreau a déjà reçu une leçon, vous le savez !

— Non, qui la lui a donnée ?

— Un jeune seigneur allemand, suédois, je ne sais, que l'on voit depuis quelque temps à la cour, le comte de Kœnigsmarck.

— Le comte de Kœnigsmarck !

Ce nom fut répété d'une façon toute particulière. Il fallut au comte une grande force pour ne pas se retourner.

— Quoi ! le comte de Kœnigsmarck, reprit-elle encore une fois.

— Il a dix-huit ans à peine, et il s'est battu avec Caderousse, auquel il a donné un coup d'épée dans les côtes, très-bien appliqué encore.

— Pourquoi !

— Pour *elle*, uniquement pour elle, à cause de sa

conduite et de ce qu'il a dit chez madame de Quintin. Il l'a très-mal traité et lui a raconté son fait le mieux du monde.

— Mais il la connaît donc? reprit la voix avec un accent épouvanté.

— Pas du tout. Il ignorait son existence, seulement il a été frappé de cette dureté, de ce cynisme, et il a défendu celle que tout semblait accuser.

— Noble et bon jeune homme!

— Ajoutez à cela qu'il est beau à miracle, il était là tout à l'heure et on se le montrait. C'est un vrai trésor.

La position du comte devenait insoutenable, il fit quelques pas en avant, la personne qui l'avait tant loué dit avec un petit cri de surprise :

— Oh! mon Dieu! le voilà.

Il ne pouvait feindre davantage l'inattention; il se retourna avec assez d'adresse pour avoir l'air d'un homme distrait, qui change de position par mégarde. Son regard embrassa les deux femmes, et le laissa dans un étrange embarras.

L'une avait cinquante-cinq ans, elle avait été belle, elle en conservait des restes hautains. L'autre avait vingt-cinq ans; peut-être elle avait plus, je ne sais,

ou plutôt il ne le savait point. C'était une de ces créatures privilégiées sur lesquelles les années ne marquent que des jours; elle avait des cheveux blonds, frisés en boucles, des yeux bleus, non de turquoise, mais de saphir, elle avait une taille majestueuse, des mains de fée, et dans toute sa personne une *morbidezza* qui troublait les sens.

— Laquelle des deux? se demanda le comte.

Il ne fallait point chercher à éclaircir ses doutes sur-le-champ, il se souvenait de sa lettre. Il n'eut donc point l'air de les remarquer et continua à marcher sans les perdre de vue.

— Quelles sont ces dames? demanda-t-il à son oncle, en les lui montrant.

— La plus âgée est la marquise d'Huxelles et la plus jeune est la duchesse de Bouillon.

— La nièce du cardinal de Mazarin?

— Elle-même.

— Laquelle des deux est compromise dans cette histoire de La Voisin?

— La duchesse de Bouillon, m'a-t-on dit; elle a été surprise chez elle, allant demander du poison pour son mari.

— Du poison pour son mari! et on la laisse libre!

— C'était une plaisanterie, son mari lui donnait la main et ils en riaient ensemble.

— Alors qu'allait-elle y faire?

— Ceci est plus curieux. Je le sais d'une de ses amies intimes. Madame de Bouillon est fort belle, mais il lui manque un de ces attraits que les femmes estiment sur tous les autres. La Voisin possédait des charmes pour tous les maux. Elle promettait de rendre à la nature une puissance que la nature n'avait pas. Ses onguents merveilleux faisaient éclore des choses merveilleuses. Madame de Bouillon eut la faiblesse d'y croire et d'écrire :

« — Ma chère Voisin, plus je frotte, moins ils poussent. »

Il paraît qu'on a trouvé ce malheureux billet chez la sorcière et que l'on en a fait une affaire d'État. Elle a été interrogée une fois, elle a refusé de répondre (j'entends madame de Bouillon), enfin elle a tout avoué, et elle en a été, je crois, plus honteuse que d'avoir été accusée d'un crime.

Le comte Jean écoutait son oncle et cherchait à deviner l'énigme. Laquelle était son inconnue à la cape? La duchesse de Bouillon! c'était trop de bonheur! bien qu'elle eût effectivement presque le dou-

ble de son âge, on ne pouvait le deviner, et puis une telle beauté ! Le comte Othon reprit, sans attendre de réponse :

— Savez-vous que le pauvre Bertillac se meurt de l'affaire de l'autre jour?

— On me l'a dit.

— J'espère que Caderousse n'est pas assez remis de sa blessure pour oser se présenter ici, car, si je le voyais...

— Que vous importe, mon neveu?

— Mon oncle, je me suis battu une fois pour elle, sans savoir pourquoi, à présent... à présent, je me battrais dix fois, je crois, si cela était possible. — Mon oncle, vous connaissez la duchesse de Bouillon?

— Sans doute, je la connais.

— Parlez-lui, je vous en prie, et conduisez-moi vers elle.

— C'est bien facile, mon cher enfant, venez.

Le comte Othon présenta son neveu, avec une belle phrase ; Charles attendit tout ému ; enfin une voix charmante répondit :

— Quoi ! M. le comte, vous avez un neveu semblable et vous ne l'avez pas encore produit ! mais c'est un crime, c'est garder la lumière sous le boisseau.

XXVII

UNE ÉPHÉMÈRE.

Charles-Jean eut assez d'empire sur lui-même pour ne laisser deviner à personne la découverte qu'il avait faite. Il eut besoin de tout son sang-froid, car sa jeune imagination s'excitait vivement à l'aspect de cette belle duchesse.

— Quoi ! disait-il à ceux qu'il rencontrait, traiter ainsi une pareille femme !

Chacun parlait de la chambre ardente, des poisons, il n'avait donc pas grand'peine à attirer sur ce chapitre la conversation.

— C'est d'autant plus singulier que madame de Bouillon, par opposition avec ses sœurs, sans doute,

Digitized by Google

n'a jamais donné lieu à une supposition, qu'elle est pure de toutes galanteries.

— Quoi ! jamais d'amant !

— Elle n'en a trouvé aucun digne d'elle.

— Elle a le droit de choisir et d'être difficile.

On se mit à table. Un regard imperceptible de la duchesse, et que l'amour pouvait seul comprendre, l'appela. Il vint sans empressement, comme s'il allait ailleurs. Un écueil bien difficile, c'était de montrer qu'il avait deviné, de rester dans la mesure, d'attendre, de ne se point targuer des avantages qu'il puisait dans ce passé commencé sous de gais auspices et qui pouvait devenir si grave.

Il s'assit avec beaucoup d'aisance, et demanda à madame de Bouillon la permission de rester à côté d'elle, ce qu'elle lui accorda avec une bonne grâce pleine d'esprit. La conversation commença sur les bruits du monde, sans rien de particulier de ce qui les occupait tous les deux. Ce fut madame de Bouillon qui l'entama, avec une légère émotion dans la voix ; on eût pu y voir un parti pris, une manière de sonder le jeune homme. Bien qu'elle lui plût infiniment, il n'en était heureusement pas assez amoureux pour en perdre le sens.

— Monsieur, allez-vous à la cour? demanda-t-elle.

— Sa Majesté m'a fait l'honneur de me le permettre, madame.

— Et au Palais-Royal?

— Oui, madame; Madame aime fort les gens de son pays.

— Savez-vous des nouvelles?

— Mon Dieu! toutes celles qu'on débite. Bien qu'étranger, il est très-facile en France de se mettre au courant : la bonne grâce et l'amabilité y sont si grandes!

— Croyez-vous que madame de Soubise ait véritablement la rougeole?

— Madame, je crois qu'elle préférerait l'avoir véritablement, plutôt que la maladie qui lui est imposée.

— Vous pensez donc tout de bon que le roi... alors ils se cachent bien!

— On peut tout cacher, madame; les sentiments les plus violents, les plus passionnés, se dissimulent pour obéir à l'objet aimé. Quand on aime réellement, on préférerait mourir que de lui déplaire.

La duchesse ne répondit rien et tourna la tête.

— Si madame de Soubise est disgraciée pour avoir

montré un peu d'humeur, il me semble qu'il y a injustice. Ne pouvait-elle pas demander cette place près de madame la Dauphine et espérer l'obtenir! autrefois on l'eût remerciée de consentir à l'accepter. Les duchesses et les princesses regardaient ces positions-là comme au-dessous d'elles, mais à présent tout change.

— Si le roi l'aime, elle reviendra bien vite, et l'on s'arrangera, car l'amour...

— Ah! oui, l'amour... ne voilà-t-il pas le comte de Soissons entiché de cette petite Beauvais? Monsieur l'a priée de quitter le Palais-Royal, pour les avoir trouvés en grande conversation dans la chambre de Madame.

— C'est, à mon sens, un bon moyen de les mieux réunir. A la place de M. le comte de Soissons, j'épouserais mademoiselle de Beauvais demain, pour la consoler du dommage qu'il lui cause.

— Ce sont là, monsieur, de grandes idées dont on commence à se corriger à la cour de France.

— Nous autres Allemands, nous sommes incorrigibles, madame, surtout lorsqu'on s'adresse à notre cœur.

— Monsieur, connaissez-vous madame de Fontanges?

— J'ai cet honneur, madame.

— La trouvez-vous belle?

— Belle des pieds à la tête, madame; pourtant, dût-on me trouver trop difficile, je ne serai jamais le rival du plus grand roi du monde.

— Vous êtes bien difficile, en effet, monsieur.

— Plus difficile que vous ne le pouvez croire, madame. J'admire toutes les belles femmes, mais il n'y a au monde qu'une seule belle femme pour moi.

— Laquelle?

— Celle que j'aime, madame.

Ces principes n'étaient guère ceux de la cour en ce temps-là. Les amours romanesques et fidèles étaient singulièrement passés de mode. On y voltigeait beaucoup de *belle* en *belle*, on y faisait beaucoup de mythologie, mais c'était tout. Madame de Bouillon se laissa séduire par ce semblant, par cette habitude germanique de prendre au grave ce qui était si léger pour les courtisans de Versailles. Elle crut à une passion aussi tendre que celle de Cyrus, aussi durable, et vit devant elle dix volumes de Clélie ou de Mandane et toute la carte du Tendre à parcourir. Le cœur lui en tourna, ce qui est bien plus sérieux que la tête. Elle ne dit rien néanmoins, elle ne prononça

même pas le nom de la pauvre madame de Bertillac, bien qu'elle en eût grande envie, bien qu'elle désirât vivement parler de ce duel et en montrer sa reconnaissance. Elle se contint pour se faire des surprises et des économies de bonheur. C'est une conduite pleine de sagesse et digne d'éloges, mais souvent, hélas! ces économies font banqueroute.

En rentrant chez elle, madame de Bouillon trouva deux graves nouvelles : sa sœur, madame de Soissons, fortement compromise par la Voisin, était partie avec la permission tacite du roi pour se soustraire au jugement qui l'attendait, et elle, madame de Bouillon, était citée à la grande chambre de la Tournelle, pour y être interrogée sur les accusations dont elle était chargée, ainsi que beaucoup d'autres, tels que le maréchal de Luxembourg, la princesse de Tingry, sa maîtresse... La comtesse de Soissons fut trompettée à *trois briefs jours*, et on se décida au procès par contumace.

Le roi dit à madame de Carignan, sa belle-mère :

— Madame, j'ai bien voulu que madame la comtesse se soit sauvée; peut-être un jour en rendrai-je compte à Dieu et à mes peuples.

Le maréchal de Luxembourg, auquel on avait con-

seillé de se sauver aussi, n'en fit rien, et le même jour, à Saint-Germain, on l'avertit qu'il y avait contre lui prise de corps. Il demanda sur-le-champ à voir le roi, qui le reçut.

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, je veux croire que vous êtes innocent, je n'en doute pas, et, dans ce cas, vous n'avez qu'une chose à faire, allez vous mettre en prison. J'ai donné de si bons juges en toute cette affaire, que je m'en rapporte exactement à eux et que je leur en laisse la conduite.

— J'obéirai, sire, seulement qu'il me soit permis de m'y rendre moi-même et qu'on ne m'y mène point.

— Vous porterez la lettre de cachet, et vous serez libre de vous enfermer à la Bastille quand il vous plaira.

Il y alla en effet, et s'y montra bien pusillanime pour un héros. C'est que les accusations étaient terribles, c'est qu'il ne s'agissait de rien moins que de crimes odieux. Il retrouva son énergie devant ses juges lorsqu'on lui fit part de ce qu'avait avancé contre lui le prêtre apostat Lesage :

« Le maréchal de Luxembourg a fait un pacte avec le diable, afin de pouvoir marier son fils à la fille du marquis de Louvois. »

— Messieurs, répliqua-t-il, quand Matthieu de Montmorency épousa la veuve de Louis le Gros, il ne s'adressa pas au diable, mais aux états généraux, qui déclarèrent que pour acquérir au roi mineur l'appui de cette maison de Montmorency, il fallait faire ce mariage.

Madame de Tingry fut accusée d'avoir, de concert avec lui, brûlé ses enfants adultérins dans un four; à quoi madame de Coulanges, qui ne l'aimait pas, répondait :

— C'est en effet pour elle que le four chauffe.

La comtesse du Roure, madame de Polignac, le marquis de Feuquières, le marquis de Senac, le duc de Vendôme, M. de Ruvigny, Chaulieu, la marquise de Fontel, furent également cités. On accusait la comtesse de Soissons d'avoir empoisonné son mari; madame d'Aluze, son beau-père, mademoiselle de Polignac, un valet de chambre, maître de son secret, lequel secret était qu'elle avait donné au roi un philtre pour se faire aimer de lui. Jamais on ne vit pareille confusion à la cour et à la ville. Le procès de la Brinvilliers même ne fit pas un pareil effet, il ne compromettait pas tant de monde.

Madame de Bouillon fut conduite à l'interrogatoire

par son mari et toute sa noble famille. Elle entra dans cette chambre comme une reine. On lui avait préparé une chaise qu'elle accepta et s'assit. On lui fit une question, mais avant de répondre, elle pria qu'on écrivît ce qu'elle allait dire, à *savoir :*

« Qu'elle ne venait là que par le respect qu'elle avait pour l'ordre du roi, et nullement pour la chambre, qu'elle ne reconnaissait pas, ne voulant point déroger aux priviléges des ducs. »

Elle ôta ensuite son gant, montra une très-belle main, et ajouta :

— Je suis prête.

Elle répondit très-sincèrement à tout, même à son âge.

— Connaissez-vous la Vigoureux ?

— Non.

— Connaissez-vous la Voisin ?

— Oui.

— Pourquoi voulez-vous vous défaire de votre mari?

— Moi ! m'en défaire ! vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé ; il m'a donné la main jusqu'à cette porte.

— Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin?

— C'est que je voulais voir les sibylles qu'elle m'avait promises ; cette compagnie valait bien qu'on fît tous les pas.

— N'avez-vous pas montré à cette femme un sac d'argent?

— Hélas! non, et cela par plus d'un motif. Eh bien, messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

— Oui, madame; une question encore cependant, continua la Reynie, un des présidents de cette chambre : avez-vous vu le diable?

— Je le vois bien en ce moment, il est fort laid et fort vilain et déguisé en conseiller d'État.

On n'osa rien lui répliquer. Elle se leva, et s'en alla, en levant les épaules.

— Vraiment, dit-elle, je n'aurais jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises.

Elle sortit et fut reçue dehors par ses parents et ses amis, avec adoration. Elle était jolie, naturelle, naïve, hardie, d'un bon air et d'un esprit tranquille. Au milieu de toutes ces félicitations, de ces mains tendues vers elle, son regard cherchait quelqu'un ; ses joues se couvrirent de rougeur, sa physio-

nomie étincela lorsqu'elle eut découvert, dans un coin de cette grande salle, à l'écart, un beau jeune homme, bien pâle, lui, et bien ému, qui n'osa rien dire, mais qui la salua d'un air où toute son âme était.

Le soir même, dans la petite maison de la rue des Lions-Saint-Paul, une femme enveloppée d'une cape entrait le cœur palpitant; un cavalier, déguisé comme elle, l'y attendait déjà. Ils restèrent ensemble de longues heures, et personne ne vint les troubler. Quand ils se séparèrent, une chaise attendait la jeune femme et l'emmena sous l'escorte de deux estafiers sans livrée. Le jeune homme se retira seul.

En rentrant à son hôtel, il trouva Bontemps sur la porte, qui lui dit :

— Monsieur le comte, il y a du nouveau ; Monseigneur désire que vous montiez près de lui à l'heure même, il vous attend.

Il était cependant près de deux heures du matin.

Google

XXVIII

LE DÉBUT D'UN HÉROS.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé, la comtesse de Kœnigsmarck exigea que Philippe quittât Agathembourg avant elle. Le lieu de sa résidence fut longtemps discuté. Enfin, la réputation de Frédéric-Auguste, frère de l'électeur de Saxe, les plaisirs, l'animation de la cour de Dresde parurent à la tendre mère un lieu propice pour consoler son fils de ses désastres amoureux. Il y consentit, dans la ferme intention de n'en rien faire, bien décidé à se rendre à Hanovre, avec Ernest, qui s'était facilement justifié en rejetant les accusations de Nisida sur sa jalousie, ou à suivre Nisida elle-même, pour le peu qu'il pût parvenir à fléchir ses résolutions.

Mais, depuis l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, Nisida ne paraissait plus. Retirée dans son appartement, elle y pleurait sa faiblesse et le bonheur auquel elle renonçait.

Ernest était cependant parvenu à la voir. Ils eurent ensemble une explication, dans laquelle il se laissa emporter jusqu'au point de lui révéler les intrigues ourdies pour le mariage de Dorothée, et la part que son père et lui y avaient prise. De là le voyage de la jeune fille à Celle, de là la conversation que vous savez. Mais auparavant Nisida vit partir Philippe; elle le vit partir d'un œil sec, tant elle imposait de violence à ses impressions.

— Allez à Dresde, Philippe, et nulle part ailleurs, croyez-moi, lui dit-elle.

— Ne vous verrai-je plus? ne voulez-vous plus me permettre de vous voir?

— Nous vous rejoindrons à Dresde, répondit-elle en rougissant.

— Cela est-il sûr?

— Je vous le promets, je vous le jure. Vos sœurs et moi, nous parcourrons l'Allemagne, après avoir visité la Suède : nous irons à toutes les cours.

— Je vous attends, alors.

Digitized by Google

— Philippe, votre mère vous aime bien, et néanmoins, en cette affaire, mon instinct est plus sûr que le sien, je le lui ai dit; son amour maternel a reculé devant l'idée d'avoir ses deux fils exposés en même temps, cherchant la gloire; et, cependant, j'en suis certaine, moi, vous courez plus de dangers dans ces environs que sur le champ de bataille.

L'amour a de ces secondes vues incompréhensibles, et qui ressemblent à des oracles.

En quittant Nisida, en quittant sa mère et ses sœurs, Philippe était décidé à suivre la route tracée. Il s'en allait triste et silencieux, le cœur déchiré.

— Ernest, dit-il, à quelques lieues d'Agathembourg, Nisida a raison, je n'ai qu'un parti à prendre : allons rejoindre mon frère. Je me ferai tuer quelque part glorieusement, et c'est la seule mort digne d'un Kœnigsmarck, lorsqu'il doit survivre à son honneur et à sa fortune.

— J'avais pourtant compté sur autre chose.

— Vous voulez aller à Dresde, Ernest? les plaisirs de la cour de l'électeur vous attirent. Ah ! pour moi, il n'est plus de plaisirs, je mourrai bientôt.

— Vous êtes si distrait, mon cher comte, que vous ne remarquez pas quelle route nous suivons.

— Celle de Dresde, apparemment.

— Non, pas celle de Dresde, celle de Hanovre.

— Nous allons à Hanovre ! vous me conduisez à Hanovre !

— Ne suis-je pas votre meilleur ami ?

— Et Nisida, et mes promesses ?

— Nisida est jalouse, mais Nisida ne vous en aimera que mieux ensuite; les femmes sont toutes ainsi.

— Nisida n'est point comme les autres. D'ailleurs, comment Dorothée me recevra-t-elle? Irai-je m'exposer à ses mépris? irai-je me donner en spectacle à cette cour avide de moquerie, à cette altière comtesse de Platen, si impitoyable, dit-on, pour ceux qui ne soupirent pas à ses pieds ?

— La comtesse de Platen est capable de vous adorer.

— M'adorer, mon Dieu ! là comtesse de Platen ! Et que ferais-je de ses adorations ? N'ai-je pas assez de mes chagrins sans m'embarquer encore dans une autre aventure ?

— Mon cher comte, dit Ernest, lorsqu'on peut aimer deux femmes à la fois, on en peut aimer trois, surtout la comtesse de Platen, qui n'oserait vous le

rendre autrement qu'en partie double, à cause de l'électeur. Mais c'est une folie, n'en parlons pas, allons à Hanovre, occupons-nous de la belle Dorothée, et vous verrez bientôt vos soins récompensés, je n'en doute pas.

Ils arrivèrent quelque temps après les fêtes du mariage; selon ce qui avait été décidé, Ernest seul se montra. Philippe resta dans l'hôtellerie sans voir personne, il attendit le résultat des démarches de son ami, nul ne le soupçonnait à Hanovre.

Dorothée, ainsi que nous l'avons dit, commençait à l'oublier et à s'attacher au prince, parce qu'elle le trouvait aimable, et non pour punir son amant de son infidélité, sur laquelle elle était éclairée par l'entretien de Nisida. Ernest fut obligé d'avouer lui-même que, pour le moment, les chances étaient perdues. Il essaya de parler du comte à la princesse, il observa son visage et n'y découvrit aucun trouble; elle lui répondit tranquillement et fermement :

— M. de Kœnigsmarck est un charmant seigneur qui, dans quelques années, je n'en doute pas, fera l'ornement de toutes les cours de l'Europe; mais il a besoin de voyager, il a besoin d'aller apprendre au loin à oublier une jeunesse orageuse. Les circon-

stances ne sont jamais ce qu'on les désire, on n'en est point maître, on les subit, subissons-les donc tous. Avez-vous vu monsieur votre père depuis votre retour, et comment trouvez-vous le bel attelage que lui a donné madame l'électrice?

Il n'en put tirer autre chose.

Philippe, en apprenant ces nouvelles et cette indifférence, sentit, comme toujours, augmenter sa passion. Il ne parla de rien moins que de mettre le feu au palais, que d'enlever Dorothée dans la confusion, comme le duc de Médina la reine d'Espagne, et de s'enfuir au bout du monde avec elle. M. de Groote s'efforça de le calmer, il n'était point maître de ses actions à Hanovre comme à Agathembourg, comme à Celle, il craignait son père, il craignait de perdre son crédit, et il fut, en style vulgaire, mais vrai, *attrapé* de l'indifférence de Dorothée. Il avait espéré la place de confident, il croyait la jeune princesse trop éprise de Philippe pour l'avoir oublié aussi vite; il avait compté sans son âge, sans la légèreté de son caractère, sans l'enivrement d'une couronne et de la puissance qu'elle apporte avec elle. La faiblesse des sentiments est égale dans la jeunesse à leur violence. Ils s'emportent et ils cèdent avec la

Digitized by Google

même facilité; ils s'effacent promptement, ils sont élastiques pour ainsi dire, car ils reparaissent ensuite avec plus de force que jamais. Les caractères persistants avant vingt ans sont les plus rares ; mais ils font entreprendre de grandes choses, ils enfantent les héros et les femmes fortes, ils amènent ces actions sublimes qui étonnent et que l'on admire. Ainsi que je l'ai déjà dit tout à l'heure, j'écris une histoire, et je ne puis en altérer la vérité, elle est plus romanesque que les romans.

M. de Kœnigsmarck se décida donc à repartir pour Dresde, où il arriva bientôt sans son mauvais ange, et où il fut admis presque sur-le-champ à l'intimité du jeune prince Frédéric-Auguste.

Pendant ce temps, la comtesse de Kœnigsmarck, Nisida et ses filles s'acheminaient vers Stockholm, où elles ne tardèrent pas à arriver. Les dispositions de la noblesse leur étaient toutes contraires, et celles du gouvernement plus encore peut-être. La confiscation de leurs biens était décidée, on commençait à prendre exécution. Les successeurs de Christine ne marchaient pas dans la même voie qu'elle, et des intrigues de toutes sortes se croisaient à la cour de Suède.

On était heureux de pouvoir se venger de cette grande puissance des Kœnigsmarck sous les règnes précédents. La comtesse, dont les vertus et le caractère étaient généralement connus, dont la famille était puissante, fut reçue personnellement bien, ses filles obtinrent tous les suffrages, on les trouva belles et charmantes, cependant nul parti ne se présenta pour elles ; le vent de la faveur ne soufflait plus de ce côté. Un des premiers soins de madame de Kœnigsmarck fut de conduire Nisida à son tuteur le chancelier.

Il était seul quand on les annonça, et, à la grande surprise de la comtesse, il vint au-devant d'elles jusqu'au salon où elles attendaient ; son salut à madame de Kœnigsmarck fut plein de respect et de déférence, mais dans celui qu'il fit à sa pupille, la comtesse, qui l'observait, trouva une nuance plus marquée de respect encore et d'attendrissement

— Là voilà donc ! dit-il en la regardant.

Et comme elle le saluait très-bas, avec un sentiment de timidité, presque de crainte, il prit sa main, qu'il lui demanda la permission de baiser.

— Ah ! monseigneur, répliqua-t-elle, vous me comblez, je ne mérite point...

Digitized by Google

— Vous méritez toutes choses, mademoiselle. Qu'elle est belle et grande ! qu'elle a des traits de sa race, embellis encore ! ajouta-t-il en la regardant d'un air attendri, et que je suis heureux de la voir !

— Monseigneur, reprit Nisida, attendrie elle-même, puisque vous voulez bien me montrer un intérêt si bienveillant, puisque vous êtes pour moi d'une si grande bonté, vous pourriez me rendre un immense service !

— Lequel, mademoiselle? disposez de moi.

— Vous me parliez de ma race tout à l'heure, quelle est-elle? qui est ma mère ? quels sont mes parents?

— Vous me demandez la seule chose que je ne puisse vous dire, mademoiselle, la seule qui me soit interdite ; vous ne saurez peut-être jamais ce secret ; quel que soit le désir de votre mère de se faire connaître à vous, des intérêts si puissants lui imposent le silence qu'elle sera obligée de le garder longtemps peut-être.

— Des intérêts!... reprit-elle avec un sourire amer.

— Oui — des intérêts, mon enfant, excusez ce mot, que mon dévouement et mes anciens services auto-

risent ; les intérêts vous semblent bien peu de chose à côté des sentiments, n'est-il pas vrai ? Mais cet intérêt est le vôtre, cet intérêt c'est l'honneur de votre mère. Pensez-vous encore qu'il ne doive pas être ménagé ?

— Monsieur, reprit Nisida avec mélancolie, je vous ai adressé cette question, parce que je devais le faire, parce que j'ai dans le cœur un respect et un dévouement profonds pour ma famille que je ne connais point. Mais, sachez-le cependant, mes affections les plus grandes et mes amitiés les plus ardentes sont pour cette mère que j'ai là, pour les compagnons de mon enfance. Je suis Kœnigsmarck avant tout, ce nom a pris pour moi la place de celui que l'on me refuse, et cette place, il la gardera toujours.

— Je le sais, je le sais, cela doit être, je l'ai dit à votre mère, et, en soupirant, elle m'a répondu qu'elle espérait tout du temps. Vous allez maintenant correspondre directement avec elle, et vous l'aimerez, je n'en doute pas, sans oublier les soins maternels que vous avez reçus.

Lorsqu'elles partirent, le chancelier les reconduisit de la même manière, il leur rendit leur visite le soir même, les pria de revenir souvent, leur de-

manda la permission d'aller souvent aussi chez elles, et vanta sa pupille à tous ceux qui l'approchaient.

Pendant leur séjour à Stockholm, Nisida reçut bien des propositions de mariage qu'elle refusa sans même demander les noms. Le bruit de sa beauté et de sa fortune se répandit partout ; quant à sa naissance, le chancelier se taisait :

— Elle appartient au plus noble sang de l'Europe, dit-il au roi, qui lui demandait un jour des renseignements à cet égard. Mais je suis lié par un serment, et Votre Majesté ne voudrait pas m'y faire manquer, je l'espère. Permettez-moi donc de n'en pas dire plus.

XXIX

UNE CONSPIRATION.

La comtesse de Platen possédait, dans la ville de Hanovre, un très-magnifique hôtel qu'elle habitait plus volontiers que son appartement au palais. Là, elle était plus libre ; là, elle dominait sans partage, elle n'avait rien à rendre à personne ; le rang de l'électrice, les charmes de Dorothée ne la gênaient point. Elle réunissait autour d'elle la brillante jeunesse, les étrangers, ses partisans, les artistes et les gens d'esprit qui abondaient à la cour de Hanovre. Ils étaient plus à leur aise, malgré la bonhomie de l'électeur, qui venait lui-même à ces réunions et qui les aimait beaucoup.

La grande mode de cette époque était les traves-

tissements mythologiques. Madame de Platen eut l'idée d'offrir à l'électeur une fête soi-disant impromptu, afin de ne point inviter Dorothée, et pour être libre, disait-elle. Les préparatifs et les costumes furent donc commandés en secret, on se donna des rendez-vous mystérieux pour les répétitions ; mais, malgré tous ces soins, la princesse électorale en fut instruite et se décida à commencer ce jour même les hostilités, et à porter le théâtre de la guerre justement en pays ennemi.

L'électrice se mit de la conspiration, elle l'approuva, elle lui promit de la soutenir, et lui prêta ses plus beaux joyaux pour la parer.

— Quel caractère adoptez-vous, ma fille ? lui demanda-t-elle.

— C'est peut-être bien audacieux, madame, mais vous m'avez comparée l'autre jour à Hébé dans votre indulgence, j'ai pris ses couronnes de roses et son flacon de nectar.

— Vous ne sauriez mieux choisir, cela vous ira à merveille, vous serez Hébé en personne, et Proserpine en crèvera de jalousie.

Dorothée eut plus de discrétion, ou bien elle fut mieux servie ; ce qui est certain, c'est que nul, hors

Google

sa belle-mère et ses femmes, n'eut connaissance de son secret. Elle s'habilla chez l'électrice, partit dans son carrosse, du consentement de son mari, qui ne vit en cela qu'une excellente plaisanterie, dont *la chère* comtesse de Platen enragerait fort.

— Mon père va vous adorer pour le peu que vous l'appeliez Jupiter, ma chère, et que vous lui serviez vous-même son vin de Chypre de vos doigts blancs et roses. Si je suis bien informé, la comtesse aura ce soir plus d'une contrariété. Elle recevra un peu malgré elle une très-jolie fille, qu'une cabale, nourrie dans son scin, destine à la remplacer. Observez tout et dites-le-moi. Je me suis abstenu de la fête pour ne me pas mêler de ces perfidies.

— Mais je vous croyais l'ami de la comtesse, monsieur.

— Ai-je dit que je ne l'étais point?

Était-ce bien là le même homme qui trouva la princesse Dorothée de Celle, inconvenante et hardie, parce que le jour de leurs fiançailles, craignant de lui montrer son aversion, elle avait fait deux pas au-devant de lui ? L'amour nous change, et c'est un prisme à traverslequel on voit toutes les choses différemment. Le costume d'Hébé embellissait tellement Do-

rothée, c'était si bien Hébé elle-même, que l'homme le plus disposé à la mauvaise humeur eût été désarmé par son sourire. Elle partit enchantée de son espièglerie, et ne se doutant pas qu'elle enterrait ce même soir le bonheur de son union.

Lorsqu'elle arriva chez la comtesse, on venait de se mettre à table, la fête était dans tout son brillant. Les dames, qui l'accompagnaient, avaient trouvé au palais des habits de nymphes selon leur taille, afin de lui composer une suite. Parmi elles on remarquait une jeune personne, amenée par la grande maîtresse, sa tante, arrivant de province, et belle à rendre jalouse Hébé elle-même.

Cette jeune fille était Mellusine de Schulembourg. Ce léger costume la rendait plus belle encore, elle devait être d'autant plus regardée qu'elle paraissait pour la première fois. Le prince Georges à son aspect fit un mouvement de surprise.

— Ah ! qu'elle est belle ! dit-il tout bas à la grande maîtresse.

— La croyez-vous digne de ce triomphe, monseigneur ?

— Digne de tous les triomphes et de tous les autels, madame, la princesse électorale seule peut sou-

tenir la comparaison, et ce n'est pas une concurrente; allez donc et bonne chance.

Le prince s'apercevait que, depuis son mariage, la comtesse de Platen, autrefois sa *bonne amie*, cherchait à lui faire tort auprès de son père. Elle l'éloignait du gouvernement, elle inspirait à Ernest-Auguste des soupçons peu bienveillants sur son compte. Ne pouvant attaquer la princesse dont les charmes déjouaient sa méchanceté, elle s'en prenait à lui pour les détruire l'un par l'autre. Il résolut donc de renverser son empire, de concert avec la grande maîtresse qui lui était dévouée, et à eux deux ils imaginèrent Mellusine de Schulembourg, qu'on appela exprès à la résidence pour ce noble emploi de maîtresse du prince, si décrié des uns, si envié des autres, et que l'on ne se décide point à quitter lorsqu'une fois on l'a obtenu.

L'arrivée de la princesse électorale chez la comtesse produisit d'autant plus de sensation qu'elle était inattendue. Elle entra dans la salle du festin, son amphore à la main, légère et belle comme une déesse. S'approchant de son beau-père, qui ne la voyait pas, au moment même où il tendait son verre à son échanson, elle le salua d'une plaisanterie et d'un de ces éclats de rire perlés de la jeunesse, qui

sont une de ses grandes séductions. Ce fut un coup de théâtre. Élisabeth, placée auprès de l'électeur, s'arrêta au milieu d'une phrase, et resta le regard suspendu aux lèvres de l'enchanteresse.

— Madame la princesse électorale ! dit-elle de cette voix sombre qui se parle à elle-même, sans s'occuper si on l'écoute.

— Ma fille ! s'écria le prince, ma chère princesse Dorothée ! oh ! qu'elle est jolie ! et quelle idée délicieuse elle a eue là !

— Ah ! oui, madame la comtesse, vous faites vos coups à la sourdine ! vous invitez tout le monde, et vous ne m'invitez pas, vous donnez des fêtes sans moi ! sans moi, une de vos meilleures amies ! l'électrice, le prince électoral et moi nous avons arrangé cette surprise, et qu'en dites-vous?

— Que de bonté ! vraiment, madame, Votre Altesse est trop aimable. Quoi ! madame l'électrice, monsieur le prince électoral ! vous étiez tous d'accord.

— En peut-il être autrement quand il s'agit de vous ?

Ces mots, prononcés avec ce sourire de cour qui perce plus sûrement qu'un poignard, furent accueillis la lance en avant. Madame de Platen n'osa ré-

pondre, elle déguisa son trouble en appelant ses domestiques, en donnant très-haut des ordres pour que la princesse fût reçue selon qu'elle devait l'être.

— Pas de cérémonies, pas d'étiquette, je vous en supplie, chère comtesse, je suis Hébé avec ses nymphes, venant chez Junon : ne songeons qu'à cela, soupons, soyons gais et ne voyez en moi qu'un convive de plus.

— Oui, un convive de plus, dit l'électeur, le plus charmant de tous.

Ses yeux fixés sur sa belle-fille s'en détournèrent un instant et se portèrent par hasard sur Mellusine, qui, éblouie de ce luxe, de ce bruit, de cet éclat auxquels elle n'était point accoutumée, semblait une vraie Dryade quittant sa forêt pour la première fois.

— Qui avons-nous ici ? s'écria-t-il surpris et enchanté; c'est une vraie nymphe, il n'y a point ici de déguisement.

Les yeux de jais de la comtesse se tournèrent vers celle qui pouvait ainsi étonner le prince, accoutumé à tant de beautés, à tant de séductions, et l'aspect de Mellusine la laissa stupéfaite.

— Ah! pensa-t-elle, je comprends, maintenant.

Et confondant dans sa haine la princesse avec

cette nouvelle rivale, elle la crut coupable d'une intrigue aussi loin de sa pensée que de ses habitudes d'éducation. La rage fut la même et les désirs de vengeance plus marqués encore.

Mellusine était adorablement belle. Elle avait des yeux pleins de langueur, bleus comme l'azur, un visage où la naïveté le disputait à la finesse, une de ces tailles qui se ploient sur elles-mêmes, comme les branches soulevées par le vent, et dans toute sa personne ce charme indéfinissable qui rend les hommes fous d'un amour qu'on ne raisonne point. La comtesse de Platen entraînait les sens, Mellusine parlait à la fois à tous les instincts, à l'âme comme aux passions sensuelles; elle pouvait être en même temps la vierge et la bacchante.

Madame de Platen se remit promptement, elle avait trop d'adresse pour s'avouer vaincue d'avance.

— En effet, dit-elle, c'est un nouvel astre qui se lève; quelle est cette belle demoiselle? Je comprends l'admiration de Son Altesse, et je suis charmée d'être la première à lui rendre justice.

Mademoiselle de Schulembourg rougit modestement en se voyant le point de mire de tous les re-

gards, sa tante s'avança d'un air obséquieux et la présenta elle-même à l'électeur.

— Ma nièce, mademoiselle de Schulembourg, monseigneur.

— Elle est aussi belle que Diane, madame la baronne; où la cachiez-vous donc, qu'on ne la connaissait pas?

— Dans le château de ses parents, monseigneur.

— J'espère qu'elle ne vous quittera plus, et que la princesse électorale la prendra chez elle avec vous.

— Ce sera combler tous mes vœux, monseigneur, et trop récompenser mes faibles services.

Madame de Platen arrangeait pendant ce temps ses plus agréables sourires, et faisait à Dorothée les honneurs de chez elle avec tout ce qu'elle avait de grâces.

— Combien Votre Altesse est bonne, disait-elle; je n'oublierai jamais cette charmante visite. Je n'aurais pas osé lui demander d'honorer de sa présence ma fête impromptu, et vous êtes venue nous surprendre.

— Et ce ne sera pas la dernière fois, madame la comtesse. L'amie de Son Altesse l'électeur, celle

qu'il distingue entre toutes, ne saurait être trop chère à sa famille. D'ailleurs, il me semble qu'on s'amuse beaucoup ici, et nous en prendrons notre part.

L'arrivée de la princesse contrariait d'autant plus madame de Platen, qu'elle n'avait donné cette fête que pour disposer l'électeur à lui accorder une demande fort peu agréable à Dorothée, c'était le retour de la comtesse de Busche, sa sœur. Elle en avait parlé plusieurs fois, le prince était ébranlé, elle espérait, à la faveur de sa beauté, de son riche costume, de l'enivrement du festin, enlever son consentement d'assaut. La présence de Dorothée gâtait tout. Elle lui en voulut donc doublement, surtout par l'arrivée de Mellusine, cette redoutable créature, contre laquelle la lutte deviendrait pour ainsi dire impossible. Il lui fallait dévorer tout cela et répéter avec l'électeur qui ne pouvait s'en taire :

— Mon Dieu ! que cette jeune fille est charmante !

Après le souper on se perdit dans les jardins; madame de Platen eut grand soin de ne pas quitter son amant, et déjoua ainsi les manœuvres de la grande maîtresse, qui les suivait de loin avec sa nièce, cher-

chant un moment favorable ; le bon prince ne demandait qu'à le faire naître, mais la comtesse y veillait.

Quant à Dorothée, elle allait de son beau-père aux autres convives, gaie, enjouée, folle, elle avait des ailes ; à la fin de la nuit elle avait gagné tous les partisans de la comtesse, ils étaient à ses pieds, et la favorite se trouvait seule avec l'électeur.

— Vous m'avez donné une belle fête, lui dit-il, et je m'en souviendrai.

— Je vous ai donné une fête, en effet, monseigneur, mais c'est la princesse électorale qui en a profité.

— J'en suis doublement content, alors, car j'aime fort ma belle-fille.

— Elle vous le rend à usure, monseigneur, car elle s'occupe de vos plaisirs, cette jolie poupée de tout à l'heure n'a été amenée que pour vous.

— En vérité ! elles y pensent bien.

— Vous pouvez m'en croire, et, pour peu que la fantaisie soit trop forte, je ne m'y oppose point ; je suis sans nulle inquiétude, vous me reviendrez. Et puis, que m'importe à moi ! je n'ai pas la faiblesse d'être jalouse.

— C'est que vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime, et de toute mon âme, mais je vous aime pour vous, et si, pour être heureux, il vous faut d'autres sentiments, vous êtes bien libre de vous y livrer, je n'en mourrai pas plus que ma sœur de Busche; nous avons du courage dans notre famille.

Ce ton dégagé, cette absence d'inquiétude produisit sur le vieux prince l'effet prévu, il ne voulait pas s'exposer à perdre Élisabeth, il la préférait aux plus charmants minois du monde, et sa résolution si franchement annoncée de ne point se désespérer en cas d'abandon le retint par la crainte. Il ne songeait plus à Mellusine, lorsqu'il la vit le lendemain chez l'électrice.

FIN DU TOME PREMIER.



17080.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Corbeil. — Typographie de Crété.

Digitized by Google

